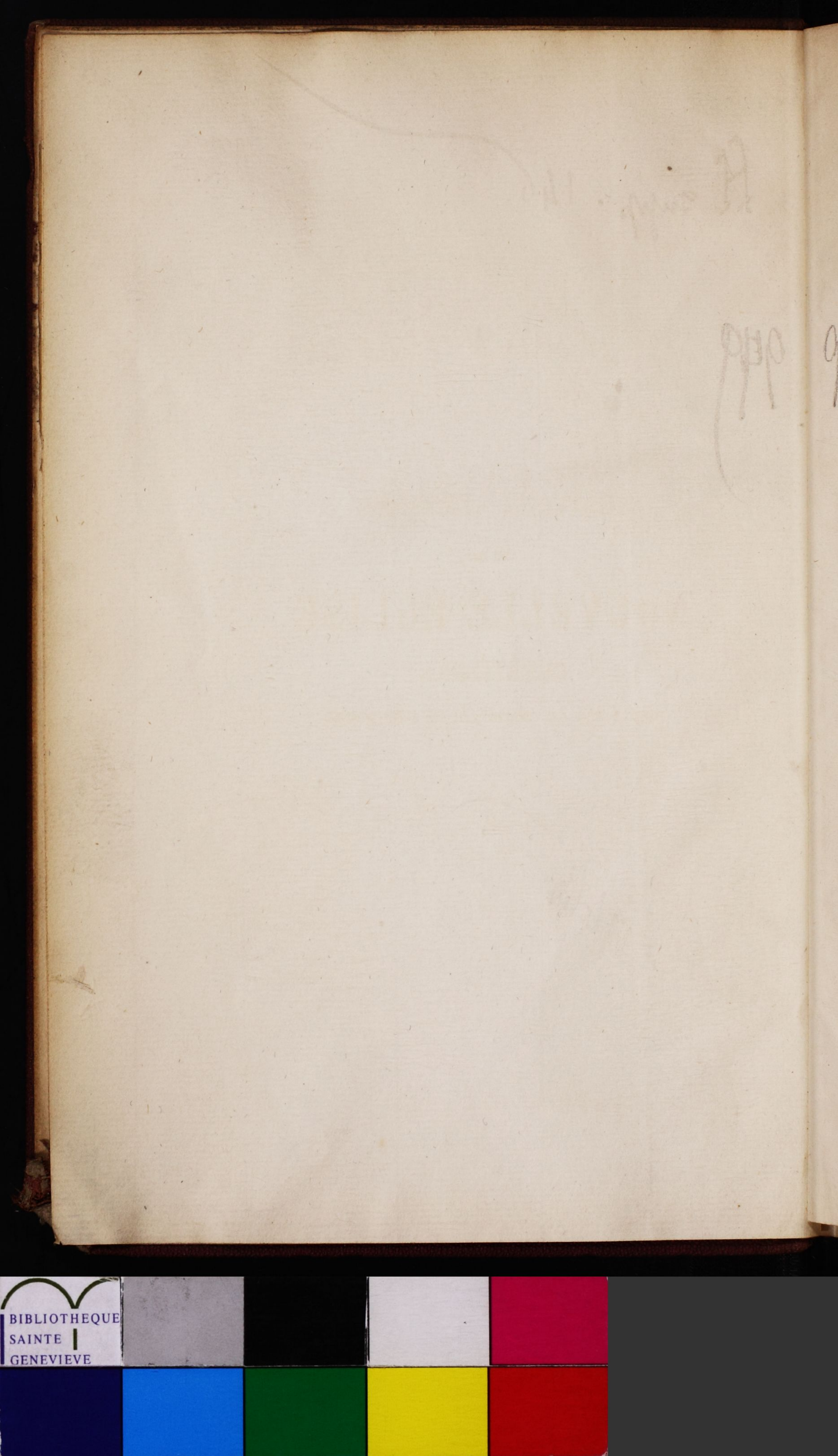
LA
NOUVELLE
ÉGLISE
CHRÉTIENNE

PIERSON



C


BIBLIOTHEQUE
SAINTE
GENEVIEVE

HISTOIRE SOMMAIRE

DE LA

NOUVELLE ÉGLISE

CHRÉTIENNE

FONDÉE SUR LES DOCTRINES DE SWEDENBORG

St-Amand (Cher). — Destenay, imprimeur breveté

HISTOIRE SOMMAIRE

DE LA

NOUVELLE ÉGLISE

CHRÉTIENNE

FONDÉE SUR LES DOCTRINES DE SWEDENBORG

PAR

Un Ami de la Nouvelle Église



PARIS
Librairie, 5, rue Thénard.
LONDRES
Swedenborg Society, 36, Bloomsbury Street.
NEW-YORK
New church book Room, 20, cooper union.
1879



PRÉFACE

Dans une notice publiée en 1875, nous avons exposé les notions les plus essentielles sur la vie de Swedenborg et la bibliographie de ses ouvrages.

Dans la présente publication, nous traçons un récit succinct de la propagande des doctrines renfermées dans les écrits de Swedenborg, et un sommaire de l'histoire de la nouvelle Église Chrétienne qui a ces doctrines pour fondements.

La nouvelle Église ne compte encore qu'un petit nombre de membres, mais elle présente ce fait remarquable, que croissant très-lentement, elle s'est développée depuis un siècle constamment, sans jamais rétrograder. Elle recrute surtout ses adhérents dans les classes éclairées, et si elle continue à grandir dans la même progression lente mais continue, elle atteindra certainement une importance considérable d'ici à peu d'années.

Cette église, même dans son état actuel, est digne d'attirer l'attention de ceux qui considèrent tout ce qui concerne l'histoire des religions comme la partie la plus intéressante de l'histoire de l'humanité.

L'importance du mouvement de propagande des doctrines de Swedenborg ne doit pas d'ailleurs se mesurer par le nombre des Swedenborgiens qui ont cru devoir

former des sociétés religieuses distinctes, car un grand nombre de ceux qui ont accepté comme vraies les doctrines renfermées dans les écrits de Swedenborg, sont restés attachés extérieurement aux anciennes églises Chrétiennes, en Suède, en Angleterre, en Russie, en France. Dans les temps troublés où nous vivons, où la croyance au surnaturel et aux vérités du Christianisme, est si profondément ébranlée, les doctrines de Swedenborg ont eu et auront une influence de plus en plus puissante pour raffermir chez beaucoup de personnes la foi aux vérités qui servent de fondements à la société humaine.

C'est sous ce rapport surtout que ces doctrines nouvelles sont dignes d'attirer l'attention de tous ceux qui s'intéressent à l'avenir religieux de l'humanité.

En ce qui concerne l'Angleterre et les États-Unis, nous n'avons souvent fait que traduire *l'histoire de la nouvelle Église par Robert Hindsmarsh* et les récits dispersés dans le *new Jérusalem messenger*, journal de la nouvelle Église en Amérique.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE

NOTICE HISTORIQUE

SUR LA

NOUVELLE ÉGLISE CHRÉTIENNE

CHAPITRE Ier.

De la propagation des doctrines de Swedenborg en Suède.

Swedenborg consacra les vingt-sept dernières années de sa vie à la publication de ses écrits théologiques. Absorbé entièrement par ce grand travail, il ne chercha pas à faire des prosélytes pour organiser une église nouvelle ; il se contenta d'adresser ses écrits au public en les mettant en vente et en les envoyant aux principales universités ; il recommandait à ses amis de ne communiquer ses ouvrages qu'avec prudence.

Swedenborg jusqu'à sa mort ne se sépara pas formellement du culte public de son pays ; il s'efforça même dans sa réponse au Dr Ekebom de prouver que les doctrines de ses écrits étaient justifiées par l'Eglise Luthérienne, en s'appuyant sur ce principe que pour les Pro-

testants l'Ecriture Sainte est la source unique où doit être puisée la doctrine de l'Eglise.

Le roi de Suède, Adolphe Frédéric, fit cesser les poursuites dirigées contre Swedenborg par le Consistoire, et l'on a crû généralement en Suède que plusieurs membres de la famille Royale avaient goûté les doctrines de l'illustre savant. Le duc de Sudermanie, qui régna jusqu'en 1818, sous le nom de Charles XIII, dans un discours public professa ces doctrines qui furent adoptées, du vivant même de Swedenborg, par un certain nombre de Suédois d'un rang élevé.

Le comte de Hopken, premier ministre de Gustave III, répétait souvent que si l'on avait à fonder un nouvel état, aucune religion ne serait plus apte à lui assurer de la force et de la stabilité que celle de Swedenborg.

Parmi les disciples des nouvelles doctrines en Suède, il faut mettre au premier rang le Dr Beyer, professeur de grec, qui occupait un rang élevé dans l'Eglise établie. Ayant eu occasion de rencontrer Swedenborg, le Dr Beyer le pria de lui exposer ses doctrines dont on parlait beaucoup. Alors Swedenborg entama cet exposé dans un langage si clair, si saisissant, que le Dr Beyer et son ami le Dr Rosen en furent profondément impressionnés. Le Dr Beyer pria Swedenborg de lui apporter le lendemain par écrit la substance de ce qu'il venait de dire, afin de le mettre à même d'examiner les choses avec plus d'attention. Swedenborg vint le jour suivant, et tirant l'écrit de sa poche, il le présenta d'un air ému au Dr Beyer, en lui disant : Monsieur, à partir de ce jour, le Seigneur vous a introduit dans la société des anges, et vous en êtes environné à l'instant même. Cela fit à toutes les personnes pré-

sentes une profonde impression. Lorsque le Dr Beyer eut lu les ouvrages de Swedenborg, il déclara en plein consistoire son assentiment à ses doctrines. Pour les répandre, il écrivit des sermons et un catéchisme où elles étaient exposées. Ce catéchisme fut publié après sa mort à Copenhague. Sous le titre de *Cours de Philosophie*, le Dr Beyer écrivit un sommaire de la philosophie religieuse de Swedenborg qu'il lisait aux étudiants. Il fut persécuté ainsi que le Dr Rosen par le clergé Suédois, et tint tête à la persécution avec une fermeté modeste, s'exposent au bannissement plutôt que de renoncer à la vérité.

Dans la déclaration qu'il fit au roi à cette occasion, le Dr Beyer indique la marche à suivre pour étudier les écrits de Swedenborg, qui lui avaient paru d'abord incompréhensibles. Ayant continué cette lecture malgré cette première impression, il changea d'opinion au bout d'un demi volume. D'après lui, nul n'est apte à porter sur ces écrits un jugement sérieux, s'il ne les a pas lu, ou s'il les a lu superficiellement et avec une résolution arrêtée d'avance de les rejeter, ou sans avoir prié le Seigneur de l'éclairer.

Le Dr Beyer était un homme vertueux et très-aimable ; sa correspondance avec Swedenborg renferme les informations les plus précieuses ; il fut utile à la cause qu'il servait, surtout par son ouvrage : *index initialis in opera theologica Swedenborgii*, imprimé à Amsterdam en 1779 ; cet ouvrage est aussi connu sous le nom de *Dictionnaire des Correspondances*.

Le Dr Beyer et le Dr Rosen lorsqu'ils furent accusés, eurent parmi leurs juges le comte Falkenberg, qui embrassa leurs croyances et traduisit en Suédois *la vraie Religion Chrétienne*, ce qui contribua à répandre leurs doctrines.

Le chanoine Knoss, voulut à cette époque entreprendre une réfutation de Swedenborg, mais après un examen approfondi, il devint l'un de ses plus zélés partisans. On pourrait citer plusieurs faits analogues.

Le nombre des adhérents aux doctrines nouvelles devint considérable sn Suède, et en 1786 ils formèrent à Stockholm *la Société Exégétique et philanthropique*, composée de deux cents membres, parmi lesquels le général Danois Tuxen, Sandel, surintendant des mines, l'évêque Hallenius, Robsham, directeur de la banque de Stockholm, qui a laissé des mémoires biographiques intéressants sur Swedenborg.

Parmi les hommes distingués de cette société, signalons le prince Charles de Hesse, en France le marquis de Thomé, Moët, bibliothécaire à Versailles, qui traduisit en français les écrits théologiques de Swedenborg, de Montravel, auteur d'un ouvrage estimé sur le magnétisme animal.

La société exégétique rendit de grands services pour la propagation des écrits de Swedenborg. L'un de ses membres Frédéric Nordenskold, le plus jeune fils d'un colonel de Finlande, fut l'un des plus zélés promoteurs de la cause de la nouvelle église en Suède, avec son ami Vadstrom.

En 1783, Nordenskold, trouvant qu'on ne pouvait en Suède imprimer les manuscrits de Swedenborg, emporta le manuscrit original de *l'Apocalypse expliquée* à Londres, où il fit imprimer le premier volume de cet ouvrage, ainsi que *l'exposition sommaire des Prophètes et des Psaumes*. En 1809, il fut nommé *chargé d'affaires* à Rostok, dans le grand duché de Mecklembourg Schwerin, où il publia en 1819 son ouvrage : *Considération générale sur le christianisme actuel, et la lu-*

mière que M. Swedenborg répand sur la religion. Ce livre fut confisqué et il n'en reste qu'un seul exemplaire.

(*Voir Documents sur Swedenborg, par Tafel.*)

Wadstrom emporta aussi à Londres, avant 1790, plusieurs manuscrits de Swedenborg, entr'autres le *Diarium*. Il fut le principal éditeur du *New Jérusalem Magazine*. En 1799 il finit ses jours à Paris. L'académie de Suède a fait frapper une médaille en son honneur, à cause du zèle qu'il déploya pour l'abolition de l'esclavage. Les écrits qu'il publia en faveur de cette noble cause, eurent beaucoup de retentissement en Angleterre ; William Pitt, voulut le voir et le fit comparaître devant le conseil privé. En 1797, à Paris, soutenu par l'abbé Grégoire, il fut l'un des membres les plus zélés *de la réunion des amis des Noirs et des Colons*.

Augustin Nordenskold, frère aîné de celui dont nous avons parlé plus haut, se rendit aussi utile en publiant à Londres, le manuscrit de Swedenborg : *appendice à la vraie Religion Chrétienne*, et en faisant aussi relier à ses frais tous les manuscrits de Swedenborg qui restaient à la bibliothèque de l'académie des sciences, à Stockholm.

Malheureusement il fut dominé par l'idée fixe qu'il avait trouvé le secret pour faire de l'or, ce qui l'entraîna à des expériences ruineuses ; il mourut misérablement en Afrique.

Les premiers disciples de la nouvelle église en Suède, firent beaucoup de tort à sa cause, en mélangeant avec ses doctrines le mesmerisme et les rêveries de la Philosophie hermétique ; c'est ce qui amena en 1789, la dissolution de la *Société Exégétique*, qui fut remplacée en 1796 par la société *pro fide et charitate*, qui dura jus-

qu'en 1820, et qui a laissé un journal manuscrit où l'on trouve des détails biographiques utiles sur Swedenborg.

Les excès de la Révolution française ayant détruit ce goût pour les idées nouvelles qui distinguait les classes élevées en tout pays à la fin du XVIIIe siècle, le gouvernement suédois ordonna la confiscation des écrits de Swedenborg et de ses disciples, ainsi que la condamnation, à une forte amende ou à la destitution, de tous ceux qui en seraient trouvés possesseurs. Un vieux pasteur, Tybeck, auteur d'une foule d'écrits pour la Nouvelle Église souffrit beaucoup pour cette cause.

Le roi Gustave III, qui avait rétabli en 1772 la monarchie absolue, combattue avec une si grande force par Swedenborg dans ses mémoires à la Diète, encouragea ses secrétaires, deux poètes Voltairiens, à poursuivre de leurs railleries et à insulter Swedenborg et ses partisans. Le nom de Swedenborgien devint une injure en Suède.

Cette persécution par le pouvoir royal, et la sévérité des lois ecclésiastiques en Suède ont longtemps empêché dans ce pays la formation de l'église nouvelle sous une forme distincte de l'église Luthérienne nationale ; par suite la propagation des doctrines et des écrits de Swedenborg n'a pas eu des effets durables, quoique ces doctrines aient eu d'abord beaucoup d'adhérents, surtout dans les classes élevées. Dans ces derniers temps cependant la nouvelle église a fait des progrès sérieux dans les classes populaires.

Une église organisée avec un culte et un ministère distincts, est utile non-seulement pour propager des doctrines nouvelles, et conserver les résultats acquis de cette propagande, mais encore pour maintenir la pureté de ces doctrines. Si la nouvelle église avait été organisée

en Suède avec une discipline régulière comme en Angleterre, on aurait pû réprimer les écarts que produisit dans *la société Exégétique*, l'exaltation des enthousiastes, connaissant mal les doctrines de Swedenborg, et s'autorisant de son nom respecté, pour jouer un rôle et soutenir leurs prétentions vaniteuses *d'illuminés* ou de *voyants*.

L'un des obstacles les plus dangereux que rencontra l'Eglise Chrétienne primitive fut le gnosticisme qui voulut mêler aux vérités de l'Evangile un vain mysticisme et des pratiques magiques. De même la nouvelle Eglise Chrétienne, partout où elle s'établira, aura à redouter les Spiritistes et autres mystiques. Elle a sû éviter cet écueil en Angleterre et aux Etats-Unis en établissant un ordre régulier dans son organisation ecclésiastique.

Les doctrines de Swedenborg, malgré les erreurs de ses premiers disciples en Suède, ont fait leur chemin dans ce pays ; elles ont pénétré peu à peu dans les esprits ; beaucoup d'auteurs dans leurs livres, de pasteurs dans leurs sermons, les exposent sans en indiquer la source. Le catéchisme de l'église établie a été modifiée dans le sens des doctrines nouvelles, malgré l'opposition des piétistes.

Les progrès de la liberté religieuse en Suède, surtout depuis 1866, sont tels, qu'on peut maintenant se dire Swedenborgien, sans avoir à craindre ni le ridicule ni la persécution. Les doctrines nouvelles se propagent surtout parmi les petits propriétaires et les petits commerçants. Depuis 1858, il existe une association pour traduire en Suédois dans un style plus moderne, et publier les écrits de Swedenborg. Parmi les membres, citons le Dr Kahl, doyen de la cathédrale de Lund, métropole de la Suède, lequel professe et propage les doctrines de Swe-

denborg, ainsi que plusieurs autres membres du clergé Suédois, sans être inquiété. La lithurgie a été modifiée ; on a ôté les symboles d'Athanase et de Nicée, et dans le symbole des apôtres au lieu de : je crois à la résurrection des corps, on a mis : je crois à la résurrection des morts.

Depuis 1867 la nouvelle église a une organisation distincte à Stockholm et à Copenhague, où on célèbre publiquement le culte nouveau dans des congrégations de 50 à 70 membres, la plupart ouvriers. Les conférences réunissent jusqu'à 500 ou 600 personnes dont beaucoup sont d'un rang élevé.

Le propagateur le plus zélé est aujourd'hui M. Boyesen, ordonné pasteur de la nouvelle église à Londres ; il a traduit et imprimé une partie des écrits de Swedenborg avec des fonds souscrits par des anglais et américains. Il parcourt la Suède et le Danemark pour visiter les disciples isolés.

Un imprimeur et libraire Carl Delen a traduit les écrits théologiques de Swedenborg et une personne de la meilleure société, madame Ehrenborg a aussi beaucoup contribué à répandre ses doctrines.

En Suède les lois sévères contre les dissidents, dont l'application est poursuivie surtout par les orthodoxes stricts ou piétistes, empêchent beaucoup de personnes d'adhérer publiquement aux doctrines nouvelles. Mais il y a des évêques qui ne font pas d'objection à ce que quelques-uns de leurs prêtres soient ce qu'on appelle Swedenborgiens, pourvu qu'ils restent attachés au culte établi.

Rappelons aussi qu'une Danoise, Mlle de Couring, d'une instruction rare, a pris une part active aux publications de la nouvelle église en Allemagne.

CHAPITRE II

Commencements de la nouvelle église en Angleterre.

Lorsque Swedenborg mourut à Londres en 1772, il n'avait encore qu'un très-petit nombre d'adhérents à ses doctrines théologiques, malgré tous ses efforts pour répandre ses écrits.

Le Rev. Hartley, membre du clergé anglican, fut un des premiers disciples de la nouvelle doctrine; c'était un homme très-considéré, d'une piété sérieuse et d'une extrême modestie, fondées sur un sentiment profond de la dépravation de la nature humaine en général et de ses propres fautes en particulier. Hartley eut des relations amicales avec Swedenborg, et il écrivit la préface tant admirée de la traduction *des merveilles du ciel et de l'enfer*, publiée en 1778 par Cookworthy, quaker qui ne se sépara pas de la société des amis.

Le Dr Messiter, éminent médecin, et ami du Rev. Hartley et de Swedenborg, accepta ses doctrines ainsi que

Ferelius, ecclésiastique suédois qui les transmit à sa famille.

Hartley fit connaître les écrits de Swedenborg à un riche gentleman de Liverpool, Richard Houghton, qui communiqua ces écrits au Rev. John Clowes de Manchester, qui contribua beaucoup à la propagation des doctrines de la nouvelle église en Angleterre.

John Clowes naquit à Manchester en 1743, au moment où le seigneur apparut à Swedenborg et lui ouvrit sa vue spirituelle, et ce fut en 1772, l'année même la mort du savant suédois qu'il connut à l'âge de 30 ans, ses écrits théologiques.

John Clowes était fils d'un avocat de bonne famille, il perdit à 7 ans sa mère, fille d'un clergyman. Ses parents mirent le plus grand soin à développer chez leurs enfants les sentiments de piété qui s'impriment plus facilement dans l'esprit et le cœur à l'âge le plus tendre. Clowes croyait que cette disposition à ouvrir son âme aux affections religieuses, l'avait préparé à recevoir les vérités de la nouvelle église. Aussi il était reconnaissant envers son père qui l'avait placé dans une école où le christianisme était enseigné en même temps que l'instruction classique, et l'avait laissé jouir des plaisirs et jeux de l'enfance, qui d'après lui sont communiqués des cieux pour la santé de l'âme et du corps.

A 18 ans, Clowes fut placé à l'université de Cambridge où il obtint le prix décerné au meilleur élève ; il pouvait aspirer aux plus hautes dignités. Une maladie nerveuse de l'estomac qui, pendant longtemps, rendit impossible pour lui tout travail de tête, renversa tous ses projets. Avant sa maladie, on lui avait offert la place de recteur de St Jean à Manchester, place qu'il avait rejeté avec dédain. L'afliction avait changé son cœur, il accepta ces

fonctions de ministre quoiqu'ayant peu étudié la théologie.

La providence le préparaît par divers moyens à la tâche à laquelle elle le destinait. Pendant sa maladie il trouva chez son père le livre de Law: *la perfection chrétienne*, qu'il dévora ainsi que d'autres mystiques, A Kempis, Tauler, etc., ces lectures le détournèrent de ses préoccupations d'enseignement académique et de théologie officielle qui développent le faste de la propre intelligence.

En 1773, Clowes fut conduit par une dame à Liverpool chez S. Houghton esq, ami du Rev. Hartley, et lecteur affectionné des écrits de Swedenborg. Houghton recommanda à Clowes la lecture de: *vera christiana religio*. Le jeune homme fut tellement impressionné par le ton sérieux et tendre avec lequel Houghton lui recommandait cette lecture, qu'il fit venir de Londres le livre; mais lorsqu'il l'eût entre les mains, il eut de la répugnance à le lire à cause de sa dimension in-4, et en voyant qu'il traitait surtout des points de doctrine Cette disposition d'esprit fut changée par une circonstance surnaturelle.

Clowes feuilletait un jour chez lui son livre: *vera christiana religio*, en se préparant pour visiter un ami. Ses yeux furent frappés par ces mots: *divinum humanum* (Divine Humanité). Arrivé chez son ami, le matin au lit il sentitun état de paix et de joie intérieure inexprimables, et en même temps il eut devant les yeux une espèce de gloire resplendissante comme le soleil, au milieu de laquelle étaient les mots: *divinum humanum*. Il se rappela que ces mots étaient ceux qui l'avaient frappé dans le livre qui était sur sa table, il prit brusquement congé de son ami, et selon ses propres expressions, «jamais amant ne galoppa avec autant d'ardeur pour

voir sa maîtresse, qu'il ne le fit ce jour-là pour faire une lecture sur le *divinum humanum.*» Il parcourut rapidement le livre; et par une sorte de dictamen intérieur, il eut la claire preception que chaque page du livre était la vérité de Dieu.

Clowes, à partir de ce jour, adressa ses adorations et son culte à J-C dans sa divine humanité, comme les premiers chrétiens.

Des faits surnaturels comme celui que nous venons de raconter, faits par lesquels Dieu manifeste sa volonté à des hommes qu'il a choisis se retrouvent à l'origine de toutes les religions; il semble d'abord qu'on devrait les passer sous silence, pour ne pas inspirer la méfiance et le mépris; et cependant c'est un devoir d'en parler, parce que l'incrédulité régnante ne peut être combattue avec succès que par la croyance à ces faits surnaturels.

Clowes, désireux de faire participer ses semblables aux dons qu'il avait reçus, traduisit en deux ans, *la vraie Religion chrétienne*. En 18 ans, il traduisit les *arcanes célestes*, *les terres dans l'univers*, *l'amour conjugal*, *la doctrine de vie*, il fut aidé pour les frais de publication par une société de Swedenborgiens.

Clowes propageait en même temps les doctrines nouvelles par la prédication et par des conférences familières; il ne tarda pas à être attaqué violemment, et on le dénonça à son évêque, le Dr Porteus évêque de Chester, plus tard évêque de Londres qui montra à cette occasion sa modération et son bon sens. L'évêque manda Clowes, lui communiqua les accusations contre lui, écouta ses réponses, puis lui dit qu'il n'était pas mécontent de ses opinions, mais lui recommanda d'être en garde contre ses adversaires.

On crut généralement d'après cette manière d'agir de

l'évêque qu'il inclinait vers les opinions de Clowes, qui fut aussi protégé par son patron laïque. On trouverait difficilement aujourd'hui une pareille tolérance dans la haute société anglaise, ce qui explique comment la résolution de Clowes de garder son bénéfice, excusable alors, le serait moins aujourd'hui.

La fermeté calme avec laquelle Clowes persista dans la voie qu'il s'était tracée, finit par imposer le respect même à ses adversaires et il put propager librement ses croyances. En 1780, des sociétés de la nouvelle église commencèrent à se former dans les villes et villages voisins ; invité à se rendre à ces réunions, Clowes y assista régulièrement pendant 30 ans, tant qu'il eut assez de santé, quoiqu'il ne chercha jamais à détacher aucun Swedenborgien de l'église anglicane. Aux attaques dirigées sur ce point contre lui par des Swedenborgiens plus hardis, il répondait que lui et ses amis n'étaient pas assez nombreux, assez éminents pour organiser une nouvelle église avec convenance et de manière à éviter les écarts et erreurs des disciples indignes qui se joindraient à eux, que les apôtres du Seigneur étaient restés quelque temps dans la synagogue, que Swedenborg n'avait jamais quitté l'église de son pays et qu'en se retirant de l'église établie, il perdrait l'influence dont il usait pour propager la vérité.

Clowes malgré la faiblesse de sa constitution, conserva la santé, grâce surtout à ses fréquentes excursions. En 1815 il fut obligé par ses infirmités de renoncer à prêcher, il eut à cette époque une pneumonie qui fut guérie moins par les remèdes, dit son médecin, que par l'état joyeux et paisible de son esprit.

Jusqu'à la fin de sa vie, Clowes se rendit aux réunions des Swedenborgiens où il se rendait utile au moins par ses

conseils. Il mourut le 29 mai 1831, à l'âge de 88 ans.

Après la mort de Clowes, beaucoup de ceux auxquels il avait enseigné, dans sa chaire de l'église anglicane, les vérités de la nouvelle église, se joignirent au culte nouveau. On a dit à tort que Clowes était opposé d'une manière absolue à l'instauration d'un culte nouveau, puisqu'il faisait des visites annuelles à des sociétés de Swedenborgiens séparés de la vieille église à Londres, Bristol Birmingham, Liverpool. etc. Seulement il voulait que l'on procédât à cette séparation avec grande prudence. Le doux recteur cherchait surtout à convertir à ses croyances des ministres anglicans; on en compta, dit-on, 60 ou 70 qui adhérèrent à son enseignement; on n'en compte que le même nombre aujourd'hui. C'est une preuve, que la méthode qu'il a suivie n'avait de valeur que comme transition.

On ne peut nier que Clowes n'ait beaucoup contribué à l'accroissement de la nouvelle église. Nulle part en Angleterre il n'y a de sociétés distinctes plus florissantes qu'à Manchester et dans les environs ; plusieurs doivent leur origine à des réunions de culte et de prière que Clowes dirigeait dans des maisons privées. On peut servir la vérité nouvelle de différentes manières, et chacun doit agir selon sa situation particulière.

On a publié en 1831 une autobiographie de Clowes qui est très-intéressante.

Après sa mort on donna un ministre calviniste à sa communauté qui fit peu de différence. Luther n'eut abouti à rien s'il était resté dans l'église catholique, et Wesley s'il n'avait pas quitté l'église anglicane.

Clissold est comme Clowes un ecclésiastique de l'église anglicane qui de sa chaire enseigne les doctrines de Swedenborg.

Clissold est néanmoins très-utile à la nouvelle église par ses écrits en faveur de la nouvelle église et par ses grandes libéralités.

Essayons maintenant de tracer le portrait d'un Swedenborgien d'un type bien différent. Robert Hindsmarsh, n'était pas comme Clowes, un homme de la haute société et de la haute église. La divergence de vues de ces deux hommes sur la question de la séparation d'avec le culte extérieur de la vieille église, tenait en partie à la différence de leur position sociale. Clowes en quittant l'église anglicane, aurait été comme dépaysé, et eut perdu la plus grande partie de son influence, tandis que Hindsmarsh, en organisant un culte nouveau pour une société de la nouvelle église, trouvait dans cette organisation des moyens d'action qui autrement lui auraient fait défaut.

Hindsmarsh était imprimeur et fils d'un prédicateur Wesleyen ; il savait assez bien le latin, le grec et un peu d'hébreu. Né en 1759, il rencontra à 23 ans l'ouvrage de Swedenborg *sur le ciel et l'enfer*, et perçut instantanément que ces doctrines étaient d'origine divine. Il trouva dans la lecture de Swedenborg la solution de ses doutes sur la trinité. Le même jour où il rencontra ces écrits, il fit connaissance avec la femme avec laquelle il vécut heureux 52 ans.

A cet humble imprimeur était destinée la tâche glorieuse d'inaugurer dans le monde l'église nouvelle pour le culte du seigneur J-C, comme Dieu unique, église prédite dans l'apocalypse sous le nom de Nouvelle Jérusalem. La Providence en choisissant Londres pour le lieu de fondation de la nouvelle Jérusalem montrait que cette église devait se répandre jusqu'aux extrémités du monde. Aucune nation n'était plus apte à cette tâche que la race anglo-saxone, à cause de sa diffusion dans le monde entier.

Hindsmarsh mourut en 1835, âgé de 76 ans, il avait renoncé en 1824 à la vie active ; il écrivit de 1824 à 1834 l'histoire de la fondation de la nouvelle église sous ce titre : *Naissance et progrès de l'église : La nouvelle Jérusalem, particulièrement en ce qui concerne sa manifestation extérieure par le culte public, la prédication, l'administration des sacrements et autres cérémonies extérieures.*

Nous avons emprunté à cet ouvrage la plupart des détails qui vont suivre.

Après avoir lû les écrits de Swedenborg, Hindsmarsh chercha à entrer en relation avec les personnes partageant son enthousiasme pour ses doctrines ; il inséra dans les journaux un avis pour prier les lecteurs et admirateurs des écrits de Swedenborg de se rendre dans un endroit désigné le 5 X^{be} 1783. Cinq hommes répondirent à cet appel, et chacun d'eux ayant raconté comment il avait reçu les doctrines nouvelles, on délibéra sur les moyens de les répandre, on convint d'avoir des réunions régulières et hebdomadaires chez Hindsmarsh, non loin du lieu où Swedenborg était mort.

Le premier qui était venu au rendez-vous, était un gentleman Ecossais, Glen, qui partait pour l'amérique où il fut le premier propagateur des doctrines de la nouvelle église. En 1784, il fit une lecture sur Swedenborg à Philadelphia.

Hindsmarsh obtint aussi de cette manière le concours de S. A Tulk, esq. dont le fils très-riche entra au Parlement en 1821. Ce dernier ami de Humet de Coleridge fit imprimer à ses frais les traductions françaises des écrits de Swedenborg par Moët.

A ceux-ci se joignirent deux hommes d'origine française, M. Servanté, issu d'une famille respectable de

huguenots du midi de la France, réfugiée lors de la Révocation et M. Servanté qui avait connu personnellement Swedenborg ; puis Benedict Chatanier, chirurgien. Avec ces cinq personnes s'associèrent bientôt Flaxman, le célèbre Sculpteur, Peckitt et d'autres.

La réunion devint assez nombreuse et assez riche pour fonder avec le concours de Clowes la *société pour l'impression et la publication des écrits de Swedenborg,* qui s'appellait primitivement la société théosophique, et qui est connu aujourd'hui sous le nom de *Swedenborg Society.*

En 1785, grâce au soin et au zèle de Chatanier, fut imprimé le manuscrit : *Apocalypsis explicata,* à deux cent-cinquante exemplaires. Ce nombre parut suffisant. Ce manuscrit fut préservé contre tout espoir dans l'incendie d'une maison. M. Peckit en le retrouvant intact le lendemain au milieu des débris fumants s'écria. « Voilà le plus grand trésor de ma maison. Je me console facilement de la perte du reste. » Les premiers Swedenborgiens aimaient réellement les vérités nouvelles avec candeur et simplicité.

La société entra en correspondance, avec les librairies importantes dans toute l'Angleterre, pour que chacune eût ses publications par achat ou dépôt ; elle fit aussi de temps en temps des annonces dans les journaux, exemple bon à imiter partout.

La fondation de cette société contribua beaucoup à l'accroissement du nombre des Swedenborgiens. Le Révérend Duché, pasteur de l'église établie, l'un des orateurs les plus populaires de Londres, se mit à prêcher les nouvelles doctrines, dont les partisans suivaient son culte le Dimanche ; ils espéraient que leurs doctrines seraient ainsi introduites dans l'église anglicane. Leurs

espérances ne tardèrent pas à être mises à néant par les évêques[1].

Le Révérend Duché réunissait chez lui chaque Dimanches 30 personnes environ, hommes ou femmes qui passaient leurs soirées délicieusement en s'entretenant des vérités qu'ils aimaient.

La société pour l'impression et la publication des écrits de Swedenborg a contribué plus qu'aucune autre institution, à la diffusion de la nouvelle église. Un don de soixante-quinze mille francs qui lui fut fait par le Révérend Clissold, lui permît d'avoir une maison à Londres Bloombury Street, N° 36, qui renferme une bibliothèque, une librairie de vente, et des salles de réunion et de lecture. En tout pays les Swedenborgiens ne peuvent rien faire de plus utile à leur cause que d'instituer une société semblable à la *Swedenborg Society*.

Les réunions organisées par Hindsmarsh à Londres s'étant accrûs de 1785 à 1789, on commença à discuter sur la question de la séparation d'avec les vieilles églises pour avoir un culte public distinct, et une organisation ecclésiastique en concordance avec les doctrines de la nouvelle Révélation. Il se forma deux groupes d'opinion différente sur ce point, et chacun d'eux trouvait dans Swedenhorg des arguments en sa faveur.

Clowes et d'autres convenaient que tôt ou tard la nouvelle église devait apparaître sous une forme distincte, mais ils prétendaient que la séparation était inopportune

---

[1] Swedenborg dans Diariam 6096 raconte comment les évêques anglais parvinrent à détruire ses ouvrages en grande partie, et à leur ôter tout crédit à Oxford et auprès des Lords; il les compare au dragon qui voulait dévorer l'enfant que la femme avait enfanté et qu'elle emporta dans le désert pour le préserver.

à cause du trop petit nombre d'adhérents aux doctrines nouvelles, et à cause de leur insuffisance, sous le rapport de la fortune, de l'instruction etc. Ceux qui restèrent unis à l'église anglicane, conservèrent néanmoins des relations intimes avec les Swedenborgiens qui suivirent une marche opposée. Les uns et les autres ont servi la cause de la vérité nouvelle, mais plus ou moins utilement; nous pensons que ceux-là surtout ont été utiles qui à l'instigation du R. Hindsmarsh organisèrent la nouvelle église sous une forme visible et distincte de l'église établie comme des églises dissidentes. Quel événement capital que l'instauration d'une société religieuse adorant ouvertement le Seigneur J. C. comme manifestation de l'unique Dieu du ciel et de la terre, et non point une trinité de Dieu ou trois Dieux comme les vieilles églises.

Ce culte nouveau fut inauguré par Hindsmarsh et ses amis, le 27 Janvier 1788.

Le Rév. James Hindsmarsh, père de Robert Hindsmarsh, officia, assisté de Hawkins, qui avait été comme lui de la société de Wesley. On prit le plus grand soin pour que le culte fut conduit avec ordre; sur la porte de la chapelle on avait écrit ces mots qui sont en tête de *la vraie Religion Chrétienne:* Nunc licet. maintenant il est permis.

Les Swedenborgiens qui avaient pris une résolution aussi grave, expliquèrent les motifs de leur manière d'agir dans un petit traité qui ne reçut qu'une demi-publicité; *Petit traité publié par les membres de l'église la nouvelle Jérusalem, qui se sont assemblés dans Great East Cheap* 1788. *Raisons pour se séparer de la vieille église.*

« Il nous a paru, est-il dit, d'après les écrits de Swedenborg (longuement cité) que la foi de la vieille église étant diamétralement opposée à celle de la nouvelle

église, elles ne peuvent demeurer ensemble sans danger pour la vie spirituelle de l'homme.

La nécessité de la mesure prise par nous ressort de cette considération que toutes les formes du culte dans les vieilles églises sont calculées pour implanter dans l'esprit l'idée d'un Dieu divisé en trois, et pour détourner l'adoration du véritable objet du culte, qui doit être J. C. vers un Dieu imaginaire, d'un ordre supérieur, auquel il faut s'adresser au nom des souffrances et mérites de son fils.

Pour recevoir pleinement les doctrines de la nouvelle église, il faut donc rejeter les formes comme les doctrines de la vieille église ; On peut alors accepter diverses formes du culte, mais qui s'harmonisent par la reconnaissance comme seul objet d'adoration de la divine humanité du Seigneur.

O frères, nous ne prétendons point que les raisons qui nous déterminent à nous séparer, soient suffisantes pour vous donner la même persuasion. Chaque homme doit juger et agir par lui-même, surtout en ce qui concerne la conscience. »

La nouvelle société religieuse s'étant accrue rapidement, organisa un ministère régulier ; on décida que ce ministère ne devait procéder, ni relever de l'autorité ou succession d'aucune église ancienne, et pour l'instituer on procéda, pour une fois seulement, comme dans la primitive église chrétienne. Robert Hindsmarsh fut désigné par le sort pour représenter l'église ; il ordonna de suite comme ministre son père et S. Smith qui avait aussi été ministre Wesleyen.

Depuis l'inauguration du culte distinct pour la nouvelle église en 1788, le nombre des adhérents aux doctrines de Swedenborg s'accrût beaucoup plus rapidement.

Pour instaurer cette société nouvelle, la Providence comme dans les temps qui suivirent le premier avénement du Seigneur, se servit d'hommes obscurs, quelquefois sans habiletés mondaines, pour montrer une fois de plus qu'avec les instruments les plus faibles elle atteint les fins les plus élevées.

Les premiers adhérents lisaient les écrits de Swedenborg plus qu'on ne les lit aujourd'hui dans la nouvelle église. Ce sont ces hommes de condition modeste, dont les familles forment encore le noyau de la nouvelle église. Parmi les enfants de Clowes, ou autres qui restèrent attachés à l'église établie, il n'y en eut que très-peu qui restèrent attachés aux doctrines de Swedenborg.

Parmi ceux qui s'opposèrent à la séparation d'avec les vieilles églises, plusieurs traitèrent Hindsmarsh et ses amis de sectaires, de fanatiques ; mais peu à peu tout s'apaisa, les uns et les autres vécurent en parfaite harmonie et concoururent ensemble à certaines œuvres comme la société de publication.

Partout où se propageront les doctrines de la nouvelle Révélation, une scission semblable aura lieu entre ceux qui veulent rompre entièrement avec les vieilles religions, et ceux qui pour les idées comme pour les formes veulent fléchir non rompre. Chacun de ces deux partis à sa raison d'être et son utilité, et l'on doit, selon les circonstances particulières où l'on se trouve, se ranger d'un côté ou de l'autre, mais en prenant garde de ne pas se laisser diriger dans ce choix, soit par l'orgueil et le désir de jouer un rôle, soit par une timidité qui devient facilement de la lâcheté, soit par la préoccupation des avant tages mondains.

Les Swedenborgiens anglais ne tardèrent pas à recon-

naître les avantages de leur nouvelle organisation qui leur permit decontenir certains esprits ardents dont les aberrations auraient pû les compromettre gravement, s'ils n'avaient pas été à même de parler au nom d'une église régulièrement constituée.

Parmi ceux qui inaugurèrent le culte de la nouvelle église, plusieurs n'étaient guère dignes de remplir cette tâche. N'en fut-il pas de même dans la première Eglise Chrétienne. Judas eut des imitateurs dans les premiers siècles de l'église.

Les premiers fondateurs de la nouvelle église comptaient, dans leurs rangs, quelques hommes d'une moralité équivoque qui essayèrent de justifier leurs mauvaises mœurs par des citations de Swedenborg. Le scandale qu'ils donnèrent éloigna du culte nouveau beaucoup de ses adhérents[1], heureusement la Providence suscita pour soutenir l'édifice qui chancelait, un homme nouveau, Proud, qui fut le plus grand prédicateur de la nouvelle église pendant le premier siècle de son existence.

Deux prédicateurs méthodistes ayant lu Swedenborg, résolurent de voyager ensemble pour propager ses doctrines, sans se rallier à l'organisation de la nouvelle église. Ils prêchaient en plein air, dans les foires et marchés. Malgré leurs excentricités, ils contribuaient à augmenter le nombre des Swedenborgiens, et ce furent eux qui amenèrent Proud à la nouvelle église.

---

[1] L'esprit de dispute qui régnait alors parmi les Swedenborgiens, éloigna de leurs réunions le sculpteur Flaxman qui resta néanmoins toujours fidèle aux doctrines nouvelles. C'est un fait constant : l'esprit de controverse a toujours arrêté les progrès de la nouvelle église.

Proud naquit en 1745 (voir sa biographie par Madeley) il était fils d'un prédicateur Baptiste et il fut lui-même l'un des meilleurs prédicateurs de cette église, pendant 25 ans. Un médecin lui ayant prêté le *Ciel et l'Enfer*, il lut ce livre qu'il traita de rêverie d'un esprit malade, et il recommanda avec chaleur à l'un de ses amis de rejeter les doctrines nouvelles vers lesquelles il s'inclinait ; mais le Swedenborgien Salmon qui était venu de Londres pour leur recommander ces doctrines, montra un esprit si doux, si humble, si aimant qu'il imposa silence à Proud. Celui-ci reconnut qu'il n'avait jamais entendu un homme parler avec une telle puissance, et lui demanda un écrit de Swedenborg.

Salmon envoya la *vraie Religion Chrétienne*. Proud, avant de commencer cette lecture, se mit à genoux, et pria le Seigneur de diriger son entendement non en intervenant miraculeusement, mais en éclairant sa raison par la divine Parole. Il lut lentement et fut entièrement convaincu de la vérité des doctrines de Swedenborg. Sans hésitation ni crainte, il professa ouvertement les croyances qu'il avait acceptées de cœur, et il s'attendait à ce que des multitudes allaient les recevoir avec empressement.

Proud alla à Londres où il fut ordonné en 1791, ministre de la nouvelle église par Hindsmarsh. Il composa alors 300 hymnes qui forment pour une considérable partie le livre d'hymnes de l'église.

Le nouveau ministre alla prêcher à Birmingham dans un grand temple qui regorgeait tellement d'auditeurs, qu'il était question de l'agrandir encore, quand le gentleman qui l'avait érigé ayant fait banqueroute, le temple fut vendu par ses créanciers.

Proud perdit toutes ses économies qu'il avait consacrées

à ce temple ; il avait su inspirer à tous une telle sympathie qu'on ouvrit en sa faveur une souscription à laquelle prirent part des membres de l'église anglicane et des unitairiens.

Proud fut alors pasteur dans un beau temple érigé à Manchester Peter Street, par un clergyman de l'église établie qui s'était séparé d'elle pour entrer dans la nouvelle église. Ce fut certainement l'un des fruits de l'apostolat de Clowes. Les non-séparatistes préparent la voie aux séparatistes. Il faut en religion comme en politique des hommes de transition, de transaction, qui servent pour ainsi dire de ponts pour aller de la vieille église à la nouvelle.

C'est ainsi que Clowes par son action prudente, mesurée, contribua à fonder autour de Manchester douze sociétés, qu'il patrona dans leur enfance, grâce à la haute position qu'il occupait dans l'église établie.

Un pénible dissentiment avec l'un de ses collègues obligea Proud à retourner à Birmingham où Meredith esq, avec l'aide de quelques amis, avait bâti un petit temple.

Proud inaugura ensuite à Londres le temple de Cross Street. Là et ailleurs il attira des auditoires très nombreux, très assidus et composés de personnes influentes, par exemple, le duc de Sussex et cependant il n'y eut qu'un petit nombre de ses auditeurs qui se joignit à la nouvelle église. La bonne semence sera toujours détruite et étouffée en grande partie, comme dans la Parabole de l'évangile, par les passions mauvaises, les préjugés régnants et les préoccupations mondaines.

Après avoir été éditeur et rédacteur de *l'Aurore*, 1799,-1800, Proud retourna à Birmingham où il prêcha encore quelque temps dans une petite société ; mais sen-

tant ses forces faiblir, il renonça au ministère de la nouvelle église qu'il avait exercé pendant 35 ans, et se retira dans un petit cottage, où il vécut péniblement lui et sa famille avec un revenu de 300 francs ; quelques amis lui vinrent en aide. Il mourut en 1826[1].

Proud prêcha 7,000 sermons ; en les lisant on ne s'explique point ses immenses succès comme prédicateur. Cela prouve une fois de plus que le succès de l'orateur tient en partie à l'action, à l'expression de la voix. Swedenborg dit que l'intonation de la voix exprime l'affection, et que l'articulation exprime la pensée. La puissance de la parole chez certains hommes dépend donc moins de leurs pensées que de leurs sentiments.

---

[1] Parmi les hommes qui se sont dévoués à la propagation des nouvelles vérités, combien sont nombreux ceux qui pour toute réeompense n'ont obtenu pour eux et leur famille que la misère et le mépris du monde ; c'est un supplice souvent plus cruel que celui infligé par le fer et le feu.

Chaque église a progressé par ces martyrs. La nouvelle église elle aussi aura les siens, et c'est grâce à eux surtout qu'elle durera, soutenue par l'influx invisible de ceux qui après avoir souffert sur cette terre par la cause du vrai christianisme, auront été préparés par ces épreuves pour être des membres actifs des sociétés célestes.

CHAPITRE III

Constitution définitive de la nouvelle Eglise en Angleterre par l'établissement de la Conférence.

La nouvelle église paraît avoir subi à la fin du XVIIIe siècle une crise difficile à traverser. Des crises semblables sont inévitables dans des sociétés nouvelles fondées avec des hommes ayant conservé en partie les erreurs et les passions mauvaises qui régnaient dans les vieilles sociétés dont ils sont issus. Hindsmarsh subit à cette époque une sorte de découragement et se consacra entièrement à ses affaires privées; mais ce découragement ne dura pas longtemps.

Deux ou trois ans après cette crise, la nouvelle église prit un plus grand développement. Dans les premières années du XIXe siècle, il se forma à Manchester et dans le Lancashire plusieurs sociétés nouvelles, qui se relièrent avec les sociétés déjà formées par une Conférence ou assemblée générale de délégués.

Longtemps auparavant avait eu lieu à Londres,

le 17 Avril 1789, la première conférence générale des lecteurs de Swedenborg présidée par Peckitt. L'harmonie régna dans cette réunion.

Dans les résolutions de cette conférence, il est dit que la vieille église chrétienne étant arrivée à son entière consommation, il est nécessaire d'établir une nouvelle église pour se soustraire à l'influence de la Foi et du culte des vieilles églises, qui ont surtout pour effet de produire le Naturalisme et l'Atheisme.

La séparation d'avec les églises Réformées ou Catholiques doit s'opérer graduellement et individuellement par suite d'une conviction Rationnelle, et surtout en vue d'élever ses enfants dans une église vraiment Chrétienne, et de participer soi-même aux heureuses influences de la sainte Cène.

On ne peut rendre aux hommes en général, et à sa patrie en particulier, un service plus grand que de contribuer à établir une société de la nouvelle église ; car son culte fait que les cieux exercent un influx plus bienfaisant sur les hommes qui sont sur la terre.

Dans une seconde conférence en 1790, on s'occupa d'organiser l'église nouvelle dans le détail ; on adopta un catéchisme pour les enfants, un recueil d'hymnes composé et compilé par Proud, et une liturgie qui renferme des traductions très-exactes du Décalogue et de l'oraison Dominicale. On chercha à trouver des formes de prières et de culte capables d'implanter fortement, surtout dans l'esprit des enfants des femmes et des simples, les doctrines essentielles de la nouvelle Révélation, ainsi ce principe fondamental que l'objet du culte et de l'adoration est Dieu un, Jéhovah manifesté dans la divine humanité du Seigneur J-C.

Pour l'administration des sacrements et l'ordre du

service, les coutumes en usage dans les églises Réformées furent conservées ; on usa mais avec prudence de la science des correspondances pour l'ornementation des temples ; les ministres pour officier revêtirent un vêtement blanc, symbole de vérité. On traduisit par des cérémonies funéraires moins lugubres les doctrines nouvelles si consolantes sur la vie après la mort.

Pour être admis dans la nouvelle église, il fallait souscrire une profession de foi très-courte qui affirmait les trois doctrines fondamentales du vrai Christianisme. 1° Dieu est un. En une personne Divine ou en J. C. est la trinité du père, du fils et du S[t] Esprit, ou le divin amour, la divine sagesse et la divine opération. 2° La Parole est sainte et divinement inspirée. 3° Pour être sauvé, il faut mener une vie conforme aux préceptes de la Parole.

Tout en poussant à la séparation, la conférence recommandait de faire preuve de la plus grande tolérance charité et cordialité envers les membres des vieilles églises.

Puis vint la question de la construction des temples. Ce fut à Birmingham en 1791, que fut construit le premier temple de la nouvelle Eglise. Proud le dédia au Seigneur J-C. et ce fut à l'occasion de l'émotion extraordinaire produit par sa prédication que Prietsley, chef des unitairiens, écrivit contre les doctrines de Swedenborg surtout contre celle qui affirmait la divinité de J-C. un pamphlet où il disait ; un ange viendrait me dire que Dieu a la forme d'un homme, je dirai à cet ange qu'il est un esprit menteur.

Hindsmarsh répondit à Prietsley dans des lettres qui ont été traduites en français.

Prietsley, ne répliqua pas, contre son habitude, d'avoir

toujours le dernier mot ; il est à remarquer qu'il ne dirigea contre Swedenborg aucune de ces accusation de folie ou d'imposture dont on était si prodigue alors.

D'un autre côté et au même moment, l'évêque de Durham affirmait dans un manifeste, que Swedenborg niait la divinité de J-C. mais on s'inquiétait peu de ces monstrueuses calomnies qui se dissipaient d'elles-mêmes.

A la 4[me] conférence en 1792 la parfaite harmonie qui jusqu'alors avait régné dans l'église fut un peu troublée par des discussions, au sujet des appointements des ministres, et sur la question de savoir si dans l'organisation ecclésiastique on se rapprocherait du système Episcopal ou des Presbytériens.

Swedenborg paraît favorable au principe de la subordination des ministres. Dans *les arcanes* 10,017 et *dans Coronis* 17. il parle des trois ordres des ministres. La Providence permit qu'on essaya d'abord d'un système très-égalitaire pour que l'on sentit mieux la nécessité de la hiérarchie. Ce ne fut qu'en 1815 que fut adopté l'organisation qui régit aujourd'hui la nouvelle église. Cette organisation en maintenant une certaine hiérarchie, se rapproche du système Presbytérien par le synode ou la conférence où domine l'élément laïque. En plaçant dans cette assemblée l'autorité suprême de l'église, on s'est mis en garde contre l'invasion de la domination cléricale.

Après cette conférence de 1792, la société de Londres se divisa en deux, par suite de la divergence d'opinions sur le gouvernement de l'église. Cependant l'organisation conseillée par Hindsmarsh, finit par prévaloir ; elle concilia les deux systèmes, l'Episcopat et le Presbytérien, en une organisation de nature mixte, qui a aussi été adoptée dans la plupart des sociétés de la nouvelle église en Amérique.

En Angleterre quelques Swedenborgiens, appartenant pour la plupart aux classes élevées, tout en encourageant la publication des écrits de Swedenborg, persistèrent dans la non-séparation de l'église établie. On demandait à l'un d'eux, magistrat éminent, comment il faisait pour remplir si régulièrement tous les devoirs de sa charge; c'est, dit-il, grâce à la divine assistance que j'implore chaque matin en lisant un chapitre de la parole de Dieu et quelques chapitres de Swedenborg,

Les non-séparatistes tenaient des réunions annuelles qui contribuaient à la prospérité des sociétés de séparatistes en attirant sur elles l'attention et la considération, on reconnaitra d'ailleurs qu'il ne peut guère convenir qu'à des laïques de rester ainsi attachés au vieux culte.

Après la conférence de 1793, la conférence cessa de se réunir pendant 14 ans. La 7me conférence eut lieu en 1807. Vers ce temps un Rév. Cowherd forma une société indépendante ; c'était un homme sans valeur qui attachait une importance excessive à des choses peu importantes, comme l'abstinence de la viande ; il se croyait l'homme le plus extraordinaire de son époque. Le même orgueil extravagant s'est retrouvé chez plusieurs autres hommes qui prétendaient avoir reçu des révélations comme Swedenborg. Il y a peu à s'inquiéter de ces prétentions qui tombent d'elles-mêmes.

La nouvelle église après avoir triomphé de toutes ces épreuves, grâce à sa bonne organisation, reprit sa marche en avant. Hindsmarsh réorganisa l'église de Manchester, un maître d'école Haworth fonda en 1805 à Accrington près de Manchester une société de la nouvelle église, dont le Rév. Dr Bayley fut ensuite ministre pendant vingt ans. Ce fut sous le ministère de ce dernier que cette société

est devenue la plus nombreuse en Angleterre. Ce grand succès eut pour cause principale le soin avec lequel le Rév. Bayley organisa, avec le concours des membres de l'église, une nombreuse école du Dimanche.

La 8me conférence a lieu à Manchester en 1815. Elle organise des missions dont les frais sont payés par des souscriptions d'un Penny, (deux sous) par semaine. Cette œuvre produit de suite les meilleurs résultats.

La 9me conférence a lieu à Londres en 1816. On annonce que la vente des livres de la nouvelle église est active, surtout dans ce que nous appelons en France le petit commerce la petite bourgeoisie. Les doctrines nouvelles sont, sauf quelques exceptions, mal accueillies par ceux qui sont fortement confirmés dans la vieille théologie, comme les Écossais, ou parmi les savants engoués de systèmes plus ou moins matérialistes. La propagande est nulle parmi ceux qui appartiennent ou aspirent au monde fashionable. Le meilleur champ pour la bonne semence se trouve, parmi ceux qui étant probes, moraux ont une vie d'usages ou de travail, et cherchent en jugeant par eux-mêmes, à acquérir une religion éclairée et pratique.

La 11me conférence a lieu en 1818. On fonde à Londres un temple dont le ministre est le Rév. Goyder dont nous reparlerons plus loin. Il y avait à Londres en 1818 trois sociétés comprenant entre elles 360 membres.

De 1818 à 1820, la nouvelle église eut à subir de dures épreuves. Toute église qui progresse subit des alternatives d'états comme l'individu qui se régénère. Il y a des moments où la chaleur et la lumière spirituelles semblent s'éloigner et faire place au pouvoir des ténèbres ; mais il en est de l'homme comme de la plante qui est préparée par la privation temporaire de pluie ou de

chaleur à une réception plus fructueuse de ces influences célestes.

En 1820 le Rév. Pike publia un pamphlet intitulé : le *Swedenborgianisme présenté sous ses vraies couleurs*, où il chercha à présenter Swedenborg comme un homme digne de mépris par son immoralité. Hindsmarsh répondit à Pike dans un écrit : *défense du cara:tère et des écrits de Swedenborg*.

Le pamphlet de Pike fit sensation, mais en fin de compte il fit plus de bien que de mal à l'église, comme cela a eu lieu toutes les fois qu'on a répandu sur Swedenborg des assertions fausses et calomnieuses.

Le silence est la tactique la plus dangereuse que puissent adopter les adversaires de la nouvelle église : Des attaques comme celles de Pike attirent l'attention sur Swedenborg et ses écrits et les personnes qui ont un esprit droit et de la bonne foi n'ont pas besoin d'un long examen pour reconnaître combien sont mal fondées toutes ces accusations calomnieuses.

Les assertions malveillantes de Wesley n'ont pas empêché l'un des plus illustres prédicateurs méthodistes Fletcher, d'avoir la plus haute estime pour la personne et les écrits de Swedenborg. Un ami lui demanda un jour pourquoi il ne prêchait pas ouvertement des doctrines qui lui étaient si chères, « ma congrégation, dit-il, n'est pas en état de les recevoir. » Il commençait toujours en public ses prières par ces mots : *Dear Lord Jesus,* cher Seigneur Jésus, montrant par là quel doit être l'objet du culte chrétien.

Des attaques comme celles de Pike ne font pas à la nouvelle église autant de mal qu'on le croit. Le Seigneur les permet pour éloigner de l'église ceux qui jugent non pas eux-mêmes mais par l'opinion du monde,

et qui par suite profaneraient la vérité en l'abandonnant après l'avoir connue. Peut-être est-ce à cause de la malignité particulière des discussions religieuses en France que la Providence n'a pas permis que les doctrines nouvelles se propagent beaucoup en ce pays jusqu'à ce jour, pour qu'elles ne soient pas profanées.

C'est une chose à remarquer que dans beaucoup de lieux, les sociétés de la nouvelle église furent fondées par des ministres de la vieille église, d'Beyer, Clowes, Hindsmarsh, Proud, Bush, Roche et d'autres qui goûtèrent les doctrines nouvelles. Ce qui justifie ce qui a été dit, que les laïques doivent recevoir par le clergé la vérité nonvelle.

Dans la 14me conférence à Loudres en 1821 on constate l'existence de 52 sociétés, et on s'occupe d'un projet pour donner une existence légale à la conférence générale, pour la rendre apte à recevoir les legs et donations, et à agir devant les cours de justice, afin que les personnes disposées à être généreuses envers l'église aient toute sécurité pour l'accomplissement de leurs volontés. Cette question fut soulevée à l'occasion du testament de M. Mansfield, riche marchand de vin qui avait légué cent mille francs à l'église, en 1821.

En tout pays ceux qui s'intéressèront à la propagation de la nouvelle église, devront organiser quelque chose de semblable à ce qui se fit alors en Angleterre. Les lois françaises rendent la chose assez difficile, mais on peut en attendant faire des legs à la conférence d'Angleterre ou à la Convention de la nouvelle église en Amérique.

Peut-être en France le mieux pour commencer serait-il de constituer comme association commerciale un corps ayant une existence légale analogue à la Swedenborg

Society de Londres ou société pour publier et répandre les écrits de Swedenborg.

On fixa aussi quelles étaient les personnes ayant le droit de composer la conférence ; on reconnut la nécessité d'ordinations régulières pour indiquer quels ministres devaient en faire partie, on détermina le nombre de représentants pour chaque société de 12 membres et audessus.

En 1826, la conférence à Manchester adopte une liturgie. En 1827, la conférence se réunit à Londres.

Un concours merveilleux de circonstances rendit alors à la nouvelle église le beau temple de Cross-street, qu'elle avait construit, mais qui avait été vendu. La Providence suscita en même temps l'homme qui devait être ministre de ce temple avec tant de succès pendant 35 ans. Parmi les auditeurs de Proud, se trouvait un jeune graveur appelé Noble, qui lui succéda en 1819, à l'âge de 40 ans.

Supérieur comme écrivain à Hindsmarsh, à Proud, Noble publia un ouvrage qui a servi et qui sert encore plus que nul autre pour la propagande de la nonvelle église : *Appel pour l'examen des doctrines de la nouvelle église.*

Rappelons le souvenir d'autres hommes qui ont rendu des services considérables à la même cause.

Le Rév. Shaw était le fils d'un homme qui était très-zélé pour le méthodisme. Un ministre de la nouvelle église, Mason chercha à attirer le jeune homme à la nouvelle doctrine, et eut avec lui de nombreuses conférences, pendant lesquelles Shaw ne donnait nul signe d'approbation ; il soulevait au contraire, sans cesse de

nouvelles objections. Au bout de deux ans et demie Masson allait renoncer à ces discussions comme étant inutiles, lorsque Shaw lui dit : maintenant je suis satisfait et j'appartiens à la nouvelle église. Il devint ministre en 1840.

Un gentleman, Boyle qui cherchait à acquérir des croyances religieuses rencontra un ouvrage de Swedenborg ; comme ce nom était associé dans son esprit à l'idée de folie, de fanatisme, il rejeta d'abord le livre, puis le reprit et finit par accepter de cœur les doctrines nouvelles, mais sans en parler à sa femme, de peur de treubler sa foi. Celle-ci remarquant l'heureuse influence que la lecture de Swedenborg avait eu sur le caractère de son mari, lut les mêmes livres que lui et lui déclara un jour à sa grande surprise qu'elle partageait ses croyances.

Quand on considère la grande quantité de faits semblables et comment tant de personnes recommandables ont été amenées dans le sein de l'église nouvelle malgré la prévention qu'on était parvenu à soulever chez elles contre Swedenborg, on ne peut qu'admirer les voies de la divine Providence et répéter avec Isaïe LX. v. 22 ; *un seul peti t deviendra un millier, et une faible société une grande nation.*

Il y avait en 1818, 40 ministres de l'église anglicane, prêchant plus ou moins ouvertement les doctrines nouvelles.

Parmi ceux qui, à l'époque dont nousparlons, prirent une part active à l'extension et à l'organisation de la nouvelle église rappelons le Rév. Goyder, homme d'un caractère sympathique, qui nous fournit des détails intéressants sur lui-même dans son *autobiographie d'un Phrénologiste.*

Goyder eut l'enfance la plus misérable ; il décrit les brutalités atroces dont il fut accablé dans une maison d'orphelins et comme apprenti.

Les parents de Goyder étaient Anglicans. Comme Clowes, il considérait les sentiments de piété développés en lui par le splendide culte de Westminster-Abbey comme une préparation à l'implantation en lui des doctrines de la nouvelle église. Devenu imprimeur, il fut introduit par son frère dans la société du Rév. Proud, et attiré moins par les doctrines que par la ressemblance de la Liturgie avec celle de l'église anglicaue. « Je commençais à croire, dit-il, qu'on pouvait être sauvé hors de l'église anglicane, » il fut reçu comme membre de l'église en 1817. A partir de cette époque son autobiographie nous donne un tableau vivant de l'état de la nouvelle église. « J'ai connù, dit Goyder, presque tous les prédicateurs Swedenborgiens ; aucun selon moi, n'a égalé Proud, et aucun ministre n'a ajouté un aussi grand nombre d'adhérents à la nouvelle église. »

Quoique marié dans la nouvelle église, Goyder continuait à aller quelquefois à l'église établie dont il admirait les formes, le chant.

En 1821, il fut installé par son frère comme ministre de la société Swedenborgienne à Bristol, avec 450 francs de traitement. Cette somme étant insuffisante pour lui sa femme et ses enfants, il chercha à ajouter à son traitement d'autres ressources, en ouvrant des écoles d'après le système de Pestalozzi, en faisant des lectures sur la Phrénologie et en faisant aussi un peu de pharmacie. Rien de plus attachant que le récit de toutes ces épreuves supportées dans un esprit vraiment chrétien.

Quand Goyder devint ministre, il reçut d'un vieillard

ces conseils. 1° Prêcher avec simplicité. 2° Eviter la controverse et considérer chaque sujet au point de vue de son application à la vie pratique. 3° s'attendre à la risée et à la critique en cas de succès, et au mépris en cas d'insuccès. Quand il commença à prêcher il écrivait ses sermons tout au long, maissur l'avis du Rév. Prond, il se contenta de bien étudier son sujet, d'écrire les points principaux et les références à l'écriture, et de se fier à sa mémoire pour le reste.

De 1820 à 1826, les sociétés dans le Lancashire montèrent de 7 à 20. Goyder en visitait six par trimestre. « Je regrettais alors beaucoup le manque de traités pour confirmer ce que j'enseignais. Je fis en 40 pages une biographie de Swedenborg avec une analyse succinte de ses doctrines. L'ouvrage se vendit rapidement.

Goyder cherchait à avoir de bonnes relations avec les autres églises protestantes. « Quelques-unes de mes meilleures amitiés, dit-il, ont été formées avec des ministres de religion autre que la miénne. J'ai souvent fait des lectures dans leurs temples. » Dans une controverse violente entre Catholiques et Protestants sur la transubstantiation, il intervint avec succès pour la cause protestante, il défendit aussi la divinité de J-C. contre un ministre unitairien ; cela le mit en bon rapport avec le clergé anglican et les ministres dissidents. Il avait pour règle de ne jamais aborder dans des conversations particulières des questions religieuses sans y être invité.

De 1834 à 1848, Goyder s'occupa de l'Ecosse, où la propagation des doctrines nouvelles languissait faute d'un ministre itinérant, il faisait une visite chaque trimestre à tous les disciples isolés, s'abstenant de toute controverse sur le Calvinisme dominant. Il fut nommé à Glasqow

ministre des Swedenborgiens qui appartenaient à la classe moyenne, nulle part il ne trouva des personnes plus libérales dans leurs dons pour l'église, et plus exactes à remplir leurs devoirs religieux. Il trouva aussi en Ecosse la vieille coutume apostolique de déposer son offrande en entrant au temple ; malheureusement une surdité complète priva l'église des bons services de Goyder.

Telles furent les commencements de la nouvelle église dans la grande Bretagne. Pendant les 30 ou 40 années qui ont précédé l'époque actuelle, la nouvelle église continua à croître lentement, mais constamment. On a calculé que le nombre des membres croît de 70 ou 80 environ par an, malgré les pertes que fait subir l'émigration très-utile d'ailleurs pour répandre les nouvelles doctrines dans les colonies anglaises. « Ce sont des gens singuliers que ces Swedenborgiens, s'écriait à ce propos un pasteur méthodiste. Leur nombre croît si lentement que cela découragerait d'autres hommes ; quant à eux, ils restent quand même aussi convaincus de l'excellence de leur doctrine, et anssi convaincus du grand avenir auquel est appelée leur église. » Ce fait reste pour nous un des signes les plus certains que la nouvelle église est fondée d'une manière inébranlable. La foi de ses membres n'est pas fondée sur le désir des avantages mondains qui résultent de l'adhésion à une église nombreuse et puissante, ni sur les émotions produites par un culte splendide, mais sur la satisfaction intime que la raison et le cœur humain trouvent dans les doctrines de la nouvelle Révélation.

L'église d'Abraham et de Moïse ne compta également pendant plusieurs siècles que quelques milliers d'adhérents, et cependant elle a survécu à des religions qui

embrassaient les plus grands empires, et cela parce qu'elle était chargée de transmettre à l'humanité entière les écritures saintes dont elle avait reçu le dépôt.

Il est difficile de fixer le chiffre des membres de la nouvelle église en Angleterre. En 1875, elle comptait au moins 10,000 adhérents avoués dont moitié dans le Lancashire. Il y a environ 70 sociétés organisées, plus dix qui ne sont pas en rapport avec la conférence à cause du petit nombre de leurs membres. Beaucoup de personnes assistent au culte sans être enregistrées comme membres de l'église. En 1875, il y avait de 5 à 6,000 enfants aux écoles du Dimanche, 9 à 10,000 aux écoles de l'église. Les écoles dirigées par les Swedenborgiens surtout à Manchester ayant la réputation d'être au nombre des meilleurs de l'Angleterre, elles attirent un certain nombre d'enfants d'autres églises.

Les essais pour propager les doctrines nouvelles sans indiquer leur origine, ont produit peu de résultats. On ne convertit pas les gens à leur insu. Le manque de sincérité empêche les paroles d'un homme d'être goûtées.

Hindsmarsh remarquait qu'un aveu complet et candide de sa foi en la doctrine de la nouvelle église, était la méthode de propagande qui lui avait toujours valu le plus de succès.

Pour apprécier les résultats obtenus et leur importance, il faut tenir compte des difficultés que l'on rencontre dans la fascination que cause une église d'état puissante comme celle d'Angleterre.

Les progrès de la nouvelle église sont sensibles surtout à Londres où elle compte six sociétés. L'église d'Argyle-Square se distingue toujours par sa bonne organisation, par le nombre de ses membres, qui est d'en-

viron 300, etsurtout par la bonne direction donnée à l'éducation religieuse des enfants. Ceux qui sont capables prennent une part active aux travaux de l'église, comme instructeurs aux écoles du Dimanche. De cette manière ils développent en eux l'amour des usages, ils affectionnent cette église qui s'occupe d'eux, qui sait les associer pour les études diverses. A Argyle-Square la salle basse du temple est pour les enfants un véritable salon de conversation où ils se réunissent le Dimanche pour causer, prendre du thé etc.

Le Rev. Dr Bayley qui a été longtemps ministre à Argyle-Square a grandement contribué à cette bonne organisation ainsi que le Rev. Presland qui l'a remplacé.

Proud, Noble ont trouvé à Londres de dignes successeurs. MM. Bayley, Bruce, Bateman, Presland, Tafel. etc.

Le Dr Bayley l'un des prédicateurs les plus populaires, prêche sans se préparer sinon par quelques notes au crayon. Cette méthode assez en usage, parmi les ministres de la nouvelle église, donne à leurs sermons le ton de la conversation. Depuis 1871, le Dr Bayley a quitté le temple d'Argyle-Square pour un temple spacieux acheté dans le West end, le quartier aristocratique, par un ancien commerçant M. Finnie; il a suivi la même méthode qu'à Accrington et à Argyle Square, et il a obtenu le même succès ; déjà les membres sont environ 300, et la congrégation est la plus nombreuse des sociétés à Londres.

Le R. Bruce éditeur de *l'intellectuel Repository*, revue très-estimée dans le monde religieux, a publié sur les évangiles les meilleurs commentaires que possède la nouvelle église. C'est un écrivain des plus remarquables.

La chapelle d'Islington où officie le Dr Bateman est attenante à un collége, instituée pour l'éducaiion des jeunes gens et des ministres de la nouvelle église. Un fabricant de papiers du Lancashire, M. Crompton, homme distingué, a légué pour cette œuvre 300,000 francs. Le collége est florissant.

La nouvelle église a fait peu de progrès en Écosse, parce que nulle part le calvinisme pur n'a autant de force; il y a cependant à Glascow une société assez considérable, ainsi qu'à Edimbourg et à Paisley.

C'est dans le Lancashire que se trouvent le plus grand nombre d'amis ou de membres de la nouvelle église, ce sont en général des familles de la classe moyenne, aimées et considérées dans tout le pays, même dans les cantons ruraux. Dans les congrégations du Lancashire le gout de la musique est très-répandu.

A Manchester les amis de la nouvelle église appartenant presque tous au parti de Gladstone et Bright ; la famille Broatfield est l'une de celles qui ont rendu les services les plus considérables à l'église.

En 1875, à Manchester est mort le ministre Hyde, auteur de plusieurs écrits qui ont eu un très-grand succès, même en dehors du cercle de la nouvelle église.

Il était allé en Amérique chez les Mormons dont ils se sépara. Les folies du Mormonisme lui avaient fait perdre sa foi au christianisme que lui rendit la lecture des écrits de Swedenborg; il reconnaissait le bien que lui avait fait l'église méthodiste, où il avait puisé des habitudes de piété.

Dans les sociétés d'Angleterre, le progrès est peut-être plus grand encore sous le rapport de l'avancement moral que sous le rapport du nombre ; un esprit de charité

règne dans l'église. Le cordial accueil fait aux Swedenborgiens étrangers en est une preuve. La nouvelle église faisant consister la religion individuelle dans une vie de travail, dans l'application des préceptes de la Parole aux actions, pensées et sentiments de chaque jour, il n'est pas étonnant que l'adhésion au culte nouveau semble entraîner après elle au bout de quelque temps la prospérité matérielle. Parmi les églises dissidentes, il n'y en a pas qui, relativement au nombre des adhérents, atteigne un niveau plus élevé de moralité, d'instruction et même de richesse.

Les relations avec les autres églises s'améliorent de plus en plus. Il y a 30 ou 40 ans le nom de Swedenborgien attirait sur ceux qui le portaient le mépris et l'injure qui ont fait place à l'estime et à la cordialité en notre temps.

Le changement le plus merveilleux consiste en ceci que les pasteurs des vieilles églises accueillent et achètent les écrits de la nouvelle avec un empressement de plus en plus grand. Il n'y a pas d'ailleurs dans le monde une église où prêtres et laïques puissent penser plus librement que dans l'église anglicane.

Il résulte de là que le nombre des adhérents aux nouvelles doctrines est beaucoup plus élevé que ne l'indiquele chiffre de ceux qui les professent ouvertement.

La nouvelle église en Angleterre apprécie de plus en plus les bienfaits qui résultent de l'organisation des conférences annuelles, qui entretiennent l'accord des opinions et des sentiments d'amitié entre tous les membres de l'église.

L'organisation de la conférence au point de vue de la légalité et les garanties que présentent les chefs ou le

bureau de la conférence anglaise inspirent une telle confiance aux membres de l'église qu'un seul homme Mr John Finnie, a donné dans le cours de sa vie, 575,000 francs, pour les besoins de la nouvelle église.

Grâce à l'autorité de la conférence, la nouvelle église a pû éviter plusieurs écarts dangereux. Plusieurs fois comme en France elle a couru le danger d'être confondu avec les spiritistes, qui ont cherché à se mêler intimement avec les Swedenborgiens.

C'est ainsi qu'en 1861-62, le Rév. Harris, spiritiste ardent, publia des articles sur Swedenborg, dont il faisait un éloge magnifique, mais pour arriver à dire que ce n'était pas une exception solitaire et que d'autres hommes avaient reçu comme lui la mission de révélation.

Dans une revue *The. Dawn*, *l'aube* qui parut pendant deux ans, on présentait Swedenborg comme un mystique semblable à Bœhme ou à madame Bourignon.

C'est grâce à l'existence de la conférence, ou d'une autorité représentant la nouvelle église, qu'on a pû repousser toute solidarité avec les sectes d'illuminés et surtout avec les spiritistes.

On a cherché à confondre les Swedenborgiens avec les Mormons. Les chefs de l'église n'ont pas eu de peine à prouver par les écrits de Swedenborg, par les publications et la vie de ses partisans que jamais la nécessité et la sainteté du mariage monagame n'eut été affirmées plus solennellement que dans la nouvelle église.

Des dissidences radicales séparent les Swedenborgiens qui regardent comme possibles, mais comme très-dangereuses, les communications avec les esprits, d'avec les spiritistes qui presque tous nient la divinité de J-C. l'inspiration des écritures, le mal héréditaire, le pouvoir de

la prière des sacrements et par suite l'utilité d'une organisation ecclésiastique.

La Swedenborg sociéty avait employé pendant quelque temps, sans savoir qu'il était spiritiste, White comme agent pour la vente des livres de la nouvelle église, mais il perdit son emploi, lorsqu'on s'aperçut qu'il mêlait à ces livres des publications spiritistes; irrité de sa disgrâce, il se vengea en publiant une biographie de Swedenborg qui est très-hostile aux Swedenborgiens.

Ce livre est bien écrit et a même été utile à la nouvelle église en contribuant à répandre des notions généralement ignorées sur la personne et les écrits du savant suédois.

White est hostile aux églises chrétiennes, et surtout au clergé de toute dénomination, qui selon lui, est l'asile de pauvres créatures. On reconnaît là l'un des traits caractéristiques du spiritisme, la haine pour toute organisation régulière d'église, parce qu'elle met un frein aux aberrations individuelles.

La biographie de Swedenborg est assez exacte, mais le tableau qu'il fait de l'état passé et présent de la nouvelle église, est rempli d'erreurs faciles à constater si on prend la peine de recourir aux documents originaux. La fureur de White contre les pasteurs de la nouvelle église doit être attribuée aux recommandations qu'ils font sans cesse aux membres de l'église d'éviter toute communication avec les esprits.

La constitution de la conférence est très-libérale. Chaque société ayant plus de 12 membres, élit un représentant au suffrage universel, une société de 50 à 100 membres a deux représentants, de 100 et au-dessus elle en a rois. Les ministres font, tous de droit, partie de la con-

férence, mais les laïques ont forcément la majorité.

Pour certains membres, la conférence est comme une arène, mais la majorité se montre de plus en plus sage et modérée. La convention de la nouvelle église aux États-Unis est plus autoritaire, aussi un certain nombre de sociétés ne se sont point soumis à ses lois.

Peut-être aux États-Unis cette concentration plus grande de l'autorité ecclésiastique est-elle nécessaire, à cause de l'immensité des distances qui séparent les membres de l'église.

La conférence donne la licence et l'ordination aux pasteurs, règle leurs appointements et pensions de retraite, généralement les appointements sont trop peu élevés pour retenir beaucoup de gens de mérite dans le corps pastoral.

Les réunions et travaux de la conférence excitent un intérêt de plus en plus grand parmi les membres de l'église, c'est un signe de bonne augure. Car dans ces réunions on s'occupe de tout ce qui fait la vie de l'église, des journaux, des lithurgies, des secours à donner aux églises faibles, etc. Le service plus long qu'en Amérique dure deux heures.

A la conférence anglaise se relie la société de la nouvelle église qui a été organisée dans l'ile de Jersey par des membres, auparavant méthodistes. Les doctrines nouvelles avaient été introduites dans l'ile par le capitaine Gomm et répandues surtout par un cordonnier Brown, qui dirigea longtemps le culte. Par sa douceur, sa probité et ses remarquables prédications il avait sû acquérir une grande considération dans toute la villê de S[t] Hélier, Abraham John Le Cras, a aussi rendu de bons services comme ministre.

Parmi les adhérents de la nouvelle église à Jersey se trouvent plusieurs familles de huguenots français réfugiés, entr'autres la famille de Fay, d'une des meilleures maisons nobles du Poitou. En Angleterre le Rév. Rendell, ministre de la nouvelle église, né à Satisbury, était d'une famille de huguenots.

CHAPITRE IV

La nouvelle église dans les Etats-Unis d'Amérique.

La race anglo-saxonne a été jusqu'à présent l'instrument principal de la propagatiou des doctrines de la nouvelle Révélation.

Les écrits de Swedenborg furent apportés en Amérique par un Ecossais, M. Glen qui fit en 1784 à Philadelphie des lectures publiques qui ne firent pas une bonne impression sur le public. Quand Glen commença à parler des relations de Swedenborg avec le monde des esprits, plusieurs auditeurs, le prirent pour un fou et quittèrent la salle ; quelques-uns néanmoins furent intéressés. Le conférencier rendit surtout un immense service en répandant en Amérique une grande quantité d'ouvrages de Swedenborg, en consacrant à eette tâche beaucoup de temps et d'argent.

Ce M. Glen, était un homme d'une brillanto intelligence et d'une vaste érudition. Il contribua grandement à

l'implantation de la nouvelle église. Les livres qu'il répandît produisirent d'abord peu d'impression. Peu à pen cependant la vérité eut quelques adhérents, miss Barclay, M. Bayley imprimeur chez qui se réunissaient en 1796 quelques personnes non pour un culte, mais pour lire Swedenborg et s'entretenir sur ses écrits.

Parmi les hommes qui furent les fondateurs de la nouvelle église aux Etats-Unis, il faut placer le Rév. Duché, né en 1738, à Philadelphie, d'une famille d'huguenots français. Ce fut lui, pasteur de l'église anglicane, qui, sur la proposition de Samuel Adams, officia comme chapelain à l'ouverture des congrès des Etats-Unis en 1776. Il impressionna beaucoup les membres du congrès, car il était très-bon prédicateur. Ce fut en Angleterrc qu'il connut les doctrines de Swedenborg ; il les répandit avec ardeur à son retour en Amérique, et fut grandement aidé dans cette tâche par sa fille M[s] Hill Duché, dont le mari le Rév. Hill ministre anglican traduisit *l'Apocalypse expliquée.*

Ce fut à Baltimore que se forma la première société de la nouvelle église composée de 22 membres en 1792, huît ans après l'arrivée de Glen en Amérique.

La principale opposition vint des méthodistes ; cependant le second ministre de la nouvelle église fut un pasteur méthodiste Hargrove, qui en 1798, abandonna une position avantageuse, quoique sans fortune avee huit enfants, pour se joindre aux Swedenborgiens. Cette église de Baltimore en 1793 exposa les doctrines nouvelles dans une adresse à Washington qui fit une réponse gracieuse et vraiment chrétienne.

Le premier temple fut construit à Baltimore en 1800. Depuis lors la nouvelle église a fait des progrès lents mais continus et a ouvert des livres de culte dans les

villes principales des États-Unis. Vorcester fut un des disciples les plus actifs.

En 1816, il se forma une association pour la dissémi. nation des doctrlncs de la nouvelle Eglise et à Philadelphie en 1818 fut tenue une Convention des membres de l'église aux État-Unis sous la présidence de Hargrove. Depuis lors la Convention s'est réunie chaque année, sauf en 1819.

La société de Philadelphie est l'une des plus anciennes, il y a toujours avantage à prendre pour centre de propagande une ville importante.

Ce ne fut qu'en 1817 qu'il y eut un culte régulier dans la société de Boston. L'un des principaux membres était M. Chauvenet, célèbre astronome. Dans le Massachusset, il y avait 2 ou 3 sociétés en 1833, 5 en 1840, 11 en 1850, 13 en 1860, et il y en a maintenaut plus de 15.

La société la plus nombreuse de la nouvelle Eglise dans le monde est celle de Boston. Le culte est bien ordonné ; un étranger après avoir assisté à plusieurs services, disait qu'il n'avait pas vu de réunion de gens ayant un air plus sérieux, plus convaincu, plus heureux. Les membres de l'Eglise sont estimés, aimés et il y en a eu plusieurs qui ont été administrateurs de la fameuse université d'Harvard.

Thomas Vorcester fut le premier pasteur de l'église de Boston, et remplit ces fonctions pendant un demi-siècle, il était l'une des douze personnes qui fondèrent cette église en 1818. Ce fut un grand acte de courage, à cause de l'intolérance qui régnait alors et dont on ne peut se faire aucune idée aujourd'hui. « On nous regardait comme des fous, dit un contemporain, et on rompait toutes relations avec nous. Nous avions à lutter contre

nos amis, nos parents qui nous prédisaient la perte de toute respectabilité, la ruine de nos intérêts matériels ; mais nous étions soutenus par l'affection de la vérité et par la sympathie réciproque qui unissait les membres de nos petites sociétés. »

Dix ans après 1818, il y avait 63 membres, en 1848, il y en avait 400 ; aujourd'hui il y en a de 6 à 800, dont la plupart participent à la sainte cène.

Vorcester était le fils d'nn ministre de l'école de Channing, qu'il ne faut pas confondre avec le Protestantisme libéral d'aujourd'hui. Il naquit en 1795 d'une famille qui avait émigré d'Angleterre sous Charles Ier. Vorcester avait fait de brillantes études au collége d'Harvard et il amena avec lui à la nouvelle église plusieurs de ces condisciples Goddard, Parsons, Read, etc. il devint administrateur du collége d'Harvard, dans son âge mûr.

Vorcester fut nommé à l'unanimité président de la Convention générale de la nouvelle église aux États-Unis pendant près de 50 ans. C'était un homme d'une fermeté rare qui n'était ébranlé par aucune opposition et ne s'émouvait d'aucune raillerie. On lui reprochait un peu de rudesse, mais s'il avait été d'un caractère plus flexible, il n'aurait pas accompli la grande œuvre qu'il a menée à bien. Il mourut en 1878 d'une maladie de cœur, à 83 ans.

Vorcester était encore au collége de Harvard, quand dans ses recherches pour trouver la vérité, il découvrit dans le catalogue de la Bibliothèque du collége un exemplaire latin d'un écrit de Swedenborg, déposé là 18 ans ans auparavant par un gentleman anglais. On ne retrouva qu'à grand'peine ce livre que personne n'avait jamais ouvert. La lecture de ce livre fit de Vorcester l'un des fondateurs de la nouvelle Eglise en Amérique. Preuve

éclatante que les disciples de la nouvelle Révélation doivent s'efforcer de répandre partout les écrits de Swedenborg ; tôt ou tard la semence lèvera et portera son fruit.

Peu à peu l'opinion publique devint plus favorable aux Swedenborgiens et souvent ce changement fut dû aux causes même qui semblaient devoir entretenir ces préventions.

Le célèbre Wesley dans un article de *l'Arminian Magasinne,* s'était efforcé de discréditer les doctrines de Swedenborg en le faisant passer pour fou. Cette attaque contre la nouvelle église fut un des principaux moyens dont Dieu se servit pour l'établir à Cincinnati,et par cette ville dans l'ouest des États-Uuis.

Le Rév. Hardier, pasteur très-considéré, lut l'article de .Wesley qui éveilla sa curiosité, et lui inspira le désir de juger par lui-même des écrits dont il n'avait pas entendu parler auparavant, il lut ces livres et reconnut que la vérité était là. Il quitta l'église méthodiste, vint à Cincinnati, tint des réunions dans sa maison, et devint ministre de la première société de la nouvelle église fondée au-delà des monts Alleganis. De cette société nombreuse, influente, sont partis de nombreux émigrants qui ont porté les doctrines de Swedenborg dans toutes les parties du *Far-West*,

Ce fut aussi par suite des attaques de Wesley contre Swedenborg que l'un des principaux prédicateurs de son église, Smith, fut amené à lire les écrits du savant suédois et à être convaincu de leur rationalité. Les injures, les railleries contre la nouvelle église sont donc souvent moins dangereuses pour elle que la conspiration du silence, gardé sur son existence et sur ses doctrines.

En ce temps des petites choses, les Swedenborgiens

en général, n'étaient ni riches, ni savants, mais presque tous lisaient assidûment les écrits de Swedenborg et de la nouvelle église et mettaient leurs délices à apprendre de chacun des nouveaux adhérents comment il avait été amené à partager leurs croyances. Pour la plupart c'étaient des ouvriers ou commerçants ; il y eut cependant des exceptions. A Washington le premier Swedenborgien Faisfax descendait du général de l'armée du Parlement contre Charles X, et le premier ministre de la nouvelle Eglise, fut le Rév. Fox, petit-fils du fameux auteur *de la vie des martyrs*.

Les doctrines nouvelles furent introduites dans l'état du Maine par le Dr Jenk, pasteur d'une église congrégationnelle ; le premier adhérent fut M. Zina Hyda. Ce ne fut qu'en 1818 que se forma une association de six gentlemans pour lire les écrits ensemble ; ils restaient avec leurs familles attachés aux vieux cultes ; malgré cela, les Calvinistes purs firent de grands efforts pour rompre leur association.

La haine contre les Swedenborgiens était telle alors, dans le Maine, qu'aucun n'aurait osé professer ouvertement sa foi.

C'est dans le Maine qu'est né le Rév. Frank Sewall, d'abord pasteur à Glendale, puis directeur de l'université d'Urbana, dans l'Ohio. M. Sewall, grâce à ses connaissances variées et profondes, a rendu des services inappréciables à la nouvelle Eglise, qui s'est honorée par la création d'un des bons établissements d'instruction supérieure aux États-Unis. M. Sewall a aussi grandement contribué à développer parmi les membres de l'église la culture de l'art musical, sans lequel il est bien difficile d'avoir un culte convenable et attrayant, surtout pour les simples.

Depuis 1867, Cincinnati a un beau temple, pouvant contenir 600 personnes, qui est rempli chaque Dimanche. Beaucoup des jeunes membres sont des chanteurs accomplis et l'école du Dimanche est la plus nombreuse de la nouvelle Eglise aux Etats-Unis.

C'est surtout dans les Etats nouveaux qui se sont formés à l'Occident des Etats-Unis, que les progrès rapides de la nouvelle Eglise peuvent faire espérer qu'elle est destinée à un grand avenir. Dans ces pays nouveaux, la routine, la tradition, la coutume ont une influence des plus restreintes. Comme les pionniers de la civilisation américaine ont pour principe de faire toutes choses nouvelles, ce principe s'applique aussi dans la sphère religieuse.

Les disciples de la nouvelle église sont très-dispersés dans le *Far-West*, mais par cela même ils ont pied partout. La propagande est très-active parmi les émigrands allemands, elle a pour agent principal, le Rév. Brickman, qui a obtenu des succès extraordinaires. En une seule année il a fait 130 baptêmes.

L'association dans l'Illinois a commencé en 1839. En 1830, elle comprenait 4 sociétés et en 1870, 8 environ. A Chicago, la nouvelle église est nombreuse. Dans l'école du Dimanche sont reçus blancs et noirs, anglais et allemands. Les cours de chants religieux ont rendu de grands services aux enfants de tout le pays. Plusieurs membres de l'église sont comptés parmi les citoyens les plus considérables de la capitale du *Far-West*, entr'autres M. Young Scammon. Le principal ministre est le Rév. Hibbard.

La nouvelle église s'est aussi implantée dans le Canada, où elle compte 3 ou 400 membres et s'accroit chaque jour.

On peut se rendre compte de l'accroissement de la

nouvelle Eglise aux États-Unis par les rapports annuels faits à la réunion des délégués de l'église ou Convention.

En 1817, il y avait 20 disciples (receivers) à Boston, 45 à New-York, à Baltimore 70, et dans tous les États-Unis 400. En 1870, il y a environ 4,000 membres en rapport avec la Convention et mille en dehors. Le nombre des membres de la nouvelle église a donc décuplé en 50 ans, pendant que la population a seulement quadruplé. Pendant le même temps l'église méthodiste a augmenté 8 fois, si l'accroissement continue dans la même proportion, la nouvelle église comptera à la fin du siècle 50,000 membres et 600 ministres au lieu de 60.

Dans le nombre des membres de l'église ne sont point compris les enfants. On peut donc estimer à 15,000 environ le nombre total, en y comprenant ceux qui ne se sont pas ralliés à la Convention.

Il est probable que la nouvelle Eglise quand elle sera mieux connue aux États-Unis se développera grandement. L'esprit des américains est absorbé aujourd'hui par les préoccupations de progrès matériel, mais tôt ou tard leur étonnante activité réalisera dans la sphère religieuse les mêmes prodiges que dans la sphère agricole, industrielle. Le terrain est neuf et admirablement préparé par un long usage de la liberté politique[1].

---

[1] La race négre, si nombreuse aux États-Unis, semble disposé pour recevoir les doctrines de la nouvelle Église quand elle aura reçu une instruction suffisante et qu'elle se sera fait aux habitudes du travail libre. Ce qui caractérise cette race, c'est la bonté dont elle a tant donné de preuves, pendant la guerre de la sécession où les noirs n'ont commis nulle violence sur les femmes et les enfants de leurs maîtres absents pour combattre ceux qui

En ces dernières années les membres de la nouvelle église ont fait de grands efforts pour construire des temples ; aux États-Unis on ne considère pas une société religieuse qui n'a pas de temple à elle comme un établissement sérieux et digne d'examen. Sans un culte public, sans un temple aucune propagande n'a de succès sérieux ; aussi quelle lourde responsabilité pèse sur les Swedenborgiens riches qui ne négligent rien pour avoir de belles maisons pour eux et ne veulent pas construire un temple au Seigneur.

Non-seulement un temple que tous les habitants d'une ville voient sans cesse, leur rappelle sans cesse que la nouvelle église existe, mais elle est encore un grand moyen pour entretenir chez les membres de l'église des habitudes de culte régulier et fervent, par la puissance de l'habitude qui fait que l'on célèbre mieux son culte privé ou public, si on le célèbre toujours dans le même lieu.

On trouve trois fois plus d'argent pour construire un temple que pour louer une salle. Les récits des dédicaces des temples de la nouvelle église sont très-émou-

---

venaient leur donner la liberté. On sait avec quelle admirable fidélité ils soignent leurs maîtres atteints de la fièvre jaune.

Chez les négres le sentiment religiéux est très-vif, et ils se laissent diriger avec une grande docilité par leurs pasteurs. Ils sont pour la plupart Baptistes, ils ont besoin d un culte qui impressionne leurs sens et qui émotionne leur cœur. Sous ce rapport la nouvelle église n'a pas encore organisé les formes de son culte de manière à agir sur les populations méridionales, mais ce culte se perfectionnera peu à peu et prendra un caractère propre qu'il n'a pas encore.

Nulle part aux États-Unis les missionnaires de la nouvelle église ne sont mieux accueillis que dans le sud où les pasteurs des vieilles églises leur prêtent souvent leurs temples.

vants. On prend de plus en plus l'habitude de cérémonies symboliques, on offre des fleurs en abondance, symbole des bonnes affections par leur odeur surtout, des monnaies symboles de vérités ou d'affection du vrai, enfin tous les fidèles se réunissent à une table ou le thé est servi par des dames de tout rang, ce sont de vrais agapes.

Aux États-Unis les sociétés de la nouvelle église se sont unies sous le gouvernement de *la Convention*, synode formé par les pasteurs et des délégués de chaque société. C'est un corps analogue à la conférence anglaise. Entre la Convention et chaque église, se trouvent des associations qui réunissent ensemble les églises de chaque état. Cet intermédiaire n'existe pas en Angleterre [1].

Dix sociétés environ sont restées en dehors de cette organisation, les dissidents ont pour organes le *the new church montly et the new churchman.*

Le chef de cette opposition à la Convention fut longtemps Bush, mort en 1859. C'était un minstre presbytérien, qui publia un livre qui fit grande sensation ; *Raisons pour embrasser les doctrines de Swedenborg.*

Voir aussi mémoires de Bush, *édités à Boston par Fernald.*

Bush contribua beaucoup à répandre les nouvelles doctrines, mais ne voulut point de nouveau culte, par crainte de l'esprit de secte ; il chercha à prouver l'inutilité et les dangers d'un clergé régulièrement organisé.

---

[1] La Convention (the Covenant) n'a pour fondement dogmatique que la croyance affirmée aux trois doctrines essentielles du vrai Christianisme, la divinité du Seigneur, la Parole reconnue comme livre révélée, et la vie de charité comme marque de salut.

Des Swedenborgiens opposés à la Convention ont organisé leurs sociétés religieuses d'après le système congrégationnel ou indépendant, tous les pasteurs sont égaux.

Un autre Swedenborgien a encore exagéré les idées de Bush dans un livre qui eut cinq éditions, *Catholicité de la nouvelle église*, où il prétend que tons ceux qui sont dans la Charité sont de la nouvelle église, soit qu'ils professent les doctrines nouvelles, soit qu'ils croient aux vieux dogmes, il suffit d'exposer de telles idées pour qu'elles se réfutent d'elles-mêmes. Certainement on peut être sauvé dans toute religion, pourvu que l'on vive bien et que l'on soit de bonne foi dans sa croyance ; mais cela n'empêche pas que l'on n'est point de l'église nouvelle, à moins qu'on n'accepte de cœur les doctrines qui lui sont particulières.

Malgré leurs erreurs, ces Swedenborgiens dissidents ont été utiles en réprimant dans la nouvelle Église naissante la tendance innée en l'homme à attacher plus d'importance à la foi et au culte qu'à la charité ; mais tout en acceptant tous les délais, les ménagements, les coucessioнs sensées vis-à-vis des vieux cultes, le Swedenborgien sincère doit tendre de toutes ces forces vers la séparation de la nouvelle église d'avec les vieilles églises, à cause de l'incompatibilité entre la nouvelle Révélation et les vieux cultes. Sous prétexte de libéralisme, il ne faut pas renoncer à la profession ouverte de la foi nouvelle par un culte nouveau ou l'on risque de tomber dans la profanation de la vérité [1].

---

[1] Le parti représenté par Bush Barret et en Angleterre par White, a suscité beaucoup de querelles de division dans l'église ; il est de plus en plus en minorité. Barret lui-même a adhéré à la Convention en 1870.

Les américains comme les anglais attachent une grande importance aux journaux de la nouvelle église, qui donnent les moyens d'avoir un clergé moins nombreux. La Presse comme moyen d'instruction, répond à un besoin de notre temps.

Le premier périodique de la nouvelle Eglise parut à Londres en 1787, publié par Benedict Chastanier, médecin français et fut écrit en *langue française*, sous ce titre : *le Journal Novi-Jerusalemiti.*

Le premier périodique de la nouvelle Eglise qui parut en anglais en 1790, fut le *New Jerusalem Magasine* dont le principal éditeur fut aussi un français d'origine M. Servanté.

Enfin en 1812 on publia *the intellectual Repository*. Le Rév. Smithson en fut longtemps le directeur. Dans ses adieux il rappela que la Presse est destinée à être le grand instrument de propagande des doctrines nouvelles.

Sous ce rapport le journal hebdomadatre de la nouvelle église aux Etats-Unis a rendu des services inappréciables. Ce journal est né en 1849 dans le Michigan, et s'appelait ; *the medium.* En 1856 le Rév. Stuart l'acheta et l'appela *the new church Messenger*, qui acheté par la Convention en 1855 devint le *new Jérusalem messenger*, il avait alors pour directeur John Jewett, écrivain très-distingué assisté d'un comité.

M. Chauncey Giles a dirigé le *messenger de* 1865 à 1877, et il est devenu entre ses mains l'un des journaux religieux les plus remarquables et les plus bienfaisants de notre temps. Pour la plupart des abonnés ce journal est réellement le messager de la bonne nouvelle qui remplit le cœur de joie et l'esprit d'allégresse par les vérités qu'il enseigne et les bons sentiments qu'il inspire.

Son tirage qui est de 3,000 environ est plus considérable relativement au nombre des membres de la nouvelle église que celui du journal méthodiste qui tire à 30,000.

Le *new Jerusalem Magasine for the children* ou le magasin pour les enfants est aussi une excellente publication.

Le *new Jerusalem Magasine*, revue publiée par la Convention a eu moins de succès. Les revues trop sérieuses ont moins d'action que les journaux proprement dits.

Le *new Jerusalem messenger*, dirigé par des hommes comme John Jewett et Chauncey Giles établit des lieux intimes entre tous les membres de l'église de tous pays. Chaque dimanche il prêche un sermon à des milliers de chrétiens et pour les disciples isolés il est l'une des principales sources de la vie religieuse, après la lecture de la Parole, parce qu'il les tient en communication par les nouvelles qu'il donne, avec l'église à laquelle ils appartiennent.

La convention obtient jusqu'à 200,000 francs par an de souscription pour ses publications, et elle vend chaque année pour 40 et 50,000 de livres.

Si l'on tient compte du petit nombre de personnes appartenant à la nouvelle église, il est permis de dire qu'aucune église ne présente un mouvement de librairie aussi considérable, et une telle fécondité de publications de toutes espèces, ainsi chaque année voit surgir en grand nombre des nouvelles éditions de Swedenborg en latin, en anglais, en allemand, en français, en italien, en suédois etc., c'est là le meilleur signe de la grande vitalité de la nouvelle église et la garantie la plus certaine qu'elle est appelée à prendre un grand développement.

Les écrits de la nouvelle église attirent de plus en plus

l'attention générale. Emersou en Amérique, Cartyle en Angleterre, le P. Hyacinthe en France, ont reconnu l'importance de ces écrits tout en repoussant èn grande partie les doctrines qu'ils renferment.

Aux États-Unis les lectures ou conférences sur les doctrines nouvelles attirent toujours beaucoup de monde, celles surtout sur la vie après la mort, on désire connaître les croyances qui font que les Swedenborgiens voient s'approcher la mort avec tant de calme et de bonheur.

L'église nouvelle, grâce à l'excellence de ses publications et à sa forte organisation, exerce une influence considérable, surtout aux États-Unis, et tend de plus en plus à être acceptée par les autres églises chrétiennes comme une église sœur, — on a vu un ministre de la nouvelle église prêcher au capitole devant le congrés comme chapelain et son sermon sur la vie après la mort être bien accueilli.

A Washington, le culte nouveau est suivi par une assez grande affluence de personnes distinguées, à Boston la nouvelle église est parmi les églises fashionables. Elle compte dans ses rangs des hommes illustres, l'un des premiers astronomes et mathématiciens Salford, et l'un des artistes les plus célèbres, le sculpteur Hiram Powell.

Là démarcation si tranchée qui existait entre la nouvelle église et les autres églises chrétiennes tend à s'effacer, surtout depuis qu'un riche Swedenborgien, M. Jungerik a eu l'heureuse idée d'offrir gratuitement les principaux ouvrages de Swedenborg à tous les pasteurs de quelque dénomination que ce soit. Un avis publié dans les journaux religieux portait que *la vraie Religion Chrétienne*, *le ciel et l'enfer* etc., seraient envoyés gratuite-

ment aux pasteurs et étudiants en théologie qui en feraient la demande signée et en s'engageant à payer les frais de transport.

Ont été distribués ainsi rien qu'aux États-Unis 15,000 exemplaires *de la vraie Religion Chrétienne*, 8,500 de l'*Apocalypse révélée*, 1,300 *du Ciel et de l'Enfer*, en tout 36,000 exemplaires. Celui qui a fait ainsi d'une grande fortune acquise par son travail un usage qui aura d'immenses résultats, a accompli cette œuvre au milieu des plus atroces souffrances, il est atteint d'une névralgie qui ne lui laisse presque aucun repos.

Cette distribution d'écrits de Swedenborg, qui a été imitée par la *Swedenborg society* en Angleterre et par les Allemands a dépassé toutes les espérances. Plus de trente mille volumes ont été ainsi mis entre les mains du clergé de toute les églises protestantes et ont été accueillis en général avec faveur. L'influence de cette lecture n'a pas tardé à se faire sentir et les doctrines nouvelles ont été prêchées plus ou moins ouvertement dans un certain nombre de temples, de vieilles églises et les pasteurs les plus populaires sont en général ceux dont les vues se rapprochent le plus de la nouvelle église.

L'influence de cette grande circulation des livres de Swedenborg a été telle qu'on a pu dire qu'il devenait *the teacher of the teachers of the old churches* le maître de ceux qui enseignaient dans les anciennes églises.

Plusieurs pasteurs ne cachent point qu'ils lisent avec plaisir les écrits de Swedenborg, mais ne changent rien à l'ancienne forme du culte. Un ministre Presbytérien qui prêchait les doctrines de Swedenborg fut privé de son salaire, mais avec la plus grande partie de son troupeau, il a organisé une nouvelle société sans lui faire

prendre le nom de la nouvelle église et sans rebaptiser personne.

Des sociétés semblables servent de lien, de transition entre la nouvelle église et les vieilles églises qui comptent presque partout quelques Swedenborgiens parmi leurs membres, même parmi les catholiques ; un parent du cardinal américain Kloskey, s'est fait baptiser dans la nouvelle église.

La réussite du plan de M. Jungerich tendrait à prouver que Swedenborg avait raison lorsqu'il adressait ses écrits, surtout au clergé qui devait communiquer ses doctrines aux laïques, M. Brikman se trouve bien de s'adresser personnellement aux ministres.

La nouvelle église tout en cherchant à entretenir les relations les plus cordiales avec les autres églises ne cherche point à se confondre avec elles. Elle prend chaque jour davantage un culte et des coutumes qui lui sont propres, ainsi elle développe chez ses membres l'habitude de cultiver entre eux des relations sociales par des réunions ayant pour but la jouissance en commun des plaisirs du monde, conversation, musique, repas, danse et cela surtout à l'occasion des réunions de la convention, dont l'utilité consiste ainsi moins dans la besogne faite que dans le contact des esprits et des cœurs[1].

---

[1] En 1877, est mort Daniel Lammot, âgé de 95 ans le membre le plus vieux de l'église. C'est une chose remarquable que la grande quantité d'adhérents à la nouvelle Eglise parmi les familles Huguenotes de France réfugiées aux États-Unis en Angleterre Lammot appartenait à l'une de ces familles. Son père et sa mère étaient membres de la société de Baltimore.

CHAPITRE V

De la nouvelle Église en Allemagne.

On voit par la correspondance de Swedenborg avec Ætinger, prélat de Murhard en Wurtemberg, que les doctrines de la nouvelle Révélation avaient trouvé des adhérents en Allemagne, pendant que le savant suédois vivait encore.

Ætinger était un homme de grand mérite, mais il n'adopta qu'avec réserve les doctrines nouvelles, il lisait aussi beaucoup les écrits de Bœhme, mystique célèbre; il publia en 1765 un ouvrage où il résuma les théories philosophiques de Swedenborg, et où il donna un aperçu des Révélations exposées dans *les Arcanes célestes*. Le consistoire de Stuttgard voulut poursuivre le prélat à l'occasion de cette publication, mais il fut protégé par le duc de Wurtemberg qui était son ami.

En 1770, Ætinger publia une traduction allemande du traité *de telluribus*.

En 1775, parut une traduction allemande *du ciel et*

de l'enfer, avec une préface. En 1788, furent publiés *la nouvelle église et sa doctrine céleste*, et *le commerce de l'âme et du corps* parut en 1772.

En 1784, on imprima à Altembourg une traduction de *la vraie Religion chrétienne*, et en 1795 parut à Bâle une nouvelle traduction du même ouvrage avec des extraits des *Arcanes* et de l'*Apocalypse*.

On acheta aussi en Allemagne beaucoup d'exemplaires des traductions françaises de Swedenborg par Pernety, Moët.

La vente de tous ces ouvrages en Allemagne prouve qu'à la fin du XVIIIe siècle et au commencement du XIXe les doctrines nouvelles y étaient accueillies avec faveur. On sait par les contemporains que la plupart des adhérents étaient d'un rang élevé (voir leur liste dans les documents de Tafel); un prussien M. de Bulow, auteur d'ouvrages sur la tactique, publia un résumé des doctrines de Swedenborg.

Les restrictions à la liberté religieuse et à la liberté de la presse, rendirent impossible en Allemagne la formation de sociétés pour la dissémination des écrits, comme la formation de congrégations distinctes. Les Swedenborgiens restèrent isolés les uns des autres pendant cette période, mais cela n'empêcha point les doctrines nouvelles d'exercer une grande influence, surtout dans le nord de l'Allemagne, elles contribuèrent à introduire des vues plus larges en religion, ainsi en rapprochant les Luthériens et les Calvinistes.

Le principal propagateur des doctrines de Swedenborg en Allemagne fut Emmanuel Tafel professeur de philosophie à l'université de Tubingue. Dans une lettre au Rev. Roche américain écrits en 1829, il raconte qu'en 1811, il avait trouvé le traité: *des terres dans l'univers*, et

qu'en 1812, à l'âge de 17 ans, il rencontra un autre écrit de Swedenborg.

« Par suite, dit-il, de l'inclination que j'avais reçue de mon père, pasteur près de Stuttgard, j'aimais à lire les écrits de religion, et pour cela la lecture *de la vraie Religion chrétienne, traduction de Bâle*, m'intéressa. J'embrassai joyeusement la doctrine de la trinité, mais celle sur la Rédemption me parut contraire aux écritures.

J'étais sur le point de me détourner de Swedenborg, quand la célèbre histoire des hérésies d'Arnold me montra que l'église dominante n'avait pas toujours été la meilleure, et que j'étais trop prévenu en faveur de l'église où j'étais né. Je ne savais plus quelle voie suivre, alors je me tournai vers le seigneur dans mon angoisse, et je le priai à genoux de m'éclairer.

Je repris le désir de relire Swedenborg, et l'ayant examiné en me reportant aux passages de l'Écriture sainte, j'adoptai sa doctrine sur la Rédemption, mais je restais indécis sur ses doctrines sur les anges et sur le jugement dernier. Cette lecture de Swedenborg m'inspira un tel intérêt pour l'étude du christianisme que je refusai un emploi séculier, et j'entrai en 1817 à l'université de Tubingue pour étudier la théologie.

Dans la bibliothèque de l'université, je trouvai le 1er volume des *Arcanes*. Plusieurs fois en lisant le nouveau testament et l'expliquant à des enfants, je perçus pleinement le sens spirituel et sa gloire, et j'éprouvai en mon cœur une jouissance qui me combla de félicité.

Pendant sept ans, je gardai en moi ma croyance comme un secret, mais je résolus de la professer dès que je pourrais défendre la vérité ; un de mes compagnons d'étude, Moser avait accepté de cœur les mêmes doc-

trines et les prêchait comme suppléant de son père, pasteur. En même temps trois fermiers du Wurtemberg, puis 10 ou 12 se déclarèrent en faveur des doctrines nouvelles, Romelsbacher libraire, Paulus conseiller de finance, M. Hofaker procureur et autres firent de même.

En 1821, nous eûmes une réunion à Stuttgard. Je résolus de rester dans ma profession jusqu'à ce que j'en fusse exclu. Le Dr Flatt, homme pieux, auquel je devais beaucoup, me dit confidentiellement qu'il pensait que je ne pouvais en conscience accepter une charge dans l'église, puisque j'avais des opinions dissidentes, vu l'obligation où j'étais d'adhérer sans condition aux confessions de foi; mais le directeur des études m'assura que je pouvais occuper une place dans notre église nationale, que j'étais un sabellien et qu'il y en avait beaucoup dans l'église. Je différai cependant d'accepter et en 1822 j'écrivis au consistoire que « je n'admettais, comme protestant, aucune autorité humaine en matière de foi, et que regardant toute restriction mentale comme mauvaise, je ne pouvais souscrire aux obligations exigées de moi. »

Ce fut à la même époque que Tafel commença la publication des écrits de Swedenborg ; alors parut un ordre du roi portant que cette publication ne pouvant avoir que de pernicieuses conséquences, celui qui en était l'auteur perdrait, s'il continuait son œuvre, tous ses droits aux fonctions ecclésiastiques. « Je répondis : dit Tafel dans sa lettre, qu'en ce qui concernait les convictions personnelles, je n'admettais pas qu'on pût y renoncer pour des considération d'intérêt.

En 1823, parut le 1er volume de nos publications sur les doctrines de Swedenborg. J'entrai alors en relation avec les sociétés de la nouvelle église en Suède, en

Angleterre, en Suisse, et avec des adhérents isolés en Allemagne, en particulier avec le conseiller royal des provinces Rhenanes, M. Mullensiefen.

En 1824, parut le 2e volume de nos publications. Le moment était venu pour moi de me procurer des moyens de subsistance. Je sollicitai l'emploi vacant de bibliothécaire de l'université; le roi refusa d'abord, parce que j'avais malgré lui, disait-il, publié les écrits fanatiques de Swedenborg. Je présentai ma défense motivée sur des faits semblables en d'autres pays. On me confia l'emploi; je pris l'engagement mais provisoire de ne rien publier sur Swedenborg. En 1829, l'emploi me fut accordé sans condition ; il y avait 300 ans que les princes allemands avaient protesté contre toute autorité humaine en matière de foi. »

Nous avons cité toute cette lettre, comme exemple d'une conversion sérieuse, où le courage s'allie à la prudence, et l'examen tout rationnel avec la fidélité inébranlable à la conviction une fois qu'elle est acquise.

Le bibliothécaire Tafel trouva dans son emploi qui lui laissait le loisir nécessaire, les moyens de reprendre ses publications ; il n'eut que 110 souscripteurs, mais il se confia au seigneur qui pourvut à ce qu'il eut des fonds suffisants. En 1829, M. Frank apothicaire de la cour à Potsdam près de Berlin prit à sa charge presque tous les frais.

Parmi les disciples de la nouvelle église, Tafel et Leboys-des-Guays, sont ceux qui ont le plus fait d'écrits et de publications sur les doctrines nouvelles.

Le professeur Tafel a rendu un service inestimable en imprimant les écrits de Swedenborg qui étaient manuscrits, les ayant ainsi préservés de toute chance de destruction, il a réédité ses écrits Latins devenus introuvables, par exemple les arcanes, il les a presque tous traduits en

allemand, il a recueilli avec grand soin et grand peine beaucoup de documents biographiques sur Swedenborg qu'il publia dans la Revue allemande qu'il avait fondée pour la diffusion et la défense des doctrines nouvelles. Parmi ses écrits de polémique, signalons sa défense de Swedenborg contre Mœhler, ouvrage traduit en anglais par le Rev. Smithson qui a aussi traduit et réuni en un volume tous les documents biographiques sur Swedenborg publiés en Allemand.

L'activité de Tafel fut réellement merveilleuse et il n'aurait pû avoir la force nécessaire pour accomplir ses immenses travaux et pour résister aux persécutions et aux tracasseries auxquelles il fut en butte, s'il n'avaitpas eu une foi mystique dans la mission qu'il croyait avoir reçue ; il disait que la date de sa naissance et des principaux événements de sa vie, avaient des correspondances spirituelles.

Le professeur Tafel a attiré en Allemagne un certain nombre d'adhérents aux doctrines de Swedenborg, mais ces adhérents furent toujours en petit nombre et aucun ecclésiastique ne s'est rangé parmi eux ouvertement, quoique plusieurs se soient rapprochés dans leurs sermons des doctrines nouvelles. Les pasteurs Luthériens en général ont cherché à faire disparaître les écrits de Swedenborg qui étaient répandus dans beaucoup de familles, en recommandant de ne pas s'occuper de ces choses-là, et ils ont eu moins de tolérance pour ces doctrines spiritualistes que pour les théories théologiques ou philosophiques qui nient la divinité de J-C., l'inspiration des écritures.

Malgré l'opposition ardente des partisans fanatiques du dogme du salut par la foi seule, les doctrines de Swedenborg ont trouvé parmi les laïques un appui qui main-

tient l'existence de la nouvelle église en Allemagne[1].

Le professeur Tafel en mourant laissa 30,000 volumes imprimés. La *Swedenborg society* de Londres a acheté les écrits latins et les écrits en allemand furent acquis par un beau-frère de M. Tafel, M. Mullensiefen, qui pendant plusieurs années, dirigea en Allemagne le mouvement en faveur des doctrines de Swedenborg ; ce fut grâce à ses dons généreux que l'on put réimprimer plusieurs ouvrages du savant suédois, et continuer la traduction des *Arcanes*, avec la collaboration de mademoiselle de Couring de Copenhague, et du professeur Pfirsch de Bavière, homme très-instruit et sympathique.

M. Mullensiefen après avoir acquis une grande fortune en créant en Westhphalie une fabrique de verres, l'un des plus beaux établissements industriels de la Prusse, fut nommé député au parlement de Berlin. Ayant renoncé aux occupations temporelles, il se fixa en Suisse à Rheinfelden près de Bâle, où il se consacra tout entier aux affaires de la nouvelle église dont les membres et les amis reçoivent chez lui la plus cordiale hospitalité ; son attachement à la vraie religion et l'esprit de charité qui l'anime, élèvent son esprit et son cœur au-dessus des distinctions de rang et des dissidences de nationalités.

---

[1] Aucun effort d'un homme de bonne volonté n'est perdu. Les travaux immenses du professeur Tafel ont eu un résultat considérable aux Etats-Unis. Grâce à ses écrits Allemands, la nouvelle Eglise à pu se propager parmi les Allemands fixés en Amérique, qui ont formé plusieurs sociétés. Plusieurs neveux du professeur Tafel portant son nom ont continué son œuvre.

Il y a des Swedenborgiens isolés dans presque toutes les parties de l'Allemagne, leur nombre s'accroît, mais lentement. Depuis 1854, ils ont fondé une association qui a des réunions annuelles, et dont le centre est à Stuttgard capitale du Vurtemberg ; c'est là que depuis quelques années M. Mittnacht qui a habité longtemps les Etats Unis, quoique originaire du Vurtemberg, a établi le centre de la propagande de la nouvelle église en Allemagne. Il a acquis de M. Mullensiefen en 1872, le dépot des livres, et en continue la publication; il publie un journal qui paraît 3 fois par mois. En septembre 1876 eut lieu à Stuttgard une assemblée très-nombreuse de l'association Allemande de la nouvelle église. Dans cette réunion, par suite d'une décision des administrateurs de cette société, M. Mittnacht ordonna cinq ministres de la nouvelle église pour l'Allemagne et pour la Suisse Allemande. En 1877 il a transporté son centre d'action à Zurich où il s'est établi[1].

M. Mittnacht publie un journal hebdomadaire analogue au *new Jerusalem messenger* des États Unis, ce journal s'appelle, *Die Neukirchen Blatter*.

A Vienne en Autriche, depuis 1868, il y a un groupe de 200 à 300 Swedenborgiens, presque tous ouvriers, qui se réunissent régulièrement sous la direction du Rév. Peisker, ordonné à Londres ministre de la nouvelle église. Le culte se célébrait d'une manière très convena-

---

[1] Gustave Verner, célèbre par son établissement de refuge pour les incurables et les enfants pauvres, qui est patronné et subventionné par le roi de Vurtemberg, propage aussi les doctrines de Swedenborg, mais il n'a pas rompu avec l'église établie. Plusieurs suivent son exemple mais en suivant cette voie on n'a obteau que de minces résultats.

ble, sous la surveillance d'un agent du gouvernement qui assistait aux réunions. Malheureusement la congrégation se compose surtout d'ouvriers peu fortunés, et n'a pu encore se construire un temple ni assurer à son ministre un traitement convenable.

L'existence de la société est donc menacée, par cette pénurie de ressources pécuniaires ainsi que par les tracasseries administratives qui se sont multipliées depuis 1878.

CHAPITRE VI

De la nouvelle Église en Suisse.

Les doctrines de Swedenborg ont été connues en Suisse, du vivant même du savant Suédois avec lequel le célèbre Lavater de Zurich fut en correspondance. L'auteur du *grand traité sur la physiognomonie* contribua certainement à répandre les doctrines nouvelles dans la Suisse. Son ouvrage : *Journal d'un observateur de soi-même*, sorte d'examen de conscience quotidien, montre qu'il avait sur le perfectionnement de soi-même des vues vraiment chrétiennes.

Ce fut à Bale que parurent les premières traductions allemandes des écrits de Swedenborg.

Les adhérents aux doctrines de la nouvelle Révélation en Suisse restèrent en général isolés ou n'eurent que des réunions privées sauf dans le canton d'Appenzel, où s'est organisée depuis très-longtemps une congrégation qui s'est accrue lentement, mais a maintenu avec constance un culte distinct de celui de la vieille église. Cette société fut formée sous la direction d'un homme de la plus humble condition, mais d'un grand cœur.

Daniel Nef, naquit à Urnasch, canton d'Appenzel, en

mars 1781. Il était le fils du sacristain de la paroisse. La pauvreté de ses parents était telle qu'ils lui firent apprendre seulement à lire et à écrire, mais par son propre travail il acquit assez d'instruction pour devenir maître d'école dans son pays, où il sut gagner les cœurs par sa douceur et le zèle avec lequel il remplit ses fonctions. Un exemplaire du *Ciel et de l'Enfer* lui tomba entre les mains par le moyen d'une servante d'un pasteur de Zurich. L'intérêt qu'il prit à cette lecture fut tel qu'il rechercha avidement d'autres écrits de Swedenborg ; il put se procurer la traduction de *la Vraie Religion*, publiée à Bâle.

Plein d'enthousiasme pour les doctrines nouvelles, Nef voulut les communiquer à ses concitoyens, dans des réunions qui furent aussitôt défendues, et sans qu'on lui permît aucune justification, on lui ôta sa place de maître d'école. Dépouillé dans son pays de tout moyen de subsistance, Nef alla en 1817 à Schwellbrun, mais les pasteurs obtinrent des autorités civiles qu'on lui défendît de séjourner, il retourna alors dans son pays où il vécut de la manière la plus pénible jusqu'en 1830. Ce fut alors qu'il entra en relation régulière avec les membres et amis de la nouvelle église en Allemagne et en Angleterre.

Malgré la persécution dont il fut l'objet, Nef conserva l'affection du peuple d'Appenzel, qui en 1831, lors de la révision de la Constitution du canton, l'élut le premier parmi les députés de son pays natal ; il s'acquitta de sa charge avec dignité et prudence, et depuis lors il put librement reprendre ses occupations de maître d'école et son œuvre de propagande.

A partir de 1853, le professeur Tafel vint chaque années visiter en Suisse les disciples de la nouvelle église ; ce fut dans un de ces voyages, en 1863, qu'il

mourut presque subitement à Ragatz dans les Grisons.

Daniel Nef mourut en 1854, à l'âge de 73 ans ; ses efforts pour répandre les doctrines nouvelles n'eurent pas de grands résultats en apparence ; cependant la petite congrégation qui se forma à Hérisau, en 1874, près de la patrie de Zwingli, le réformateur de la Suisse, dans la partie du canton d'Appenzel qui touche à St Gall, est restée ferme dans sa foi. C'est un germe qui plus tard se développera.

La République helvétique est un terrain favorable pour la propagation de la nouvelle église, comme les Etats Unis, parce que la liberté politique et la liberté religieuse ont pénétré non-seulement dans les lois, mais dans les mœurs.

Depuis 1877, surtout par suite de l'impulsion nouvelle que M. Mittnacht a donnée à la propagande en Suisse, la nouvelle église s'est accrue dans le canton d'Appenzel où elle compte 80 membres, M. Mittnacht à établi à Zurich un dépôt de livres, et une petite société s'y réunit chaque Dimanche pour le culte public, sous la direction de M. Bauman, qui visite aussi les frères disséminés qui sont au nombre de cent environ. Il y a en Suisse environ 200 membres ou amis de la nouvelle église.

Un certain nombre de personnes ont accueilli avec faveur les doctrines de Swedenborg, sans rompre avec la vieille église. C'est ainsi que feu M. Pasquier pasteur à Vevay, sur le lac de Genève, prédicateur très-distingué, de 1852 à 1858, enseigna du haut de sa chaire les doctrines nouvelles. [1]

---

[1] M. Pasquier était pasteur à Bayonne (France) quand il de-

Dans diverses parties de la Suisse des personnes instruites et quelques-unes d'un rang élevé ont adhéré aux doctrines nouvelles, et se réunissent régulièrement pour lire les écrits de Swedenborg, et s'entretenir sur ses doctrines. Ces réunions ont lieu surtout à S[t] Gall et à Zurich.

Parmi les citoyens Suisses qui ont propagé les doctrines de Swedenborg, il faut mettre au premier rang Zschokke, littérateur célèbre qui prit une part active à la Révolution helvétique après 1789. Après avoir rempli les emplois les plus élevés, il renonça à la vie politique en 1801 pour se consacrer à la vie littéraire.

Son *histoire de la Suisse*, publiée en 1820, a eu plus de lecteurs qu'aucune autre histoire de ce pays.

Zschokke, de 1830 à 1840, publia son grand ouvrage religieux : *Stunden der Andacht, heures de recueillement.* Aucun livre religieux n'a eu une popularité plus persistante auprès des lecteurs Allemands Réformés ou Catholiques dans la première moitié du siècle. L'auteur ne se nomma qu'en 1840. Il y a eu 28 éditions. Après la mort du prince Albert, la reine Victoria fit imprimer en anglais une partie de cet ouvrage qui traite de la vie après la mort. Il y a une traduction en français très-volumineuse.

Cet ouvrage fut certainement inspiré par la lecture de Swedenborg, quoique son nom ne soit cité nulle part, Zschocke avouait hautement qu'il était partisan des doctrines religieuses du savant Suédois.

---

vint Swedenborgien. Le coup d'état du 2 décembre 1851, le força à s'exiler en Suisse.

Le livre dont nous parlons est tombé dans l'oubli, malgré l'immense succès qu'il obtint, et il n'a que très-peu contribué à répandre les doctrines qui avaient inspiré l'auteur. Aucun fait ne prouve d'une manière plus éclatante qu'il est impossible de répandre d'une manière durable les doctrines de la nouvelle église, sans organiser une église distincte professant hautement qu'elle est fondée sur les doctrines révélées à Swedenborg.

Nota. En 1868, a paru à Bale, chez Schweighauser libraire éditeur un ouvrage in-8. intitulé: *Exposé de la nouvelle Eglise suivi du Résumè des œuvres de Swedenborg, traduit du Suédois en français.* Le même éditeur a publié trois autres écrits du même auteur *en* 1871. *Le nouveau Salem. in*-8. En 1873, *Le but de la vie humaine terrestre, in* 8. Enfin en 1877 et 1878 *Petit Arcana cælestia*, 2. vol. in-8.

Ces ouvrages ne peuvent que donner des idées fausses sur les doctrines de Swedenborg.

L'auteur qui évidemment est un spiritiste, mêle continuellement aux doctrines de la nouvelle église ses propres idées souvent contraires à ces doctrines. Voir sur l'Enfer. *Petit arcana. II.* 391. Il fait plus; il confond sa propre personne avec celle de Swedenborg. Dans l'ouvrage: *le but de la vie humaine*, à partir du chapitre XIII et suiv. il donne sous ce titre: Révélation de Swedenborg, des rêveries qui lui appartiennent en propre.

Ailleurs l'auteur reproduit, en les tronquant des mémorables de Swedenborg, et confond ces mémorables avec ses propres visions. Voir *Exposé de la nouvelle Eglise Page* 146 *et suivantes surtout les pages* 159. 160.

L'auteur dit bien qu'il faut se garer de toute communication avec les esprits à moins qu'on ne soit en état de discerner le vrai et le faux, mais il se range parmi les personnes éclairées qui peuvent avoir des Révélations comme Swedenborg ; voir dans *Le nouveau Salem. page* 338. *Le chapitre intitulé: Renseignements du nouveau Salem sur le monde spirituel* ou l'auteur attribue à Swedenborg ses propres visions en disant de lui-même, *il m'a été prouvé, il m'a été montré à moi Swedenborg.* etc. Voir pages 340, 351, 358, 363.

Dans *le but de la vie humaine* chapitre XXVI. page 324 à 406, sous ce titre: *un épisode Eléazar (Lazare) par M. Holcombe, américain*, est inscrit une vision où sont confondus dans un effroyable pêle-mêle l'auteur, St Jean-Baptiste, le Christ. Diane, Vénus, Bacchus, qui entre tour à tour en scène.

Cette indigeste compilation est d'ailleurs d'un style lourd incorrect et d'une lecture tellement ennuyeuse qu'elle ne peut présenter de grands dangers ; néanmoins les membres de la nouvelle église doivent repousser toutes solidarité avec de semblables publications qui sont éditées à grands frais.

On remarque dans ces ouvrages ce manque d'ordre de méthode, les longueurs interminables et la redondance dans les expressions qui caractérisent en général les écrits des spiritistes. Ces cinq volumes renferment certainement de nombreuses vérités empruntées à Swedenborg, quoiqu'il n'y ait, au lieu de citations exactement faites, qu'un résumé peu fidèle; mais ces vérités sont falsifiées par leur mélange avec des idées contradictoires.

L'auteur confond la nouvelle église avec la franc-maçonnerie. Voir le *nouveau Salem* page 128, le chapitre *sur la nouvelle église dans ses relations avec la franc-maçonnerie*, où l'auteur raconte page 147 que Castanier institua en France une société de théosophes ou d'illuminés. Dans son plan du journal: *le novi Jérusalemits* Castanier dit de la loge maçonnique de Stockolm qu'il serait à souhaiter que la terre fut couverte de sociétés semblables.

Les écrits dont nous parlons prouvent que le détestable mélange de la nouvelle Église avec l'illuminisme qui a si longtemps arrêté les progrès de la nouvelle Église en Suède et en france a persisté jusques à nos jours, mais cela ne présente plus de dangers à cause de la forte organisation de la nouvelle église en Angleterre et en Amérique.

Nulle part l'auteur dont nous parlons ne parle de la nouvelle Église comme société religieuse distincte, ce qui lui est antipathique probablement, comme à tous les spiritistes; il ne parle pas davantage de la doctrine des usages. Quoiqu'il se dise Luthérien d'origine, il semble incliner du côté du catholicisme. *Voir Exposé* Pages 125, 126, il exalte le célibat, il met les écrits du théologien Allemand Arndt au-dessus de ceux de Luther et de Calvin.

Dans *le but de la vie humaine* pages 474, 475. L'auteur recommande l'imitation de J-C. et présente comme la meilleure traduction celle du jésuite Gonnelieu qui est peu estimée.

De cette condamnation des écrits dont nous parlons, nous

exceptons d'assez longs fragments traduits d'auteurs suédois, par exemple de Tybeck, de Kneïs, professeurs de langues orientale à Upsal...

Le jugement que nous portons paraîtra sans doute trop sévère; mais il importe de prémunir le public contre ces écrivains qui s'abritent derrière le grand nom de Swedenborg pour répandre des systèmes qu'il aurait certainement désavoués.

CHAPITRE VII

La nouvelle Église en Russie, en Pologne.

En 1783, il y avait un petit groupe de disciples à Moscou, mais il fut bientôt dissipé par la persécution. Il est difficile de propager des doctrines nouvelles dans des pays où il n'y a ni liberté politique, ni liberté religieuse. Il y a néanmoins en Russie un certain nombre de personnes qui ont accepté de cœur les doctrines de la nouvelle église et qui dans des réunions privées, célèbrent le culte nouveau. Ces personnes appartiennent presque toutes à la haute noblesse, où l'on s'occupe beaucoup de questions religieuses.

Le Rév. Bayley a raconté dans une intéressante brochure un voyage qu'il fit en Russie où il fut accueilli très-cordialement par plusieurs familles qui regardaient comme le meilleur temps de leur vie, celui où elles se réunissaient pour s'entretenir des doctrines de la nouvelle église. Dans une réunion à la campagne, le Dr Bayley vit cinq princesses, parmi lesquelles était une

dame d'honneur de l'impératrice, qui toutes étaient également zélées pour les doctrines de la nouvelle église.

Parmi les disciples les plus éminents qu'ait eus la doctrine nouvelle en Russie, il faut mettre au premier rang le célébre général Alexandre Mouravief, qui s'est rendu célébre comme le principal promoteur de l'émancipation des serfs. Comme il avait conseillé à l'empereur cette grande réforme, il fut nommé en 1858 président du comité chargé de préparer l'abolition du servage. Ce comité fut heureux dans ses travaux ; En février 1861, l'empereur Alexandre a affranchi 25 millions d'hommes, ainsi fut accompli paisiblemeut l'un des plus grauds progrès de notre siècle.

Le général Mouravief fut certainement amené par les doctrines de la nouvelle église à servir la noble cause de l'émancipation des serfs ; Swedenborg n'a-t-il pas dit qu'une des lois de la divine Providence est que l'homme doit agir avec liberté selon la raison. En supprimant l'esclavage l'on ne fait donc que se conformer à la volonté divine,

Ce fut par un exemplaire *de la doctrine de vie* en français qu'il trouva dans un magasin de librairie à Moscou, que le général connut les doctrines de Swedenborg. Ne pouvant faire imprimer en Russie les ouvrages qu'il désirait ardemment répandre, il avait constamment chez lui deux secrétaires uniquement occupés à faire des copies de ces écrits qu'il distribuait à ses amis et souvent avec un grand succès. C'était surtout le petit opuscule *sur la doctrine de Charité*, qu'il donnait ainsi en cadeau. Une grande partie de sa famille s'intéresse vivement aux doctrines de la nouvelle dispensation.

Le général Mouravief lisait les évangiles et les Psaumes

dans une traduction qu'il avait faite lui-même en Russe. Sur son lit de mort, il édifia le prêtre qui lui administra le saint sacrement par sa conversation pieuse et éclairée. Quelques jours avant sa mort, il fut dans un état d'esprit si délicieux, qu'il disait qu'il était comme transporté dans une région lumineuse, où tout était douceur et bénédiction. C'était l'avant-goût de la joie angélique que le Seigneur donne quelquefois aux mourants.

Les réformes excellentes introduites dans l'église grecque par Alexandre II, prépareront les voies à une dissémination plus facile des vérités nouvelles qui se répandent par des voies mystérieuses. Nous avons connu une famille Russe d'un rang élevé qui avait été amenée à la nouvelle église ainsi qu'il suit. Un seigneur de cette famille perdît sa femme qu'il aimait beaucoup, il fut pendant longtemps tellement inconsolable, qu'on craignait pour lui une fin fâcheuse. En examinant les livres de sa femme il trouva le *traité de l'amour conjugal* de Swedenborg. La lecture de cet ouvrage lui donna une si complète conviction de la réalité de la vie humaine après la mort, et un sentiment si vif des béatitudes de l'existence des personnes qui se retrouvent après la mort, qu'il fut comme transformé ; il comprit que pour arriver à cette existence heureuse il devait se rendre utile et agréable aux autres ici-bas et que c'était un devoir spécial pour lui d'enseigner à ses enfants les sublimes vérités qui l'avaient consolé ; ce qu'il fit avec plein succès.

Les doctrines de Swedenborg ont trouvé aussi en Pologne quelques adhérents. Le général Rybenski l'un des généraux les plus célèbres de la guerre de l'indépendance en 1832, a longtemps assisté à Paris aux réunions des membres de la nouvelle église ; il avait traduit quelques traités de Swedenborg en Polonais.

Un Polonais qui habitait Arkangel, homme d'une grande instruction, M. Toustanowski, a laissé à la *Swedenborg society* de Londres, une somme assez considérable pour la publication en Polonais d'écrits de la nouvelle église.

CHAPITRE VII

Commencements de la nouvelle Eglise en France.

Avant 1789, les doctrines de Swedenborg avaient déjà trouvé en France quelques adhérents. On le voit par une lettre du marquis de Thomé au journal encyclopédique de 1785, où ce grand seigneur très-versé dans les sciences exactes fait l'apologie de Swedenborg. Dans une autre lettre au Suédois Norden Skold, il exprime l'espoir de pouvoir bientôt imprimer les manuscrits de Swedenborg et les répandre gratuitement.

Le premier ouvrage traduit en français fut *le Ciel et l'enfer*. Cette traduction très-infidèle fut l'œuvre d'une bénédictin de la congrégation de Saint Maur, Pernety, né à Roanne en 1716. Nommé abbé de saint Germain, il favorisa la dissolution de l'ordre des Bénédictins.

Plus tard Pernety devint bibliothécaire à Berlin de Fréderik II ; ce fut en cette ville qu'en 1781 il connut quelques Swedenborgiens. Il revint à Paris en 1783, puis il se retira à Avignon, où il vécut pendant la Révolution ;

il mourut en 1801. Il avait établi à Avignon une société secrète qui faisait usage des rites et emblèmes maçonniques. On l'appelait l'académie ou la société des illuminés d'Avignon.

Une société semblable ne tarda pas à s'établir à Paris ; elle était présidée par la duchesse de Bourbon, princesse aussi distinguée par la supériorité de son esprit que par l'éclat de ses vertus.

Thiebault, qui fut aussi membre de l'académie de Berlin dit que Pernety était très-savant, mais que sa science était mal digérée, qu'il était d'ailleurs d'un excellent caractère et avait de bons rapports avec tout le monde. Pernety a publié plusieurs ouvrages où il cherche à expliquer les mythes des religions antiques par les doctrines de Swedenborg, sans le citer ; ces explications sont sans valeur, parce qu'il avait mal compris les doctrines du savant Suédois. Il mélangeait dans ses élucubrations les doctrines nouvelles avec les dogmes catholiques et les rêveries et pratiques magiques de la Philosophie hermétique. Dans sa préface du *Ciel et de l'Enfer*, il présente Swedenborg sous un jour faux du commencement à la fin de sa notice.

Lorsque l'abbé Baruel crut nécessaire de combattre les doctrines de Swedenborg qui commençaient à se répandre en France, il profita habilement des erreurs de Pernety et présenta la société formée par lui à Avignon vers 1789 comme étant une expression plus vraie des doctrines de Swedenborg que la société de la nouvelle église formée à Londres à la même époque.

L'abbé Baruel dans ses écrits *sur la secte des illuminés, dans son histoire du Jacobinisme,* qui parut au commencement du siècle, a accumulé une grande quantité de fausses assertions qui ont été réfutées point par

point par le Rév. Clowes, dans ses *lettres à un membre du Parlement*, 1822.

Hindsmarsh, dans son histoire de la nouvelle église. P. 41, raconte comment en 1786 lui et ses amis furent visités à Londres par un noble Polonais qui se présenta au nom des Swedenborgiens d'Avignon. Son air mystérieux fit soupçonner quelqu'intrigue ; bien accueilli néanmoins il dévoila son secret. Il était chargé d'annoncer que les membres de la société d'Avignon communiquaient avec les cieux, qu'il fallait procéder à la déification de la sainte Vierge, etc. Les Swedenborgiens anglais ayant repoussé avec mépris ces ouvertures, furent combattus par la société d'Avignon, qui tomba aussi dans les erreurs de quelques membres de la société exégétique de Suède en mêlant les expériences sur le magnétisme animal avec les enseignements de la nouvelle église. Voir ce que dit Deleuze sur ce point dans son *histoire du Magnétisme* au tom II. Pag. 295.

A Rouen, à Strasbourg, il y eut des réunions semblables à celles d'Avignon, mais toutes ont disparu sans laisser de traces, quoiqu'on persiste à confondre à tort avec ces prétendus illuminés les membres de la nouvelle église.

Il existait heureusement à Paris des disciples plus sérieux des doctrines de la nouvelle Révélation. Celui de tous qui se rendit le plus utile fut Moët, bibliothécaire à Versailles. Il était membre de la société exégétique de Stockolm dont il sut éviter les aberrations, et il entreprit en 1786 une traduction complète des écrits théologiques de Swedenborg. Ces traductions ne furent imprimées que sous la Restauration. M. Tulk, membre du Parlement anglais, vint à Paris à l'âge de 84 ans et consacra 25 à 30,000 francs à l'impression des traductions de

Moët. Quelques-unes néanmoins, par exemple les *Arcanes* ont été conservées en manuscrit. M. Tulk a exposé les doctrines nouvelles dans un écrit intitulé : *le Christianisme spirituel.*

Moët mourut à Versailles en 1807 à l'âge de 86 ans. C'est à ses traductions que jusqu'à 1850 tous les disciples de Swedenborg en France durent la connaissance de ses doctrines. Ces traductions selon nous ont été trop dépréciées, elles sont bien loin d'être aussi fidèles que celles de Leboys-des-Guays ; cependant elles sont plus du goût de plusieurs personnes, parce que Moët s'est abstenu de traductions trop littérales de certains passages qui sont difficiles à comprendre à cause des néologismes.

Les traductions de Swedenborg eurent un assez grand nombre de lecteurs, à en juger par la vente, et cependant les réunions de Swedenborgiens restèrent peu nombreuses.

Hindsmarsh avait profité de la paix de 1802, pour visiter la petite société qui se réunissait alors à Paris de temps en temps, mais irrégulièrement ; il assista à une réunion à Passy chez un anglais où l'on lut quelques pages de Swedenborg traduites en français. Parmi les 12 personnes présentes plusieurs montraient une grande affection pour les doctrines nouvelles. Dans son récit, Hindsmarsh décrit avec un grand bonheur d'expression les charmes d'une belle journée d'automne en France.

Il reçoit de Paris en 1816 une lettre où on lui dit que le libraire Barrois reçoit beaucoup de demandes des ouvrages latins de Swedenborg, il donne le nom de quelques Swedenborgiens, Parraud traducteur *du traité de l'amour conjugal*, Girault à Pontoise, Verdier à Angers.

En 1820, une petite société de 8 personnes se réuni à Paris dans la maison de Gobert célèbre avocat, attaché de cœur et d'âme à la cause. Cette petite société manquait de traductions françaises, ce fut alors que Tulk acquit de la veuve de Moët, 40 volumes manuscrits de traduction.

En 1821, il y a une société de 14 à 16 membres à Coutances en Normandie, et d'après Hindsmarsh, il y a des lecteurs à Paris, Nantes, Angers, Sisteron, à Cap, et surtout à Besançon.

Le plus actif propagateur en France des doctrines de Swedenborg sous la Restauration, fut le capitaine Bernard, né à Vannes en Bretagne. Après avoir reçu une éducation anti-religieuse comme presque tous les hommes de sa génération, il s'occupait avec ardeur des sciences naturelles quand à Bordeaux en 1820 il rencontra un volume de Swedenborg; il reconnut de suite ces doctrines comme vraies et les propagea parmi les officiers de son régiment, le 23me de ligne. Plusieurs adoptèrent ses croyances, citons le major Puvis, le commandant de Malherbe, les capitaines Morlet, de Foisac, Fraiche, Paillard, ils firent la campagne d'Espagne en 1823; des missionnaires de la société continentale qui avaient rencontré à Bayonne ces officiers, exprimèrent dans une lettre au *new evangelical magazine* leur admiration pour leur esprit de charité, leur moralité, leur zèle pour propager ce qu'ils croyaient être la vérité, mais, hélas, ajoute la lettre, ils sont disciples de Swedenborg.

En Espagne le capitaine Bernard répandît les écrits de Swedenborg, qui furent goûtés du savant évêque de Barcelone, du général Palafox et d'autres. De retour en France il amena à ses idées son père, magistrat âgé,

Richer littérateur distingué de Nantes, plusieurs personnes notables d'Orthez, d'Arles, Bayonne, le colonel Dupont ; malheureusement Bernard se préoccupa trop des rapports avec le monde des esprits par les songes, le magnétisme. Sous ce rapport plusieurs de ses disciples prirent la plus fâcheuse direction.

Ces tendances mauvaises de Bernard firent que sa propagande eut des succès plus apparents que réels.

Les Swedenborgiens français au lieu d'organiser sérieusement une nouvelle église, en imitant ce qui s'était fait et ce qui avait réussi en Angleterre, continuèrent à aller à la messe ; quelques-uns firent beaucoup de bruit avec les expériences de madame de Saint Amour, disciple de Bernard *sur les guérisons par la prière*. Cette dame veuve d'un officier supérieur, et femme de mérite d'ailleurs, fut égarée par Bernard ; ses guérisons par la prière souvent réelles mais peu durables, excitèrent la curiosité du public, mais détournèrent des Swedenborgiens beaucoup d'hommes sensés qui auraient goûté leurs doctrines dégagées de ce mysticisme.

Bernard induisit en erreur d'autres personnes en leur faisant prendre, sur l'avis de somnambules des déterminations importantes pour l'avenir de leur famille ; aussi il ne faut point s'étonner si la Providence n'a pas permis que la nouvelle église s'établit en France d'après de tels errements.

En suivant la direction approuvée par Bernard, plusieurs sont arrivés à des aberrations qui ont beaucoup nui à la propagation des doctrines de Swedenborg ; citons le général de Bissy de Besançon, le Dr Brunet qui s'occupait sans cesse de l'interprétation de ses songes, le Cte de Pirague, enfin l'abbé Agger, le pire de tous ; cet abbé qui était premier vicaire de la cathédrale de Pa-

ris, faisait à minuit des incantations devant le grand autel; avec sa prétention d'avoir des extases continuelles, il ne put plus agir, selon l'expression de Swedenborg, *ex libero secundum rationem* et finit ses jours dans une maison de fous, pour avoir méconnu la recommandation de Swedenborg, disant que celui qui recherchait les communications avec les esprits, prenait un chemin qui conduit à l'hôpital des fous.

Malgré leurs erreurs, quelques-uns de ces hommes, ont rendu des services importants à la nouvelle église; ce fut l'abbé Ægger, doué d'une intelligence remarquable, qui fit connaître les écrits de Swedenborg à une dame d'un rang élevé qui assista très-souvent aux réunions de la nouvelle église à Paris, baronne Th.

De même ce fut le capitaine Bernard qui attira dans les rangs des Swedenborgiens français Édouard Richer, de Nantes en Bretagne, écrivain d'un mérite réel, qui écrivît quelques-uns des meilleurs écrits en faveur de la nouvelle église qui aient parû en France, et sans qu'on puisse lui reprocher aucun écart semblable à ceux des illuminés.

Richer naquit en 1792 et mourut en 1834. Pendant une vie bien courte il sut acquérir par ses travaux littéraires assez d'importance pour qu'un de ses amis, M. Piet ait consacré à sa biographie un volume in-8°.

Richer s'était déjà fait une réputation considérable parmi les littérateurs Bretons, lorsqu'en 1821 le capitaine Bernard lui fît connaître les écrits de Swedenborg. Il goûta tellement ses doctrines qu'il résolut de consacrer toutes ses forces à leur propagation; il fut déterminé en partie à prendre cette résolution par un événement très-singulier; des voleurs entrant chez lui brûlèrent des manuscrits où il avait accumulé pendant 12 ans

le résultat de ses recherches sur la métaphysique et les sciences naturelles, il fut ainsi comme forcé de consacrer le peu d'années qu'il avait à vivre, à ses travaux ayant pour but la vulgarisation des doctrines de la nouvelle Révélation ; ces travaux ne furent publiés qu'après sa mort, ils consistent en un grand ouvrage 8 volumes in-8° : *la nouvelle Jérusalem* où il expose systématiquement l'ensemble des doctrines de Swedenborg, et en un certain nombre d'essais qui ont paru dans la revue publiée à Saint-Amand. De tous ses ouvrages religieux ceux qui ont eu le plus de succès sont : *la religion du bon sens* qu'il avait écrit pour servir d'introduction à son grand ouvrage, et *les invocations Religieuses* que l'on peut sans exagération ranger parmi les meilleurs ouvrages de piété qui aient paru dans notre siècle.

Le style de Richer avait toutes les qualités qui sont les plus appréciées en France, la clarté, la netteté et l'élégance, son érudition était très-étendue et de bon aloi, et l'ensemble des citations par lesquelles il montre la concordance des doctrines de la nouvelle église avec les enseignements religieux les plus anciens et les plus respectables est important.

Richer reste toujours calme, n'entreprend nulle controverse et on ne peut pas lui reprocher la moindre exaltation ni aucune trace de ce mysticisme auquel tant de Swedenborgiens se sont laissés entraîner. La lecture de ses écrits repose l'esprit et laisse l'impression que donne la conversation d'un homme très-instruit et très-sensé.

Richer évita pour ainsi dire de prononcer dans son ouvrage le nom de Swedenborg, et de confesser l'antagonisme de ses doctrines et de la théologie des vieilles églises chrétiennes.

Plus anciennement Boniface Laroque, président des consistoires de l'église réformée de Castres, publia en 1812 un ouvrage en 2 volumes in-8°, écrit en 1794, où il expose avec un grand talent, les doctrines de la nouvelle Révélation sans dire d'où elles proviennent, sans parler le moins du monde de l'existence de la nouvelle église et comme s'il exposait les doctrines de la vieille église chrétienne.

(*Voir Haag*, *la France protestante.*)

M. Blanchet dans plusieurs écrits estimables publiés de 1850 à 1866, a procédé de même[1].

Peut-être dans les commencements cette méthode eut-elle certains avantages, car il faut tenir compte des difficultés particulières de la propagande des doctrines de la nouvelle révélation dans un pays comme la France dominé par un clergé intolérant et une philosophie qui ne l'est guère moins, mais il est certain qu'en suivant cette voie, l'on n'obtiendra jamais que de minces résultats.

La nouvelle Jérusalem de Richer est comparable aux meilleurs ouvrages publiés en Anglais pour la vulgarisation des doctrines de la nouvelle église. La forme est ingénieuse, l'ouvrage est plein de vues originales, et l'on n'y trouve pas la moindre trace de mysticisme ou d'illuminisme.

---

[1] M. Blanchet était avocat à Tarbes quand il connut les écrits de Swedenborg. Pour propager ses doctrines il a publié divers ouvrages : *L'Exposition populaire de la vraie religion Chrétienne* est son meilleur écrit.

La vie de M. Blanchet était la mise en pratique de ses croyances, et il était difficile de rencontrer un homme d'un caractère plus bienveillant et d'une physionomie plus sympathique.

L'on peut en dire autant de l'ouvrage de Boniface Laroque, *l'élève de l'Évangile*; l'auteur jouissait d'une grande considération parmi les protestants.

Plus anciennement encore en 1788, Daillant de la Touche avait publié à Stockolm pour la société de Strasbourg un abrégé des doctrines de Swedenborg ; c'est un recueil d'extraits de ses écrits, précédé d'une longue préface pleine de vues judicieuses et exempte de toute exaltation mystique.

On voit qu'à toutes les époques il y a eu en France des disciples fervents de la nouvelle église, qui ont su concevoir et se transmettre ses doctrines sans les altérer par aucun mélange impur.

L'on ne doit donc éprouver aucun découragement en voyant la persistance avec laquelle des hommes exaltés ont mêlé avec les doctrines de Swedenborg les rêveries de l'illuminisme et du spiritisme ; à côté du bon grain croît presque toujours l'ivraie[1].

---

[1] Dieu tire le bien du mal. En notre temps l'explosion du spiritisme a été peut-être utile en attirant l'attention de beaucoup de gens sur un ordre de faits niés par la science dite positive qui ne veut admettre comme réels que les substances et les phénomènes constatés par le sens du corps matériel, quoiqu'il existe d'autres faits ou phénomènes que ceux qui sont l'objet de la science naturelle ; ce sont les faits spirituels appartenant au monde spirituel, qui sont perceptibles non pas ; nos sens naturels ou matériels mais par nos sens spirituels.

Les sens spirituels, la vue spirituelle surtout, sont quelquefois ouverts chez des personnes pendant qu'elles sont encore dans leur corps matériel. Ces personnes vivent donc en même temps dans le monde naturel et dans le monde spirituel, elles peuvent observer, décrire les faits spirituels et étudier leurs lois. Dans cet état particulier vécut Swedenborg pendant 27 ans. Dans le même état se sont trouvés quelquefois les voyants ou extatiques,

Richer mourut au moment même où il allait avoir une influence sérieuse ; il avait déjà groupé autour de lui un certain nombre de personnes 10 à 12, qui goutaient ses enseignements religieux, madame Bernier, M. Thomine, etc. Le plus fervent et le plus distingué de ses disciples fut M. de Tollenare, c'était un riche armateur, retiré des affaires, qui resta trésorier des hospices de Nantes jusqu'en 1848 ; il fut l'âme de cette administration et rendît de grands services à la ville en dirigeant les travaux de construction de l'hôpital général, c'était donc un homme pratique au point de vue du monde mais en même temps un vrai chrétien ; il consacrait à la lecture des écrits de Swedenborg tout le temps que lui laissait l'administration des hospices et du

---

dont il est question dans l'histoire de toutes les religions. Les théologiens de toutes les églises, Luther aussi bien que Bossuet, ont admis la réalité de ces communications avec le monde où vivent les esprits ou les âmes des hommes après la mort du corps.

Les Spiritistes et les illuminés recherchent ces communications, tandis que les vrais disciples de Swedenborg, d'après ses recommandations expresses, les évitent comme très-dangerenses. sauf chez ceux qui sont préparés d'une manière spéciale par le Seigneur.

Ces communications des esprits avec l'homme sont devenues très-fréquentes en notre temps, comme on le voit par ies faits observés par les spiritistes, par les apparitions si fréquentes chez les Catholiques par les expériences sur le somnambulisme, et ceux qui nient tous ces faits, qui se produisent chez des personnes ayant leur vue spirituelle ou double vue ouverte, sont comme des sauvages qui nieraient l'existence des faits attestés par l'astronome et la micrographie, parce qu'ils n'ont pas l'usage du télescope et du microscope.

Quoiqu'il en soit, il est certain que plusieurs parmi les disciples les plus sensés dc Swedenborg, comme Leboys-des-Guays par exemple ont été amenés aux doctrines de la nouvelle église par l'étude du somnambulisme et du spiritisme.

bureau de bienfaisance ; ce fut lui qui après la mort de Richer fit imprimer à 300 exemplaires son grand ouvrage en dépensant pour cela 10,000 francs.

Malheureusement pour lui et la nouvelle église en France, il ne sut point comprendre qu'il se serait rendu plus utile en se consacrant tout entier à la propagande des vérités nouvelles qu'en s'occupant d'œuvres de bienfaisance, pour lesquelles il eut été facilement remplacé.

Combien il s'est déjà trouvé en France d'hommes capables par leur mérite personnel, par leur position sociale de se mettre à la tête de l'organisation de la nouvelle église. M. de Tollenare, le pasteur Boniface Laroque, M. Blanchet et d'autres que nous pourrions citer, tous ont refusé de remplir cette tâche, et presque tous pour les mêmes motifs.

M. de Tollenare avait une femme catholique ardente, ses enfants étaient uniquement préoccupés de leur avenir mondain et lui-même était attaché de cœur au parti légitimiste ; aussi quoiqu'ayant connu et aimé les écrits de Swedenborg dès 1824, époque où Bernard les apporta à Nantes, quoique ayant provoqué lui-même des réunions privées pour un culte commun entre ceux qui avaient adopté les mêmes croyances que lui, il n'osa jamais faire ouvertement du prosélytisme « Les lois, disaient-ils, s'y opposent, » il ajoutait qu'il craignait d'affaiblir par la controversse le sentiment religieux chez les catholiques[1].

---

[1] Les Étrangers de la nouvelle église qui jugent trop sévèrement les Swedenborgiens français oublient qu'en France, même en 1878, les tribunaux peuvent poursuivre toute réunion privée ayant pour objet un culte autre que celui des trois religions reconnues par l'état. La tolérance cesserait le jour où le culte prendrait de l'extension.

L'affection de M. de Tollenare pour le culte catholique, le désir de conserver de bonnes relations avec la haute société de son pays dans l'intérêt de sa famille, le portèrent à chercher toutes les raisons imaginables pour justifier sa résolution de ne point rompre avec le culte de son pays. Ces motifs sont longuement expliqués dans ses lettres à Leboys-des-Guays qui montrent que sur cette question il n'avait pas la conscience en repos.

« A ceux qui ne veulent voir en nous que des hérétiques, écrivait Tollenare, je crois démontrer que la nouvelle Jérusalem est le rappel à l'unité, à un véritable catholicisme de toutes les communions. »

Le clergé catholique, lui fit bien voir sur son lit de mort, en le forçant d'abjurer les doctrines de Swedenborg, qu'il n'y aura de véritable église universelle que lorsque chacun sera libre de conserver ses opinions particulières, sans avoir à en rendre compte qu'à Dieu seul.

Richer malgré sa condescendance pour ses amis catholiques qui l'empêcha de prononcer le nom de Swedenborg et de la nouvelle église dans ses écrits, ne trouva pas grâce devant le clergé catholique qui refusa à Richer mourant les cérémonies de l'église et mit à l'index son beau livre: *invocations religieuses*, où il n'y a pas un mot qui puisse froisser la foi catholique.

Quelle illusion que celle de Tollenare se consolant du petit nombre d'adhérents aux doctrines de Swedenborg en disant : Je vois la nouvelle Jérusalem surgir de toutes parts dans les systèmes philosophiques de nos jours, je l'entends proclamer du haut des chaires où l'on croit nous condamner et cela à l'insu des prédicateurs. Tollenare ne voyait pas que si ces prédicateurs ressentent l'influx des temps nouveaux, c'est pour le profaner, le pervertir, et que les

vérités isolées qu'ils mettent en avaut ne servent qu'à dissimuler ou appuyer une doctrine mauvaise, et à cacher aux simples et aux gens du monde le but que l'on a souvent en vue, qui est la domination par le moyen de la religion.

« Il s'agit seulement de bien vivre, disait Tollenare, et nous retrouverons le véritable culte dans les pratiques pieuses quelles qu'elles soient, pourvu que l'amour de Dieu et du prochain en soit l'âme. » Comment Tollenare ne voyait-il pas qu'il n'y a pas véritablement d'amour de Dieu et du prochain chez celui qui professe, sans faire aucune réserve, un culte qu'il sait être une pure idolâtrie et qui par son exemple et ses paroles pousse ses semblables à suivre ce culte.

Tollenare s'apercevait qu'il lui manquait ce bien-être intérieur qui découle chez un homme du culte en commun avec des personnes ayant les mêmes croyances que lui-même. Il se plaint de son malheureux isolement qui refroidit son culte privé. « Je supplée, disait-il, par une méditation dans le milieu du jour, à la briéveté de mon culte qui consiste dans l'oraison Dominicale et dans quelques discrètes demandés soir et matin. Cela ne m'empêche pas d'aller le dimanche à la Messe, d'abord pour l'exemple du père de famille, puis j'ai un certain charme à m'unir sinon aux formules du moins aux embrasements ou émotions sincères que je suppose exister chez quelques-uns des assistants, qui sont le plus souvent des gens du commun, des âmes simples. Je m'unis à eux pour les aider pour en être aidé. Je m'approcherais de la table sainte, si loyalement je pouvais le faire sans donner des explications qui feraient de cet acte un scandale pour mon confesseur. Mais quand je vois des personnes pieuses communier, cela m'émeut. Après m'être

préparé par la lecture de la Bible, et la lecture du Vᵉ livre de l'imitation, je me communie moi-même sous les deux espèces. »

Tollenare s'efforçait aussi de justifier sa participation au culte de la sainte Vierge, en interprétant ce culte dans le sens d'hommages ou d'honneurs rendus à l'église Chrétienne dont Marie serait la personnification, le symbole.

Si la loyauté, la sincérité doivent exister quelque part, c'est surtout dans les actes de la vie religieuse ; aussi que les Swedenborgiens qui croient pouvoir rester unis au culte catholique, en s'appuyant sur des subterfuges comme ceux qui trompaient Tollenare, soient bien persuadés qu'ils s'exposent à fausser leur conscience et à détruire en eux toute droiture morale.

Le motif qui poussait M. de Tollenare à des faiblesses qui lui furent communes avec tant d'autres Swedenborgiens, c'était le désir de vivre en paix avec sa femme ses enfants et ses amis. « Je remercie le Seigneur, écrit-il, du bonheur que je trouve dans mon ménage. Pourvu que je n'effarouche pas, par de trop fortes allusions à nos doctrines, la pieuse crédulité de ma femme, nous vivons et nous nous aimons en repos, car elle me croit sur la bonne voie de son orthodoxie. »

M. de Tollenare trompait sa femme et se trompait lui-même ; il croyait faire partager à son fils ses opinions religieuses, avec quelques ménagements ; il s'aperçut avec douleur que son fils, élève de l'école polytechnique riait, quand il lui parlait sur la religion. Son curé était plein de déférence extérieure pour lui, mais cherchait à détourner de lui les jeunes gens sur lesquels il aurait pu avoir de l'influence. Malgré cela, il persista dans ses préventions en faveur du clergé Romain. « Otez, dit-il,

la suprématie Papale, ou considérez la simplement comme une affaire de police humaine, vous trouverez les doctrines Romaines bien plus près des nôtres que les doctrines Protestantes, toujours prêtes à tomber dans le fatalisme ou le socinianisme. »

« Je me suis figuré que la lutte avec le clergé se terminerait par une infiltration insensible de l'esprit de nos doctrines dans les formes du vieux culte. » Si M. de Tollenare avait vécu jusqu'en 1870, il aurait reconnu que l'église Romaine, loin d'admettre des vérités nouvelles, se dévastait de plus en plus, jusqu'à ne plus conserver souvent en fait de vérités que celles nécessaires pour asseoir sa domination ; ainsi celles sur J-C. dont M. de Tollenare disait : à Rome on croit que le Seigneur est, non pas un sage inspiré, mais Dieu lui-même ; partout ailleurs cette croyance est vacillante. »

On comprend qu'avec de semblables idées, il ait trouvé Richer lui-même trop vif pour lui, qu'il ait forcé pour ainsi dire son ami Thomine à s'adresser à 80 ans à un prêtre, et surtout qu'il ait fait de grands efforts pour empêcher M. Leboys-des-Guays d'ouvrir un lieu de culte public pour la nouvelle église à Saint-Amand (Cher). « On fermera votre salon, lui écrivait-il, par voie de petite police comme un cabaret, et on dira de vous que vous êtes plus digne de Charenton que d'un cachot. » M. Leboys ne fut pas inquiété par la police et fut toujours très-considéré.

M. de Tollenare donna sur d'autres points d'excellents conseils à son ami qui s'occupait beaucoup d'expériences magnétiques. « Votre somnambule, lui disait-il, enveloppé dans votre sphère, n'est que le reflet de votre pensée. Le somnambulisme a été pour vous l'occasion de vous convaincre que le monde réel n'est pas celui que

palpent nos sens extérieurs, mais ce moyen n'est que secondaire et je n'ai fait aucun progrès par lui. La prière, la lecture des livres saints et l'effort pour bien agir en reportant tout le mérite au Seigneur me paraît bien plus efficace. » M. Leboys renonça au magnétisme.

M. de Tollenare était un vrai chrétien, il se reprochait de ne pas ouvrir la Bible avec assez de respect. Devenu vieux, infirme, il conserva intactes ses convictions. « Je ne puis plus prendre la plume que difficilement, je ne sais plus vivre que par le cœur, pour féconder si c'est possible les occupations dites vulgaires par les sentiments de cet amour pour Dieu qui seul peut inspirer l'amour pour le prochain. La lecture de sa sainte Parole, la méditation sur quelques versets, mine inépuisable de vérités, l'attention pour tout rapporter dans la vie commune à notre divin Sauveur, voilà ce qui me soutient. » Il mourut comme M. Leboys sans la moindre douleur physique. [1]

---

[1] La veille de sa mort, le 29 août 1832, Tollenare écrivit à madame de Saint-Amour une lettre que celle-ci s'empressa de transmettre à M. Leboys-des-Guays avec ces mots : Je reçois à l'instant une lettre de notre ami, je ne sais si je rêve, je vous envoie la lettre, il y a deux signes au crayon qui me rassurent un peu. Sa famille, son confesseur auront exigé qu'il m'écrive cette lettre.

Dans cette lettre Tollenare s'exprimait ainsi : « J'ai à vous dire que me préparant à quitter la terre, je suis revenu à la religion de mes pères, à l'église Catholique Apostolique et Romaine, sans suggestion étrangère, assuré qu'il n'y a rien en elle qui ne puisse se concilier avec les doctrines que nous avons tant chéries.

P. S. Faites part de ma nouvelle résolution à M. Leboys, à nos amis de Londres, de Philadelphie, de Tubingue. Je demande à Dieu dans le sens de l'Église Catholique de renoncer à tout ce qu'elle n'approuve pas dans celle (l'église nouvelle) dont je me sépare de fait. »

Dans une visite que je fis à M. Leboys, il me montra la lettre

Si nous avons parlé aussi longuement de M. de Tollenare, c'est qu'en exposant ses idées, sa manière d'agir, nous avons fait en même temps que le sien le portrait de plusieurs autres Swedenborgiens, ses contemporains, hommes de bien et d'esprit, qui crurent comme lui pouvoir concilier leurs croyances avec l'observation du culte Catholique. Cette illusion a retardé longtemps les progrès de la nouvelle église en France.

L'illusion de M. de Tollenare et de ses amis était peut-être excusable, à une époque où tant d'esprits généreux rêvaient aussi l'union du Catholicisme et de la liberté politique; mais aujourd'hui l'Eglise Romaine a déchiré elle-même tous les voiles qui l'enveloppaient et a déclaré hautement la guerre à tout progrès religieux politique, philosophique.

Tollenare, Blanchet ne pourraient plus aujourd'hui après *le Syllabus*, après le concile de 1870, essayer d'être en France ce qu'ont été en Angleterre Clowes, Clissold et tant d'autres. Désormais tout homme qui aura accepté de cœur les doctrines de la nouvelle église, pourra pour des motifs sérieux de charité, envers ses parents surtout, rester pendant un certain temps catholique de nom, mais le jour où il voudra professer, propager ses croyances, il aura pour premier devoir de rompre

---

de M. de Tollenare, que j'emportais dans une promenade en Juillet. En la relisant par un soleil ardent, j'aperçus tout d'un coup entre les lignes des caractères écrits avec de l'encre sympathique qui apparaît quand le papier est fortement chauffé. Dans cette autre lettre, le pauvre mourant disait qu'il avait été contraint d'écrire une lettre d'abjuration, mais qu'il espérait que ses amis apercevraient d'autres caractères dont il se servait, pour protester qu'il mourait dans les croyances de la nouvelle Eglise.

avec le culte Romain. Il pourra ce jour-là, s'attendre à de prochaines et cruelles épreuves.

L'Eglise Romaine très-tolérante pour les indifférents, et même pour les incrédules, est impitoyable pour celui qui veut quitter la Messe pour suivre un autre culte chrétien. Celui qui a cette audace, s'il n'est pas protégé par une haute position sociale, se sent de suite enveloppé lui et sa famille dans des filets invisibles, par une sphère de volontés malveillantes.

Cette situation est presque intolérable, si le Swedenborgien est marié à une dévote Catholique ; aussi s'il a connu avant de se marier les doctrines nouvelles, il doit tout sacrifier pour épouser une femme qui ait accepté les doctrines nouvelles ou qui du moins, comme beaucoup de Protestantes, ne leur est pas directement hostile.

Cette mise à l'index est particulièrement pénible pour l'homme ou pour la famille qui appartient à la société aristocratique ; aussi la crainte de la perte de belles relations a-t-elle empêché presque partout, en France, les personnes appartenant au beau monde, d'adhérer au culte de la nouvelle église.

Celui qui veut propager en France les doctrines de la nouvelle église doit donc renoncer pour ainsi dire au monde, et s'attacher à combattre en lui cette peur du qu'en dira-t-on, cette crainte d'être exilé de certains salons, qui fait abandonner la vérité religieuse et politique à tant de français ; il se résignera à vivre dans la retraite ou à se contenter de modestes relations. Pour plusieurs se sera une épreuve aussi douloureuse, que si on leur infligeait des souffrances matérielles, mais « celui qui aime de cœur la vérité est heureux de souffrir pour elle et répète sans cesse avec le Psalmiste : Si je l'oublie, o Jérusalem, que ma main droite se sèche, et

que ma laugue se colle à mon palais, si je ne mets Jérusalem au-dessus de ma meilleure joie. [1] »

---

[1] Parmi les premiers propagateurs sérieux des doctrines de Swedenborg en France, il faut placer un curé catholique.

L'abbé Ledru était en 1833, curé du village de Leves, commune de 1200 âmes, à la porte de Chartres sur la route de Paris. Ses paroissiens l'aimaient extrêmement, c'était ce qu'on appelait alors un curé Patriote, il avait sonscrit pour les blessés de Juillet. Pour ce motif et aussi probablement à cause de ses opinions hétérodoxes, il fut révoqué par l'évêque de Chartres, le fougueux de Montals, 400 habitants de Leves allèrent demander le maintien de leur curé à leur évêque qui refusa net, alors l'église fut fermée et un riche fermier offrit un appartement à l'abbé Ledru qui se mit alors en devoir de professer ouvertement sa foi, qui n'était autre que celle de la nouvelle église. Une magnifique grange fut transformée en temple, et l'abbé Ledru continua d'avoir pour assistants à son culte tous les habitants de la commune.

Un paysan étant mort, l'évêque prétendit qu'il avait réclamé l'assistance d'un prêtre catholique, les habitants soutinrent le contraire. En mars 1834, l'évêque expédia un vicaire de la cathédrale pour procéder aux obsèques, les habitants de Leves le sommèrent de se retirer, ce qu'il fit. L'abbé Ledru, après son départ, fit l'enterrement après un service religieux.

Six semaines après, le préfet vint en personne, escorté de deux escadrons de cavalerie, pour réouvrir l'église Romaine et installer un nouveau desservant. Les habitants de Leves construisirent des barricades aux deux extrémités du village ; il y eut un engagement très-vif à la suite duquel les troupes battirent en retraite. L'ordre se rétablit de lui-même le lendemain. Les habitants mieux inspirés n'opposèrent plus aucune résistance, quelques-uns furent punis de peines correctionnelles, mais l'autorité bien inspirée de son côté laissa tranquillement l'abbé Ledru célébrer son culte jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant cinq ans. Après sa mort tous les habitants redevinrent Catholiques.

Alexandre Dumas dans ses mémoires a raconté ces faits d'une manière très-plaisante mais inexacte. Ainsi il prétend que l'abbé Ledru célébrait la Messe comme l'abbé Chatel. Ceci a besoin d'explication.

L'abbé Ledru expliqua dans une adresse (imprimée à Char-

tres en 1835) aux habitants de Leves comment il avait rompu avec l'église Romaine pour exercer le culte Chrétien, connu sous le nom d'église Catholique française, comment la même disposition intérieure qui l'avait porté vers le ministère ecclésiastique l'avait amené à examiner avec soin les dogmes de l'église Romaine qu'il trouva absurdes. Il examina alors les dogmes de l'église Protestante qui le choquèrent également: ainsi un seul Dieu en trois personnes, le péché originel, le salut de l'homme par la foi seule sans la bonne vie ; il ne crut donc pas devoir embrasser le culte des Protestants, quoique les croyant plus près de la vérité que les Catholiques, et tout en reconnaissant que dans ses relations avec les ministres Protestants, il avait trouvé une charité qu'il n'a guère trouvée que là.

L'abbé Ledru en était là, lorsque la Divine Providence lui fit connaître les doctrines de Swedenborg, qu'il voulut de suite professer ouvertement dans sa chaire, mais les Swedenborgiens d'alors, probablement Tollenare, l'en détournèrent, et le décidèrent à se contenter d'instructions, conformes à la vraie doctrine, sur quelques points particuliers.

L'évêque de Chartres, informé des dispositions de l'abbé Ledru, lui interdit le ministère; c'est alors qu'il se procura la profession de foi de l'Église Catholique française de Clichy dans laquelle la partie dogmatique n'était point définie; ce qui lui permettait de prêcher selon ses croyances nouvelles. « Nous n'eûmes d'autres ressources, dit-il, que de nous jeter dans le désert de l'Église Catholique française. »

L'abbé Ledru établit donc le culte de cette église à Léves le 1er janvier 1833, mais il professa ouvertement les doctrine de la nouvelle église, comme on le voit dans l'exposé de doctrines qui termine l'adresse aux habitants de Leves et par le petit catéchisme qu'il publia aussi en 1835.

On voit par ses divers écrits que l'abbé Ledru était un homme d'un esprit droit, d'un grand sens, sans mysticité, qui avait parfaitement compris les doctrines de la nouvelle église avec lesquelles il ne mélangea jamais aucune doctrine étrangère. Il crut devoir professer les doctrines de Swedenborg sans prononcer son nom. Cette méthode ne lui a pas mieux réussi qu'à un pasteur protestant Boniface Laroque; car après la mort de ces deux hommes de bien aucun des membres de leur église n'est resté Swedenborgien.

L'œuvre de Ledru lui a survécu cependant en partie. En 1836, il avait fait imprimer à Chartres pour l'usage de ses paroissiens de Leves *la liturgie de la nouvelle église* qui pour la plus grande partie n'est qu'une traduction de la liturgie qui était en usage

vers 1834 dans la nouvelle Église en Angleterre. Cette liturgie est très-utile depuis plus de quarante ans aux Swedenborgiens français qui veulent célébrer le culte de la nouvelle église.

L'abbé Ledru a fait imprimer diverses brochures que nous n'avons jamais pu rencontrer et qu'il serait très-intéressant de recueillir: *Petit traité du règne et de la destruction de la Papauté. Petit traité de la présence réelle.* etc. Ledru écrivait bien, comme on peut le voir par *les articles de foi*, qui sont en tête de son *Catéchisme.*

C'était à Leves près Chartres que les Druides avaient leur principal sanctuaire, d'où ils montaient à la forêt de Dreux.

CHAPITRE VIII

Continuation de l'histoire de la nouvelle église en France.

Une ère nouvelle commença pour la nouvelle église en France, lorsque M. Lebois des Guays fut amené à en faire partie de 1834 à 1840. Ce fut lui qui le premier fit une tentative sérieuse d'organisation et de propagande systématique.

Jacques-François-Etienne Leboys des Guays, naquit à Châtillon-sur-Loing, (Loiret) le 18 octobre 1794.

Son grand-père, qui était issu d'une ancienne famille de magistrats, après avoir été lieutenant particulier an baillage de Montargis, fut député du tiers état de cette ville à la Constituante en 1789, puis procureur général sous l'Empire.

Son père avait servi dans la maison militaire de Louis XVI ; il se brouilla avec sa famille en faisant un mariage d'inclination avec la fille d'un instituteur de Châtillon-sur-Loing. De ce mariage naquit Etienne Leboys,

qui mal vu de ses grands parents paternels, passa son enfance chez son grand-père maternel à Châtillon. Le curé doyen de cette ville ayant reconnu de rares dispositions chez cet enfant, le prit chez lui, lui apprit le latin, et le réconcilia avec sa famille. M. Leboys parlait souvent avec reconnaissance de ce qu'il devait à ce brave curé, grâce auquel il put entrer dans un bon rang au collége de Montargis. Il en sortit pour s'engager dans la cavalerie en 1812, et se trouva à la bataille de Leipsick et à celle de Vaterloo. Il racontait de la manière la plus émouvante ces deux batailles, et l'état de confusion et de souffrances inexprimables de l'armée française après ces désastres.

Malgré les souffrances terribles qu'il avait endurées, M. Leboys disait que les guerres avaient cet avantage qu'elles arrachaient beaucoup d'hommes à l'empire de l'égoïsme et des préoccupations exclusivement personnelles.

Nommé Juge au tribunal civil de Saint-Amand (Cher) en 1827, il épousa Mlle Rollet, appartenant à l'une des meilleures familles du Berry. Nommé sous-préfet de Saint-Amand en 1836, il ne tarda pas à être destitué, comme trop libéral, lorsque le gouvernement prit des allures réactionnaires.

M. Leboys s'occupait de la rédaction d'un ouvrage de droit, lorsque son attention fut appelé par le somnambulisme naturel d'un jeune pâtre à étudier le somnambulisme artificiel, et par suite à se préoccuper de cet ordre de faits qui appartiennent au monde spirituel.

En novembre 1834, M. Leboys se rendit à Paris pour soumettre son somnambule à l'examen des corps savants. Il était entré un jour par curiosité avec sa femme dans le local où avait lieu la cérémonie de Restauration de l'or-

dre des Templiers. Il se mit à causer avec un de ses voisins du motif de son voyage. Ce voisin, M. Caudron lui dit qu'il lui ferait connaître des ouvrages où il trouverait l'explication des faits magnétiques ; il lui remit le traité du *Ciel et de l'Enfer*. M. Leboys des Guays dévora cet ouvrage et emporta à Saint-Amand tous les écrits de Swedenborg qu'il put se procurer, il les étudia avec la plus grande attention et acceptant de cœur les doctrines de la nouvelle église, il n'eut plus qu'une pensée : propager ces doctrines et inaugurer un culte qui leur fut conforme.

Pour réaliser ces deux projets, il ouvrit un culte public dans sa maison à Saint-Amand le 18 novembre 1837, il fonda en Mars 1838 avec la collaboration d'amis anciens et nouveaux, la *nouvelle Jérusalem revue religieuse et scientifique*, enfin il se mit en devoir de traduire en français et d'imprimer tous les écrits théologiques de Swedenborg, en commençant par le plus volumineux, *les Arcanes célestes*.

En 1843, M. Leboys avait calculé que pouvant traduire par jour dix pages in-8° du texte latin, il pourrait en 7 ans traduire tous les écrits de Swedenborg. En 1850, il avait achevé sa tâche.

On rencontre peu d'hommes qui aient comme écrivains la capacité pour le travail qu'avait M. Leboys ; il prenait sa plume à sept heures du matin et ne la quittait qu'à neuf heures et demie du soir, n'interrompant son travail que pour prendre un repas très-sobre et pour faire de courtes promenades dans son jardin. Son écriture fine, nette, régulière, ne témoigne jamais la moindre fatigue. Chose singulière, il écrivit une grande partie de ses écrits avec la même plume, une plume d'or que lui avaient donnée MM. Broatfield, Hughes et Gren de Manchester.

M. Leboys sortait le soir pour aller chez des membres de la nouvelle église, après cette courte promenade il se couchait à 10 heures. Il allait de temps en temps à Paris et il se rendit trois fois avec des amis en Angleterre.

Le Dimanche 18 Décembre 1864, il ne put diriger le culte à cause d'un léger malaise qui l'obligea à se mettre au lit à 5 heures, à 7 heures il s'éteignait sans autre souffrance qu'un certain embarras au cœur; il avait 70 ans.

M. Leboys des Guays a traduit en français tous les ouvrages de Swedenborg. Les frais d'impression qui s'élevèrent à plus de 120,000 francs, furent en grande partie couverts par des souscripteurs. Le comte Emmanuel de Lascases, sénateur, fils de l'auteur *du Mémorial de Saint Hélène* donna de son vivant de fortes sommes et légua 40,000 francs, M. de Chazal, de l'île Maurice, contribua pour une part égale, sinon supérieure à toutes les autres souscriptions réunies.

La veille de sa mort M. Leboys venait de corriger la dernière épreuve de son *index méthodique des arcanes célestes* en deux volumes in-8°. Cet ouvrage mais surtout *son index général* des écrits de Swedenborg, 1 volume in-8° sont fort estimés des anglais, et très-utiles à ceux qui ont des recherches à faire. M. Leboys a relevé plusieurs centaines de fautes d'impression dans les écrits latins de Swedenborg.

Ses traductions sont très-fidèles et serrent le texte latin d'aussi près que possible. M. Leboys était très-bon Latiniste et écrivait le français avec beaucoup de netteté et de vigueur de style.

Le Rév. Sewall dans une notice biographique publiée sur M. Leboys en 1865, reconnaît que peu d'ouvrages

ont été plus utiles pour dissiper les préventions contre la nouvelle église que *les lettres à un homme du monde qui voudrait croire*, traduit en anglais ; cet ecrit de M. Leboys a eu plusieurs éditions.

Les articles sur divers sujets publiés par M. Leboys dans sa revue : *la nouvelle Jérusalem,* qui parut de 1840 à 1849, ont été recueillis en 2 volumes in-12, sous le nom de *mélanges*. Rappelons à ce propos que l'un des premiers journaux de la nouvelle église qui aient paru dans le monde fut le *novi-Jerusalemite* publié en français à Londres en 1791, par Benedict Chastanier.

La Providence suscite à chaque époque les hommes qui conviennent pour la tâche qu'il est utile d'accomplir pour le moment même. Tafel en Allemagne, Leboys des Guays en France étaient admirablement qualifiés pour faire ce qui était à faire avant toutes choses dans l'intérêt de la nouvelle église. C'étaient avant tout des érudits, qui avaient pour mission d'imprimer, de traduire les écrits de Swedenborg, dans deux langues très-répandues dans le monde entier.

D'autres hommes viendront plus tard qui sauront organiser le culte de la nouvelle église quand le moment sera venu. Mais la meilleure préparation pour cet avenir, c'était la diffusion des doctrines nouvelles et des livres qui les renferment.

M. Leboys des Guays avait bien compris que l'établissement de la nouvelle église en France avec un culte distinct de celui de toute autre église, doit être le but de tous ceux qui ont accepté de cœur les doctrines de la nouvelle Révélation. A chaque ensemble de doctrines doit correspondre un culte public qui les protége, qui garantisse leur transmission dans leur intégrité, qui les traduise en cérémonies, en rites pour les rendre accessibles

à l'esprit des simples et les graver dans leur cœur. En tous les temps, dans tous les pays, une doctrine religieuse nouvelle s'est enveloppée, s'est armée d'un culte nouveau qui la symbolise.

Malheureusement il manquait à M. Leboys-des-Guays plusieurs des aptitudes nécessaires au ministre d'un culte nouveau. Ecrivain remarquable, il était très-insuffisant comme prédicateur, il ne savait pas approprier ses paroles à l'auditoire auquel il s'adressait ; il exposait les doctrines nouvelles devant des personnes peu instruites, comme il l'aurait fait devant des théologiens. De plus, il ne comprenait pas assez l'importance des formes, du chant, et de la musique dans le culte.

Lorsque M. Leboys ouvrit des réunions pour le culte public à Saint-Amand, il attira d'abord un assez grand nombre de personnes, mais il ne resta comme adhérents définitifs que 25 à 30 personnes.

Ces familles sont restées fidèles au culte nouveau ; 15 ans après la mort de M. Leboys, elles se réunissent comme de son vivant, en suivant exactement les formes de culte qu'il leur avait fait adopter, et célèbrent ce culte très-simple mais en même temps très-convenable.

Le plus ancien préside et lit quelques fragments de la liturgie de M. Ledru. Puis après on lit le Décalogue, l'Oraison dominicale. Ensuite un chapitre de l'Ancien-Testament, un chapitre de l'Évangile et un Psaume.

Après cela on fait une lecture dans un des traités de Swedenborg, et l'on termine par une formule de bénédiction. Lorsque l'un des membres de l'église meurt, celui qui dirige le culte lit au cimetière la liturgie qui concerne les inhumations. Cette cérémonie est toujours faite en présence d'un nombreux concours d'habitants

de Saint Amand qui sont en général impressionnés d'une manière favorable.

Madame Leboys des Guays, après la mort de son mari, a continué à recevoir chez elle les personnes de Saint-Amand qui viennent dans son salon, pour la réunion du culte.

On a dit que M. Leboys aurait mieux fait de se contenter de la publication de ses écrits, en se bornant à un culte de famille auquel il aurait admis quelques amis, mais sans aucune prétention à un culte public, et à l'administration des sacrements.

M. Leboys soutenait qu'avec un tel système d'atermoiements perpétuels, on n'arriverait jamais à organiser l'église nouvelle en France ni à propager ses doctrines. Il est certain que par le moyen du culte public qu'il inaugura et de la publicité qu'il donna à cette inauguration, il attira à la nouvelle église plusieurs personnes, y compris celui qui écrit ces lignes. Son entreprise n'a eu qu'un résultat incomplet, mais c'est le résultat le plus ordinaire des efforts des pionniers qui ouvrent des voies nouvelles dans tous les champs où se déploie l'activité humaine. Dans ces ébauches imparfaites, dans ces tatonnements, ces essais des éclaireurs de la nouvelle église en France, les organisateurs de l'avenir trouveront de précieuses indications, d'utiles enseignements que peut seule donner l'expérience.

La nouvelle église ne se propagera en France que lorsqu'elle aura trouvé une organisation conforme au génie de la nation. Mais comment trouvera-t-on cette organisation, si on ne cherche pas, si on n'essaie pas d'organiser un culte public.

M. Leboys des Guays trouva pour ses publications un

collaborateur réunissant toutes les qualités qu'il pouvait désirer, M. Auguste Harlé, habitant Paris.

M. Harlé naquit à St Quentin le 19 mai 1809 et mourut à Paris le 18 juin 1876, à 67 ans. Il était issu d'une de ces familles héroïques de Protestants français qui demeurant en France après la Révocation de l'édit de Nantes, refusèrent toujours de suivre le culte catholique. Ces familles ne pouvant faire enregistrer leurs naissances, mariages ou décès, n'avaient pas d'état-civil ; les transmissions, les partages d'héritages n'avaient aucune valeur légale, tous les enfants n'étaient que des bâtards. M. Harlé racontait de la manière la plus intéressante comment à force de bonne foi, de probité, d'économie et de travail ces familles parvinrent dans le nord de la France à maintenir leur position sociale et leur fortune. La Révolution française seule a réparé les monstrueuses iniquités de la monarchie des Bourbons et elle devrait être bénie par les amis de l'évangile et de la justice, ne serait-ce que pour cette réparation des injustices de l'ancien régime.

M. Harlé dans sa jeunesse s'occupa avec succès de peinture et passa plusieurs années en Italie. Il était en relation à Paris avec la haute société Protestante, à laquelle il était uni par des liens de parenté. Un jour dans un grand repas, il eut pour voisin un de ses parents, le baron Frédérik de Portal, fils d'un ministre de la marine sous Louis XVIII et lui-même conseiller d'état. On vint à parler de religion et M. Portal engagea M. Harlé à prendre connaissance des écrits de Swedenborg. Ce conseil fut suivi et procura à la nouvelle église, un serviteur des plus dévoués et des plus intelligents.

Le baron de Portal appartenait à l'une des plus an-

ciennes familles Protestantes du Languedoc. Il a publié l'histoire de sa famille dans un volumineux ouvrage :*Mémoires de la famille Portal.* Cet ouvrage prouve que les Portal, qui au XIIIe siècle occupèrent dix fois l'emploi de Capitouls à Toulouse se montrèrent toujours les plus fermes défenseurs des libertés religieuses et politiques de leur pays, pendant les grandes guerres contre les Albigeois et les Vaudois[1].

Le manoir de la famille existe toujours en Languedoc. Les Portal pour fuir la persécution, émigrèrent au XVIe siècle en Provence et revinrent à Toulouse où ils furent de nouveau Capitouls.Pour eux la Réformation de Luther et de Calvin ne fut qu'une renaissance du grand mouvement d'émancipation religieuse du XIIIe siècle ; ils se firent Calvinistes. Iehan de Portal fut décapité comme tel à Toulouse en 1562 ;une femme de leur maison fut gouvernante d'Henri IV enfant.Louis de Portal et sa femme furent massacrés en 1683 à St Hipolite.

M. Frédéric de Portal a publié deux ouvrages entière-

---

[1] Dans son ouvrage le baron Portal confond Albigeois et Vaudois. Il est certain que dans le grand soulèvement qui eut lieu au XIIIe siècle, dans le midi de la France contre l'église Romaine, il y eut deux courants très-distincts. Les Vaudois conservaient toutes les doctrines du christianisme dont ils prétendaient avoir conservé la tradition la plus pure, ils voulaient seulement renverser la domination du clergé; les Albigeois avaient adopté des doctrines orientales qui renversaient le christianisme. Le clergé romain a toujours eu intérêt à soutenir que les Vaudois étaient en minorité, tandis qu'ils formaient probablement l'immense majorité. Rien de plus intéressant à étudier pour un Swedenborgien, dans l'histoire du moyen-âge, que l'histoire de cette église Vaudoise qui représente pour ainsi dire la filiation de l'Eglise Chrétienne primitive à l'Eglise Réformée du XVIe siècle, pour aboutir à la nouvelle Eglise Chrétienne du XVIIIe siècle.

ment conformes aux doctrines de la nouvelle Eglise: 1° *Les symboles des Egyptiens comparés à ceux des Hébreux*, *Paris* 1840. 2° *Des couleurs symboliques*. *Paris* 1837. Ces deux ouvrages sont pleins d'une solide érudition et des plus intéressants au point de vue des doctrines de la nouvelle église.

M. F. Portal aimait à recevoir chez lui des personnes s'intéressant aux doctrines de Swedenborg; il saisissait toutes les occasions de les faire connaître, mais seulement aux personnes qui cherchaient la meilleure interprétation de la Parole de Dieu, sans parti pris d'avance.

M. Harlé s'était livré avec ardeur à l'étude des langues orientales, il savait l'hébreu comme très-peu de personnes le savent en notre temps, ayant suivi pendant un certain nombre d'années le cours du collége de France; il confronta, dans les traductions de M. Leboys, tous les passages de l'Ecriture Sainte, avec le texte original. Ses travaux sur la traduction latine *d'Isaias* et des *Psalmi* ont surtout un grand intérêt pour les érudits; il publia en outre une traduction française très-littérale des psaumes.

M. Harlé a publié des travaux intéressants dans la revue *la nouvelle Jérusalem*, et une traduction *du Ciel et de l'Enfer*, où il a modifié celle de M. Leboys.

M. Harlé avait complètement adhéré aux opinions de M. Leboys sur la nécessité d'inaugurer en France un culte distinct pour la nouvelle église; il dirigea pendant un assez grand nombre d'années les réunions de la petite société de Paris. Cette société de Swedenborgiens s'était réunie anciennement chez M. Broussais, fils du célèbre professeur de la faculté de médecine, puis dans le modeste logis de M. Hartel, habile mécanicien de la maison Erard, puis chez M. Minot, peintre, enfin chez le Dr Poirson.

Cette société a presque constamment compté le même nombre d'adhérents, 20 à 30 personnes; très-anciennement le manque de traductions les obligeait a faire des copies à la main des écrits de Swedenborg. Quelques-uns, entr'autres M. Dormon, M. Paillard ont laissé des manuscrits dont le nombre considérable et la correction prouvent leur attachement aux doctrines nouvelles.

M. Harlé n'avait pas la parole facile, mais il avait une si parfaite connaissance des doctrines de Swedenborg, que jamais il ne sortait de sa bouche une proposition ni un mot qui ne fut en parfaite concordance avec les livres qu'il avait étudiés si profondément. L'élévation de son caractère, sa bienveillance et l'aménité de ses manières lui donnaient un grand ascendant sur les personnes qui formaient la réunion et plusieurs venaient de fort loin pour assister au culte qu'il dirigeait, dans lequel elles trouvaient reconfort et édification.

Ayant une grande droiture d'esprit, M. Harlé était un homme de bon conseil pour tous ; sa douceur inaltérable maintenait la bonne harmonie entre des personnes de caractère et d'idées opposés.

En général, M. Harlé était peu disposé à voir chez les autres le mal, parce qu'il n'avait pas ce mal en lui-même. Quand on lui apprenait les défauts ou les fautes de certains Swedenborgiens, il disait que la nouvelle église devait être formée en grande partie par ceux que Swedenborg appelle *les Restes*. *Ces Restes* sont désignés dans l'évangile par les sourds, les boiteux, les pauvres, les misérables que le père de famille appelle au festin de ses noces, lorsque ses parents et amis n'ont pas répondu à son appel. *Ces Restes*, ce sont les hommes actuels qui sont pleins d'infirmités morales,et qui en ont conscience; la vérité nouvelle, le Verbe incarné les appelle à lui pour

les guérir de leurs maux et leur donner une vie spirituelle toute nouvelle.

Les travaux de MM. Leboys des Guays et Harlé n'ont pas eu, en apparence du moins, un résultat proportionné à leurs efforts à leur persévérance et à leur mérite personnel.

Il est difficile, dans un pays comme la France où la tolérance est encore si peu entrée dans les mœurs, d'apprécier au juste l'influence des publications de la nouvelle église ; ce qui est certain, c'est qu'il s'est vendu une quantité considérable de ces publications, et elles ont peut-être exercé une influence beaucoup plus considérable qu'on ne le croit. Elles n'ont pas été étrangères à ce travail de désagrégation des vieux dogmes que l'on remarque, dans les églises réformées par exemple. Nous pourrions citer tel auteur, non sans influence, qui a puisé à pleines mains dans les écrits de Swedenborg, sans indiquer le source d'où provenaient les pensées de son livre qui ont eu le plus de succès.

Les semences répandues jusqu'à ce jour par les livres et par le culte de la nouvelle église en France, ont été étouffées en partie par la superstition et l'incrédulité qui dominent tour à tour notre pays, mais une portion néanmoins est tombée dans un bon terrain et portera de bons fruits au temps voulu de Dieu, mais nous pensons que pour cela le culte de la nouvelle église doit revêtir des formes appropriées au génie propre des peuples méridionaux.

Quelles seront les formes, l'organisation de cette église de l'avenir, nous ne pouvons le dire d'une manière précise ; mais nous croyons fermement que la nouvelle Révélation aura par elle-même assez de puissance et de fécondité pour se créer un culte un organisme qui convienne au génie de la France, de l'Italie, de l'Espagne.

Les propagateurs de la nouvelle église en France tout en cherchant à l'organiser d'un manière distincte, doivent tenir compte plus qu'on ne l'a fait dans les pays du nord, de ce besoin d'unité, de sociabilité qui fait que l'on a tant de répugnance pour ce qu'on appelle les sectaires des petites églises.

Les Swedenborgiens en France, en Italie, tout en s'efforçant de répandre leur doctrines le plus possible et dans leur intégrité, doivent chercher à entretenir de bonnes relations avec les anciens cultes surtout avec les protestants et avec les vieux catholiques.

Dans certaines circonstances l'on ne peut sans scandale, sans froisser des sentiments respectables, se dispenser d'avoir recours à l'un des cultes établis, ainsi pour les enterrements, les mariages, les naissances. Les Swedenborgiens isolés ou privés de pasteurs peuvent difficilement s'adresser au clergé catholique qui n'admet nulle dissidence ni intérieure ni extérieure, mais ils peuvent sans renier leurs croyances, avoir recours au culte protestant, en s'autorisant de l'exemple de Swedenborg lui-même.

N'est-ce pas aussi un devoir pour tout vrai chrétien d'avoir pitié des faibles, des simples, de préparer un toît un abri pour les femmes, les enfants, les gens du peuple, qui ne reçoivent le plus souvent les idées les sentiments de la religion que par l'influence sur eux d'un culte public sérieusement organisé. En agissant ainsi, dira-t-on, on retombera sous le joug des vieilles théologies; non, si les Swedenborgiens sont fermes et savent s'appuyer sur les éléments de liberté que renferment les églises protestantes et s'ils s'adressent aux orthodoxes modérés ou aux libéraux non confirmés dans les erreurs de leur parti.

Cette manière d'agir doit être d'ailleurs considérée comme provisoire, et il vaut mieux, qnand cela est possible, constituer l'église nouvelle avec un ministère régulier ; mais dans un milieu très-hostile, il importe de n'instaurer le culte nouveau publiquement que lorsqu'on a réuni des éléments sérieux d'organisation.

Tout en ayant recours quelquefois au culte protestant, on trouverait d'ailleurs de très-grands avantages dans ces réunions privées où les Swedenborgiens se rencontrent chaque semaine pour lire ensemble la parole, pour prier et pour s'instruire les uns les autres dans les vérités nouvelles.

Pour montrer comment l'on peut unir heureusement la croyance aux doctrines de Swedenborg et la profession publique du culte Réformé, il est permis de citer l'exemple d'Oberlin pasteur du ban de la Roche, que notre siècle a admiré comme un type accompli du vrai chrétien.

Oberlin appartenait à une famille distinguée de Strasbourg. Il fut nommé en 1767 pasteur du ban de la Roche en Alsace, qui comprenait deux paroisses situées sur la chaîne est des Vosges ; il demeura dans l'humble situation où l'avait placé le Seigneur, jusqu'à sa mort qui eut lieu le 8 mai 1826, montrant qu'on peut dans la plus modeste existence déployer les plus grandes vertus et les facultés les plus élevées.

Lorsque Oberlin vint habiter le Ban de la Roche dont le climat est rigoureux et le sol peu fertile, la population était misérable et se composait de 80 familles. Le jeune pasteur, doué d'un caractère énergique et d'une force athlétique, entreprit résolument de transformer ce pays à moitié sauvage et il y parvint en consacrant sa vie entière à cette tâche.

Lorsqu'il mourut, la population était sept fois plus considérable, sa richesse avait décuplé et la transformation intellectuelle et morale n'était pas moins remarquable que la prospérité matérielle.

Pour obtenir ces admirables résultats, Oberlin employa concurremment et sans jamais les séparer deux moyens d'action. En premier lieu il s'efforça de donner aux paroissiens un enseignement religieux et moral sérieux, en conservant la simplicité du culte Luthérien. Cet enseignement avait un caractère essentiellement pratique, et il s'efforçait de faire que la religion pénétrât dans la vie quotidienne de ceux dont la direction morale lui était confiée.

En second lieu, au lieu de se contenter de faire des sermons et de laisser ensuite ses paroissiens aller à leurs affaires, il s'intéressa à ce qui les intéressait, il vécut de leur vie, il étudia les besoins du pays au point de vue matériel, il se rendit compte des progrès agricoles à réaliser et se mit résolûment à la tâche pour éclairer les cultivateurs, les diriger, payant de sa personne autant et plus qu'un spéculateur et un industriel avide de gain.

Sous l'impulsion de leur pasteur, les habitants créèrent des routes, une bonne école ; comment refuser de suivre un homme qui était la pioche à la main à la tête des travailleurs. Oberlin comprenant l'avantage de l'union de l'industrie avec l'agriculture, envoya hors du pays des jeunes gens afin qu'ils fissent l'apprentissage de métiers utiles; il introduisit dans le pays de bons instruments d'agriculture, de meilleures méthodes d'irrigation, planta des arbres fruitiers, créa une caisse de prêt sans intérêt, et fonda une bibliothèque ambulante ce qu'on appelle aujourd'hui une bibliothèque populaire.

Le Ban de la Roche devint une commune modèle qu'on

venait visiter de tous les pays ; aucun homme peut être en notre temps, n'a eu son mérite plus universellement reconnu qu'Oberlin. M. de Lezai Marnezia, préfet de Strasbourg, en parlant de lui disait : l'homme presque divin.

A quelle source le pasteur du Ban de la Roche a-t-il puisé ce sens pratique, cet esprit de charité, cette persévérance prodigieuse qui lui firent accomplir tant de merveilles. L'un de ses principaux biographes d'accord sur ce point avec tous les récits contemporains dit que *son imagination ardente se nourrissait des écrits mystiques de Swedenborg.*

Oberlin puisait les bonnes affections et les vérités qui étaient en lui, à la source de vie par excellence, la parole de Dieu. « L'Évangile me suffit, disait-il, » mais, au lieu de l'interpréter avec les vieilles formules théologiques, pour comprendre le véritable sens des paroles saintes il lisait et relisait Swedenborg, ce dont il n'aimait pas d'ailleurs à parler. Des personnes qui croyaient qu'il lisait aussi SaintMartin, les écrits des mystiques et des illuminés, furent étonnées d'apprendre qu'il ne les connaissait point.

Il est facile de reconnaître dans les paroles et dans la vie d'Oberlin l'influence des principales doctrines de la nouvelle église. « La religion consiste dans la vie, dit Swedenborg, c'est-à-dire dans les usages ou les œuvres utiles que chacun peut faire en exerçant sa profession en vue d'être utile à ses semblables. » La vie d'Oberlin fut une application perpétuelle de cette doctrine des usages dont il est tant parlé dans les écrits de Swedenborg. D'après cette doctrine, le vrai chrétien n'est pas celui qui croit telle ou telle chose ou qui se plonge dans la vie contemplative, mais celui qui ayant une vie active dans

le monde, s'efforce d'agir dans les circonstances ordinaires quotidiennes de son existence par sentiment religieux ou en vue d'être utile à son prochain et d'obéir aux préceptes divins.

On retrouve chez Oberlin un autre trait caractéristique du disciple de la nouvelle église. Dans ses prières Oberlin s'adressait toujours directement à Jésus-Christ comme au véritable objet du culte chrétien. Près du lit de sa femme à l'agonie, il s'écrie: ô Seigneur Jésus, tire-moi de cette affreuse extrémité. Et lorsqu'il est lui-même sur son lit de mort, il prie ainsi: ô Seigneur Jésus accorde-moi le repos, termine, je t'en conjure, les souffrances de ma vie, « sois avec nous Seigneur Jésus, dit-il aussi, et accorde-nous de te voir bientôt. »

Il s'exprimait aussi quelquefois comme on le faisait du temps de Charlemagne en disant: ô Dieu Père Fils et St-Esprit, sois avec nous. Cette formule peut se concilier avec l'idée d'une trinité, non de personnes divines, mais d'attributs divins.

Son mot ordinaire était: tout pour le sauveur, « ah! puissiez-vous oublier mon nom et ne retenir que celui de J-C. que je vous ai annoncé. » En parlant ainsi il se conformait aux doctrines de Swedenborg qui enseigne que l'omme doit rapporter tout le mérite de ses actions à J-C. agissant sur lui par sa grâce ou son saint-esprit.

En 1793, Oberlin monta un jour en chaire: D'après un décret de la Convention, dit-il, je dois vous parler contre les tyrans, ici nous n'avons pas de tyran de cette espèce, mais je puis vous nommer des tyrans qui demeurent au Ban de la Roche; ce sont la haine, l'avarice, l'impureté, l'impiété. Voilà les tyrans contre lesquels je veux parler, je vous indiquerai le meilleur moyen de les

abattre, et ce moyen unique, oui, unique éternellement, n'est autre que la foi en J-C.

Oberlin avait également adopté les doctrines de Swedenborg sur la vie après la mort, ses biographes sont unanimes pour dire qu'il croyait à des relations intimes personnelles des âmes des morts avec les parents les amis qu'ils ont laissés sur la terre. En 1783, il perdit sa femme ; il supporta cette perte avec courage « Persuadé dit son biographe, que la mort n'avait pas rompu tout lien entre sa femme et lui, il assurait que semblable au génie de Socrate elle lui apparaissait chaque fois qu'il avait besoin d'un conseil ou d'une consolation. »

Oberlin croyait comme les anciens, comme tous les Swedenborgiens que l'âme après la mort conserve la forme humaine, et vit dans un monde semblable à celui ou elle vivait sur la terre.

Il crut même pouvoir se représenter les divers séjours occupés par les âmes au sortir de cette vie et il exprima ses idées à cet égard dans un tableau. Le consistoire de son église reçut une dénonciation contre lui et fit une enquête, mais il reconnut, ajoute le biographe, que le mieux était de s'en rapporter à la prudence du pasteur, sans le troubler à cause des théories dont il aimait à s'occuper.

Oberlin se montra digne d'avoir affaire à un consistoire aussi sage ; quoique regardant les écrits de Swedenborg comme son plus précieux trésor, il en parlait rarement et seulement à des personnes sûres, et surtout il s'abstint toujours de soulever la moindre discussion au sujet des dogmes controversés.

Oberlin faisait cependant quelquefois de la propagande en faveur des doctrines qui lui étaient chères. Ce fut lui qui suggéra à un Anglais qui le visitait, M. Smithson,

l'idée d'étudier les écrits de Swedenborg, ce qui amena à la nouvelle église un disciple fervent. M. Smithson devint ministre de la nouvelle église à Manchester et rendit un service considérable en traduisant en Anglais les documents biographiques recueillis par Tafel sur Swedenborg[1].

---

[1] La nouvelle église en France a eu pour principaux bienfaiteurs MM. Emmanuel de Lascases et Edmond de Chazal ; et les écrivains qui lui ont été le plus utiles ont été MM. Richer, Leboys des Guays et Harlé.

Les exemples qu'ont donnés ces hommes de bien et d'intelligence ont trouvé des imitateurs qui continuent la publication en français des écrits de la nouvelle église et qui ont des réunions régulières pour le culte. A Paris ces réunions ont lieu actuellement à Passy, rue de la Faisanderie, 80, et le dépot des livres est rue du Sommerard, 19, près le collége de France.

CHAPITRE IX

De la nouvelle Eglise en Australie, à l'île Maurice, dans les Indes orientales.

Le premier vaisseau qui transporta des condamnés à la déportation à Botany-bay, avait à bord M. Lowes chirurgien, ami de Hindsmarsh, qui avait emporté avec lui une grande quantité de livres de la nouvelle église qu'il répandit dans les colonies anglaises de l'Australie. Cette semence porta des fruits abondants, et aujourd'hui il y a plusieurs sociétés de la nouvelle église bien organisées et qui se développent rapidement à Melbourne, à Adélaïde et jusques dans la nouvelle Zélande.

En 1847, M. Poole, maître de langues très-instruit et de manières distinguées, se rendit de Melbourne à l'île Maurice où il propagea les doctrines nouvelles. Parmi les premiers adhérents furent M. Pittman et trois anglais qui émigrèrent à Calcutta ; M. Poole entra alors en relations avec M. Michel. Celui-ci écrivit à M. Leboys des Guays pour avoir des traductions françaises de Sweden-

borg, qu'il distribua en grand nombre parmi une population qui parle le français.

M. Poole ayant quitté l'île en 1850, M. Michel se mit à la tête du mouvement de propagande. L'un des personnages les plus considérables de l'île, M. Edmond de Chazal, ayant accepté de cœur les doctrines de Swedenborg, prit des arrangements pour que dans sa maison fut célébré le culte de la nouvelle église auquel il assista lui et sa nombreuse famille. Ayant vainement cherché à avoir un ministre, M. de Chazal dirigea lui-même le culte, et fonda une revue : *L'Echo de la nouvelle Jérusalem.*

Entourée par une population Catholique en majorité, la nouvelle Eglise, dans un milieu aussi défavorable, s'est accrue lentement. Le culte mensuel a 60 assistants environ, mais la population, surtout parmi les Protestants, ne considère plus les Swedenborgiens comme des visionnaires dangereux, et est influencée peu à peu par leurs doctrines. Les réunions n'ont lieu qu'une fois par mois, parce que les disciples sont dispersés. Dans d'autres pays on pourrait de même en se réunissant à certaines époques de l'année avoir un culte régulier et un ministre itinérant pourrait administrer les sacrements.

L'importance d'un mouvement religieux comme celui dirigé par M. de Chazal ne se mesure point par le nombre des adhérents avoués aux nouvelles doctrines, mais par l'influence exercée par les doctrines sur le milieu ambiant. Beaucoup de personnes lisent les ouvrages de la nouvelle église et renoncent peu à peu à leurs erreurs ; ainsi se désagrégent les vieilles églises.

L'existence d'une petite société de la nouvelle église avec un culte distinct est utile surtout comme centre de propagande pour faire savoir, à ceux qui cherchent, qu'il y a quelque chose de nouveau en fait de religion.

Sous ce rapport, la petite société de Saint-Amand avec son journal, son dépôt de livres a eue une influence plus grande qu'on ne le croit, ainsi de là sont partis en assez grance quantité des livres pour la haute société Russe qui s'occupe avidement d'études religieuses.

De même c'est de l'île Maurice qu'ont été portés à Bombay, à Calcutta par des Swedenborgiens de l'île allant se fixer dans l'Inde, des ouvrages de Swedenborg. Ces livres ont ouvert à la propagande de la nouvelle Eglise un champ nouveau, où elle pourra s'implanter et se developper grandement, à en juger par le fait suivant :

En 1878, a paru à Londres, un ouvrage intitulé. *a hindu gentlemans reflections, respecting the works of Swedenborg. Speirs bloomsburg street* 36. *Réflexions d'un gentleman hindou sur les écrits de Swedenborg et les doctrines de la nouvelle église.*

L'auteur habite Bombay, et s'appelle Dadoba Pandurung ; il raconte lui-même qu'après avoir servi le gouvernement anglais comme employé dans l'administration ministérielle, il se retira du service avec une petite pension, surtout par goût pour les occupations littéraires. Il y a dix ans, il rencontra chez un marchand un paquet de vieux livres, dont l'un portait ce titre : *du ciel et de l'Enfer*, qui attira son attention ; c'était la première fois qu'il voyait le nom de Swedenborg ; il acheta le livre et fut tellement intéressé par sa lecture, qu'il fit acheter en Angleterre quelques-unes des principales publications de la nouvelle Eglise, qu'il étudia avec le plus grand soin.

Il est intéressant de voir comment les doctrines de la nouvelle Révélation sont jugées par un hindou qui semble très-versé dans la littérature religieuse de son pays.

Il avoue d'abord avoir été frappé par ce fait que la religion Chrétienne, quoiqu'ayant étéaussi divisée et déchirée par des systèmes opposés que les autres religions, que celle de l'Inde par exemple, a néanmoins pris de plus en plus la domination dans le monde par les peuples qui lui doivent une civilisation supérieure. Cela prouve que le Christianisme a, en lui, un principe de vie que n'ont pas les autres religions.

L'auteur passe ensuite en revue les principales doctrines du Christianisme et montre pourquoi la nouvelle église lui paraît présenter de meilleures solutions, sur ces diverses questions, que les églises Chrétiennes. Ainsi il dit n'avoir jamais pu concilier dans son esprit la trinité tripersonnelle des Chrétiens avec le principe de l'unité de Dieu,que les missionnaires prétendent apporter aux hindous polythéistes. Selon lui, la trinité des vieilles églises Chrétiennes est aussi contraire à l'unité de Dieu que la trimourti hindou de Brahma, Vichnou, Shiva, le Dieu créateur, le Dieu conservateur et le Dieu destructeur. D'un autre côté les unitairiens lui semblent être en contradiction avec le texte des évangiles et de Saint Paul, qui affirment qu'en J. C. habite la plénitude de la Divinité.

La doctrine de la nouvelle Jérusalem sur la trinitélui semble au contraire résoudre toutes les difficultés, en prenant une voie moyenne entre le tri-personalisme et l'unitarisme. Dans cette conception le père est la divine essence, le fils la manifestation de cette essence dans une forme personnelle, et le saint esprit est l'énergie divine sanctifiant l'humanité. L'auteur avoue d'ailleurs avec candeur divers doutes qui restent sur ce point dans son esprit, doutes qui peuvent être résolus mais seulement par une profonde étude des écrits de Swedenborg.

Le gentleman hindou prétend aussi que le dogme de la condamnation de tout le genre humain, pour le péché d'une femme et d'un homme et l'éternité des peines de l'enfer pour une seule faute, lui semblent moins rationnels que la doctrine de la transmigration des âmes qui proportionne la punition à l'offense. Mais la doctrine de Swedenborg sur le Ciel et l'Enfer le satisfait complètement, parce qu'elle est en harmonie avec les croyances des Ariens indiens sur les cieux inférieurs et supérieurs avec leurs innombrables sociétés.

La doctrine de la nouvelle église sur le jugement dernier lui semble aussi plus rationnelle que le dogme de la vieille église Chrétienne, d'après lequel le jugement dernier aurait lieu sur la terre avec destruction de l'univers entier. Swedenborg sur ce point est d'accord avec les Puranas qui placent le jugemeut prononcé par le Dieu des morts Iama, non dans le monde matériel, mais dans le monde des esprits.

Nous n'irons pas plus loin dans l'analyse de l'écrit de Dadoba Pandurung. Le but de mon écrit, dit-il, est d'exciter l'attention des hommes qui sont en dehors de l'église Chrétienne sur une conception nouvelle et plus rationnelle du Christianisme. Cette conception lui semble s'adapter très-bien à l'état religieux de ces peuples, surtout des hindous, ainsi à cause de la science des correspondances qui leur donnera la clef de leurs mythes antiques.

Cette publication ouvre selon nous des aspects tout nouveaux sur l'avenir de la nouvelle Eglise. En le lisant on est amené à croire que ses doctrines conviendront peut-être mieux aux peuples d'orient qu'aux Européens, à cause des idées religieuses particulières que rien n'a jamais pu déraciner chez les peuples orientaux ; ainsi la

plupart de nos savants traitent d'hallucination ce que Swedenborg dit de l'état où il a vécu pendant 27 ans, état pendant lequel son esprit était comme hors du corps et en relation avec le monde des esprits et ses habitants. La réalité de cet état distinct du sommeil et des rêves, est admise au contraire par tous les théologiens hindous et musulmans sans exception. Les hindous ont donné à cet état plusieurs noms dont l'un signifie ; être absent du corps. Tous les Brahmines distinguent le *linga dalira* ou corps subtil typique du corps matériel appelé sarira.

Ces affirmations de Swedenborg sur l'ouverture de sa vue spirituelle, que les Européens admettent si difficilement, sont admises sans hésitation par les orientaux.

Les populations innombrables de l'orient seront également très-favorablement disposées en faveur des doctrines de Swedenborg, par ses vues sur les Gentils morts sans Baptême. D'après les vieilles églises Chrétiennes, tous ceux qui sont nés hors de l'église ne peuvent être sauvés ; Swedenborg au contraire dit que les Gentils peuvent tous être sauvés, s'ils vivent bien, selon ce qu'ils croient, *Ciel et Enfer* 318 et ailleurs.

L'état actuel de la nouvelle Eglise ne nous donne nulle idée de ce qu'elle sera dans l'avenir. Elle est assez développée en Europe, en Amérique pour pouvoir préparer les moyens de propager ses doctrines dans l'univers entier. C'est dans le monde Chrétien que la nouvelle église s'organise pour répandre ses doctrines parmi les Gentils. De même la primitive église Chrétienne s'organisa chez les Juifs, pour se propager dans le monde entier [1].

---

[1] En 1878, le gouvernement des Indes a donné au gentleman hindou dont nous avons analysé l'ouvrage, une distinction des

plus honorables, en lui faisant don d'une édition splendide d'un livre sanscrit, imprimé pour être donné à des sociétés savantes ou à des savants notables. Dadoba Pandurung est connu parmi tous les lettrés hindous pour sa science en Philologie et pour les ouvrages scolaires qu'il a publiés, et qui sont considérés dans les Indes comme les meilleurs. Son témoignage en faveur des doctrines de Swedenborg a donc une grande importance.

Ce gentleman hindou a fondé à Bombay une librairie de la nouvelle église, et traduit maintenant *le Ciel et l'Enfer* de Swedenborg,en hindi,langue qui est comprise partout dans les Indes.

Son premier ouvrage, a produit déjà une assez grande impression sur ses compatriotes. Récemment un brahmine influent convoqua un meeting de notables du pays, pour les entretenir au sujet des tentatives de propagande de Dagoba Pandurung. Celui-ci était inquiet et fut fort étonné, en entendant le Brahmine parler de son ouvrage de la manière la plus favorable. Il y a là évidemment le petit commencement d'une grande chose.

CHAPITRE X

De la nouvelle Eglise en Italie, en Espagne.

C'est à Florence que le culte de la nouvelle église s'est célébré pour la première fois en Italie. Depuis 15 ou 20 ans il y a des réunions régulières sous la direction du Rév. Ford, pasteur de la nouvelle église en Amérique. Il y a à Florence 4 ou 5 familles américaines qui résident, et avec les Swedenborgiens qui passent ou séjournent dans cette ville il y a souvent 30 personnes aux réunions.

L'illustre sculpteur américain Hiram Powers, qui vécut 20 ans à Florence avec sa nombreuse famille, appartenait à cette petite société. Il disait qu'il devait en partie à ses croyances d'être devenu un grand artiste. « Je suis Swedenborgien ou membre de la nouvelle église sans réserve, écrivait-il à un américain et je désire qu'on le sache. Swedenborg est mon auteur, je n'en lis point d'autres, sauf quelques sermons des pasteurs de mon église, et je suis heureux que Dieu se soit servi de moi pour appeler l'attention sur nos célestes doctrines »

mourut à 68 ans en 1872, d'une maladie de cœur à la suite d'une chute dans un escalier.

Le culte nouveau s'est célébré à Rome pendant plusieurs années, mais il a cessé en 1872 par la mort de M. Strutt et de sa femme, et aussi parce que M. Rope chez qui on se réunissait rue Pedochia, au pied du Capitole, est retourné en Amérique pour y exercer la profession de peintre paysagiste.

En 1871, M. Loreto Scotia, entreprit sérieusement de propager en Italie les doctrines de Swedenborg, il fit des conférences à Turin dans son appartement à 15 ou 20 auditeurs et à 40 ou 60 dans une salle publique. En 1872, il fonda une revue, la *nuova Epoca* qui a plus de 130 abonnés payants et qui se distribue à beaucoup plus de personnes gratuitement, elle tire donc à 300 exemplaires qui sont bien accueillis ; c'est un succès considérable pour un pays comme l'Italie, 30 personnes dont plusieurs prêtres sont assez sérieusement intéressés pour correspondre avec M. Scotia, qui de plus a créé un commencement de librairie, et distribué un certain nombre d'exemplaires de Swedenborg dans 65 bibliothèques publiques ; il en a aussi envoyé à un certain nombre de personnes notables. Plusieurs prêtres Catholiques surtout dans le midi de l'Italie les ont bien accueillis.

Ayant reconnu qu'à Turin ceux qui venaient à ses réunions étaient presque tous spiritistes, il alla se fixer à Vienne, puis à Florence en 1875. Là il continue à publier sa revue ainsi qu'à traduire et à imprimer en Italien les écrits de Swedenborg. Plusieurs volumes ont déjà paru [1].

---

[1] M. Scotia, avant d'être Swedenborgien était ministre méthodiste, et avait contribué beaucoup à répandre le Protestantisme en Italie.

La publication en Italien des ouvrages de Swedenborg paraît être la principale préoccupation de M. Scotia. C'est là évidemment partout le premier fondement sur lequel doit être édifiée la nouvelle église, et M. Scotia ayant une aptitude reconnue pour cette tâche est digne qu'on l'encourage et qu'on lui vienne en aide par des envois de fonds pour ses impressions.

Quant à l'organisation extérieure de la nouvelle église, M. Scotia à des idées propres qui ne concordent point avec celles des américains ou des anglais, nous nous abstenons, n'étant pas informés suffisamment, d'exprimer une opinion sur ces dissidences qui se sont produites presque partout au moment où on a commencé à établir la nouvelle église.

C'est en Sicile et à Naples que les doctrines de la nouvelle église ont trouvé jusqu'à présent le plus d'adhérents surtout parmi le clergé. A Florence au contraire, il y a très-peu de disciples ; aucune ville en Italie n'est dominé davantage par l'esprit clérical.

En Espagne jusqu'à présent la propagande de la nouvelle église a été pour ainsi dire nulle. Nous avons connu cependant en 1851 un prêtre Espagnol, Don Lino de Zanoa, qui était un Swedenborgien zélé. Il fournit à M. Leboys des Guays des fonds pour imprimer plusieurs volumes *des arcanes célestes* ; quoiqu'étant presqu'octogénaire, il alla en 1851 à la conférence de Londres. C'était un homme de bonne famille et très-instruit, il habitait depuis plusieurs années les Basses-Pyrénées où il continuait à célébrer la messe. Un jour l'évêque le manda à Bayonne et le menaça de l'interdire. Don Lino répondit : je n'ai jamais rempli mieux mes devoirs de prêtre que depuis le jour où j'ai connu Swedenborg. Si vous m'interdisez je serai obligé de sortir de la réserve

où je me tiens pour me justifier. L'évêque, touché de sa candeur et de sa dignité lui dit : Restez comme vous êtes, mais soyez prudent.

Il y a eu longtemps à Orthez un groupe de Swedenborgiens zélés. Nous avons trouvé également dans la correspondance du capitaine Bernard des lettres d'Espagnols, exprimant de l'attachement aux doctrines de la nouvelle église.

CHAPITRE XI

Des causes auxquelles Swedenborg et ses disciples attribuent la lenteur avec laquelle se propagent les doctrines de la nouvelle Révélation. Pourquoi la nouvelle église ne doit s'établir que peu à peu sur cette terre.

§ 1. *Les doctrines et le culte de la nouvelle église se propagent lentement, parce que le vrai Christianisme ne doit faire violence ni à la liberté ni à la raison de l'homme.*

Swedenborg raconte dans un de ses mémorables, *amour conjugal* 533, que les anges perçurent un jour de la tristesse en lui, et lui en demandèrent la cause. Il répondit qu'elle venait de ce que les arcanes (doctrines cachées) révélés aujourd'hui au monde, qnoiqu'ils surpassent toutes les connaissances divulguées jusqu'à ce jour, sont néanmoins regardés sur la terre comme n'ayant aucune importance.

« Dans un autre mémorable, *Diarium* 4422, les an-

ges lui dirent à ce sujet qu'il fallait tout abandonner à la Providence du Seigneur, qui est telle qu'elle ne force personne. »

La Providence veut que chaque homme pense et agisse en pleine liberté selon la raison, *ex libero secundum Rationem ;* et comme la nouvelle église dirige la propagande de ses doctrines d'après ce principe qu'il ne faut contraindre ni le libre arbitre ni la rationalité de l'homme, la lenteur de ses progrès n'a rien qui doive nous surprendre.

Les propagateurs des doctrines de la nouvelle église ne doivent donc point espérer ces résultats brillants obtenus par les prédicateurs Catholiques, Méthodistes, par tous ceux qui s'adressent aux sens, à l'imagination, et qui cherchent à provoquer des émotions plutôt qu'à fonder une conviction rationnelle.

Le vulgaire est surtout attiré, enchaîné par des prédications ardentes, affirmatives ; mais ces hautaines affirmations sont contraires à l'esprit de la nouvelle église qui les considère comme portant atteinte au libre arbitre des auditeurs. L'examen rationnel d'un enseignement religieux ne comporte point ces enthousiasmes irréfléchis, contagieux, qui propagent dans les masses de grands mouvements religieux.

Les Swedenborgiens ne peuvent présenter comme motifs d'entrer dans leur église, les raisons qui attirent tant de gens dans les vieilles églises : la crainte de l'enfer, l'appel à l'indolence spirituelle, l'espoir des avantages mondains.

Les doctrines nouvelles exigent une étude rationnelle, qui est chose fatigante pour la plupart des hommes. Beaucoup de personnes qui sont d'abord attirées par la curiosité, s'écartent d'un enseignement religieux qui

exige chez celui qui l'examine un effort dont ne s'accommode point un homme accoutumé à ne poiut penser par lui-même. Bien peu d'hommes se décident à rompre avec es idées reçues. C'est chose si commode d'accepter des idées toutes faites, des croyances dominantes dans le milieu où l'on vît, où l'on est né, en étant Papiste à Rome, Calviniste à Genève, musulman au Caire.

L'adhésion à des opinions nouvelles fait généralement du tort à ceux qui recherchent les faveurs du monde, et l'église nouvelle n'offre point non plus au point de vue de l'autre vie les mêmes facilités que l'église Catholique qui offre le pardon des péchés, moyennant l'aveu facile de ses fautes à un prêtre, ou que l'église Calviniste qui enseigne qu'il suffit pour être sauvé de croire ou plutôt d'affirmer tel ou tel dogme.

Les gens du monde sont disposés à accepter comme fondées ces assurances des églises anciennes plutôt que la doctrine de la nouvelle église, d'après laquelle nul ne peut être sauvé que par une bonne vie ; car rien n'est plus pénible que la Réforme d'une vie mauvaise. Les petites pratiques de dévotion, les émotions excitées par un culte splendide, les professions de foi pompeuses ne changent pas les intérieurs de l'homme. L'église nouvelle n'accordant qu'une importance secondaire à ces moyens de salut, doit forcément avoir une croissance très-lente [2].

---

[1] Dans l'opuscule *sur le jugement dernier* 5517, il est dit que les vérités nouvelles auraient pu être manifestées au monde par des miracles et des visions ; mais que cela n'a pas été fait, parce que ces moyens contraignent le libre arbitre, et parce qu'ainsi ceux qui sont dans l'amour du monde croiraient d'abord, pour nier ensuite et par conséquent profaneraient.

D'un autre côté, la propagande de la nouvelle église ne réussit pas non plus auprès des incrédules confirmés, qui n'ont secoué le joug des vieux dogmes, que pour se rendre esclaves des systèmes-naturistes. Ceux qui se disent libres-penseurs ont souvent moins d'indépendance d'esprit que les vieux théologiens et aveuglés comme eux par le faste de la propre intelligence, ils accablent les doctrines de Swedenborg, de plaisanteries et d'objections spécieuses, comme Kant.

Il faudra un certain nombre d'années pour arracher les peuples modernes à cette servitude de la superstition et de l'incrédulité. On ne doit donc pas s'étonner de la lenteur de la diffusion des doctrines de la nouvelle église, si différentes des doctrines régnantes surtout en ce qu'elles ne s'adressent qu'à la raison sans chercher à la surprendre par l'excitation des sens et de l'imagination.

La véritable église Chrétienne ne peut être composée de membres adhérents à ses doctrines par passion, contrainte, indifférence ou en vue d'avantages mondains, il faut que ses membres aient une connaissance rationnelle des vérités spirituelles et une vie conforme à ces vérités. Ces conditions sont difficiles à remplir ; aussi la nouvelle église ne se développe que lentement, mais en groupant des hommes ayant des vérités intérieures, elle exerce une influence et elle aura une durée que n'ont point eues les églises précédentes.

§ 2. *La miséricorde divine veille à ce qu'aucun homme ne reconnaisse de cœur ou intérieurement la vérité, qu'autant qu'il peut ensuite y être maintenu, et cela à cause de la profanation qui entraîne la plus terrible de toutes les peines.*

Arcanes 3398. « Profaner c'est croire le vrai et le renier ensuite, surtout par une vie contraire à ce vrai, car l'empreinte du vrai reste gravé en celui qui l'a une fois reconnu, quoiqu'il s'est éloigné ; il conserve donc en lui ce qui le tourmente, car les esprits infernaux ne peuvent s'approcher du bien et du vrai sans être torturés, et cette torture se communique à celui qui a en lui le vrai et le mal mélangés. »

Divine Providence. « Si le sens spirituel eut été révélé plutôt, l'église l'aurait profané. Puisque le sens naturel a été changé en ténèbres, qu'aurait-on fait du sens spirituel ? C'est pour cela qu'il est dit du Seigneur, *qu'il a aveuglé les yeux des hommes.* Voir Jean XII. 40. Luc XVI. 29. »

Au lieu de s'irriter de l'intolérance des ultramontains, des calvinistes purs à leur égard, les Swedenborgiens devraient admirer la sagesse avec laquelle, grâce à cette intolérance, la Providence empêche le mélange de la vérité nouvelle avec les vieilles erreurs. C'est pour empêcher ce mélange, que la Providence permet que les préventions injustes, les calomnies et railleries contre la nouvelle église en éloignent les méchants et ceux qui se sont confirmés dans le faux, de peur que par le vrai ils n'aient communication avec ceux qui sont dans le ciel, tandis que par leurs maux ils communiquent avec les enfers. Les hommes mauvais pourraient ainsi séduire les simples probes et s'acquérir la domination.

Si les religions fausses, ou l'incrédulité conservent un si grand empire sur tant de peuples, c'est à cause du mal profondément enraciné chez ces peuples sous les églises précédentes. La réception de la vérité nouvelle par une génération indigne attirerait sur elle de grands malheurs ; c'est pour cela que la miséricorde divine empêche cette

vérité d'être reçue, jusqu'à ce que le mal héréditaire soit peu à peu atténué pendant plusieurs générations successives.

Pour reconnaître combien serait dangereuse la réception de la nouvelle Révélation dans la société actuelle, il suffit d'observer la malice, la méchanceté qui se font jour dans les polémiques des journaux, surtout de la Presse dite religieuse. Quelle profanation des vérités renfermées dans les écrits de Swedenborg, si ces écrits étaient vilipendés et raillés par des journaux comme *l'Univers* et le *Figaro* dont se délectent en France les hautes classes et le clergé, ou par les journaux irréligieux qui sont presque aussi violents.

Le vrai chrétien doit donc laisser à la Providence le soin de disposer les cœurs et les esprits pour l'acceptation des vérités qu'il aime, sans s'inquiéter de l'indifférence ou de l'hostilité que rencontrent actuellement ces vérités.

Si la nouvelle église était nombreuse, puissante en notre temps, elle attirerait les ambitieux qui profaneraient ses vérités en s'en servant pour arriver à la fortune et à la domination, elle attirerait les savants qui pervertiraient les nouvelles doctrines en les mélangeant avec leurs propres elucubrations.

Les anciens Egyptiens se sont servis de la science des correspondances pour les pratiques coupables de la magie ; on pourrait en notre temps commettre les mêmes abus, comme on le voit par les tentatives de quelques spiritistes et magnétiseurs.

Pour éloigner ces dangers, le Seigneur pourvoit à ce que la présente génération ne reconnaisse pas la nouvelle Révélation. Pour que les doctrines de Swedenborg soient transmises intactes aux générations futures qui seront

meilleures, il suffit de quelques hommes intelligents et de bonne volonté. Il y a une quantité suffisante de ces hommes dans les sociétés actuelles de la nouvelle église, et leur nombre augmente de plus en plus.

Nous admirerons donc la sagesse et la bonté de la Providence dans la lenteur des progrès de la nouvelle église, si nous observons avec attention combien est profonde la perversion des penchants héréditaires par suite des erreurs et des maux dans lesquels l'humanité a vécu pendant tant de siècles. Nous pouvons observer cette perversité chez les autres et chez nous-mêmes, et par notre propre expérience, nous voyons combien il est difficile aujourd'hui que la vérité nouvelle ne soit pas profanée même dans les familles en apparence les mieux douées.

Que chacun s'examine, et il verra avec quelle difficulté il conforme sa vie aux vérités qu'il a reçues. Rien ne semble plus facile d'abord, mais nous changeons d'avis quand nous sommes obligés de lutter sérieusement contre nos maux, l'égoïsme, la haine, l'avarice, l'impureté.

Chez les savants quelle négation hautaine de ce qu'ils ne touchent pas avec leurs sens matériels ? Chez les dévots, quel fiel, quel orgueil ! Chez les gens du monde quelle faiblesse presqu'incurable, quelle facilité à renoncer à la vérité pour ne pas perdre la considératiou, les douceurs d'une vie confortable, pour ne pas compromettre l'avenir mondain de leurs enfants.

La nouvelle Révélation se propage lentement, parce que le Seigneur attend qu'il y ait un bien suffisant pour lui servir d'humus. Peu à peu par l'instruction, l'amour du travail, les événements politiques, les mauvais penchants de l'homme sont atténués. Il y a un progrès marqué à chaque génération nouvelle.

Plus une doctrine est céleste, plus est dangereux l'abus qu'on en peut faire. Rien ne contribue davantage à conserver dans une église naissante une véritable piété que la persécution et le mépris du monde. Souvent des sectes ont eu pendant qu'elles étaient opprimées une réputation de sainteté, qu'elles ont perdue quand elles sont devenues puissantes. On n'appartient à une société proscrite que par une foi sincère, désintéressée ; mais une église triomphante attire les ambitieux qui la corrompent. L'église Chrétienne primitive conserva pendant la persécution une pureté qu'elle perdit quand elle domina le monde Romain.

De même aujourd'hui le petit nombre des membres de la nouvelle église, le ridicule qui s'attache souvent à leur nom, du moins en France, éloignent de l'église naissante beaucoup d'hommes légers ou pervers qui s'y rallieraient si elle avait de grands succès ; ces hommes altéreraient les vérités nouvelles.

Il ne faut donc pas se décourager à cause du petit nombre de ceux qui reçoivent les célestes doctrines, et qui aident à édifier le culte extérieur de la nouvelle église.

§ 3. *La nouvelle église ne peut pas s'établir sur la terre, avant que le nouveau ciel ne soit formé. Il en fut de même de la première église Chrétienne.*

Le Dr Beyer avait écrit à Swedenborg pour lui demander si la nouvelle église devait être bientôt attendue. Swedenborg lui répondit : « Le Seigneur prépare en ce moment un nouveau ciel pour ceux qui croient en lui, le reconnaissent pour seul Seigneur et vivent selon cette croyance en évitant le mal et faisant le bien. C'est de ce Ciel que descendra la nouvelle Jérusalem mentionnée au

chap. xxi, de l'Apocalypse. Par degrés, à mesure que le Ciel nouveau se forme, la nonvelle église commence et s'accroît. »

De ces paroles de Swedenborg, il résulte que la nouvelle église ne s'établira pas ici-bas sous forme visible, avant qu'un certain nombre de disciples de la nouvelle dispensation ne soit sorti de ce monde pour former un ciel nouveau.

« Swedenborg dit aussi dans *ap. rev.* 486. Il faut savoir qu'il y a dans les cieux une église comme celle qui est sur la terre, et qu'elles font un comme l'interne et l'externe chez l'homme. C'est pourquoi l'église est d'abord pourvue dans les cieux par le Seigneur et d'elle ou par elle est pourvue l'église sur la terre ; aussi est-il écrit que la nouvelle Jérusalem descendit du nouveau Ciel d'auprès de Dieu. »

Les Swedenborgiens doivent donc attendre patiemment surtout en France, que le nouveau Ciel ait eu le temps de se former. Beaucoup de ceux qui ont été appelés à former ce nouveau ciel, sont restés jusqu'à leur mort dans l'Egypte ou dans le désert spirituel et comme Moïse n'ont aperçu que de loin la terre promise ou la nouvelle église ; ils se sont préparés sur cette terre à se rendre dignes d'appartenir dans l'autre vie à cette société dont l'influx inspirera et soutiendra ceux qui doivent inaugurer bientôt dans le monde terrestre le royaume du Seigneur.

Souvent pour se préparer à cette fin glorieuse des Swedenborgiens doivent vivre ici-bas cachés dans le seiu des vieilles églises, comme des pionniers dans le désert ou comme des sentinelles avancées au milieu des ennemis. C'est une situation quelquefois cruelle, mais en s'y résignant on se rend utile. Si la Providence disperse

partout des partisans des doctrines de la nouvelle Révélation, c'est d'abord pour que la bonne semence soit répandue partout, mais c'est aussi pour l'accomplissement d'un travail latent dont l'ouvrier souvent n'a pas conscience.

Il importe qu'en beaucoup de pays divers il y ait des disciples de la Révélation nouvelle pour qu'en luttant ici-bas contre les maux et les faux qui les entourent, ils préparent ainsi les voies à l'établissement en ces pays de la nouvelle église.

Swedenborg dans une lettre au Dr Beyer dit : on m'a demandé quand la nouvelle église s'établirait, j'ai répondu : par degrés. Il est connu que l'église Chrétienne ne fut pas établie immédiatement après l'ascension du Christ, mais qu'elle s'accrut successivement.

L'histoire confirme cette assertion de Swedenborg, au IIIe siècle après J. C. d'après Eusèbe liv. VI. ch. 43, à Rome qui avait un million d'habitants, l'église ne comptait que 46 prêtres et 14 diacres.

Dans les provinces les Chrétiens étaient moins nombreux encore qu'à Rome. Dans le diocèse de Césarée au IIIe siècle il y avait seulement 17 fidèles, à Antioche la 5me partie des habitants était chrétienne. En Gaule, sous Marc-Auréle il n'existait que les deux petites églises de Lyon et de Vienne.

Ceci explique pourquoi les historiens, les écrivains de ces trois premiers siècles parlent si peu des chrétiens, Tacite confond la nouvelle religion avec ce qu'il appelle les superstitions Judaïques.

Certainement la nouvelle église si elle continue à progresser comme elle le fait depuis un siècle sera aussi connue dans le monde en l'an 2000 que l'était l'église chrétienne au IIIe siècle de notre ère.

§ 4. *Avant que la nouvelle église ne grandisse, il faut que les vieilles églises soient dévastées.*

Les vérités d'une nouvelle Révélation ne peuvent être reçues non plus que les biens, avant que toutes choses aient été remises en ordre dans le monde spirituel, par ce changement appelé jugement dernier. Les effets de ce changement qui a lieu à la fin de chaque église, ne se font sentir que lentement en ce monde terrestre, et se manifestent par la désagrégation des vieux dogmes. *Voir l'ap. expl.* 670.

Tant que la décadence des vieilles religions ne sera pas consommée, la nouvelle église ne fera que des progrès très-lents ; car il y a une incompatibilité absolue entre la vieille théologie et la nouvelle doctrine. Avant qu'un édifice nouveau ne puisse être bâti à la place d'un ancien édifice, ce dernier doit être abattu.

Cette désagrégation des vieilles religions s'opère lentement ; elle est cependant de plus en plus visible. Qui oserait prêcher aujourd'hui dans les églises Réformées la prédestination, la damnation des enfants morts sans Baptême, qui oserait chez les Catholiques rétablir l'inquisition. Les musulmans, les hindous deviennent aussi moins fanatiques.

Dans toutes ces vieilles églises, la Providence substitue peu à peu aux vieilles erreurs des erreurs moindres. Cette amélioration est surtout sensible dans les églises Réformées qui deviennent peu à peu des vases dignes de recevoir la pure vérité.

On objectera que le monde chrétien ne présente pas un aussi heureux aspect que nous le disons, que le fanatisme, la superstition s'affirment au contraire plus carrément que jamais, par exemple dans l'église Ro-

maine qui a proclamé en ces derniers temps des dogmes anti-chrétiens qu'elle avait jusqu'à présent tenus dans l'ombre. Mais tout ce tapage est superficiel, agite violemment le clergé, en laissant les laïques indifférents. C'est un dernier effort des esprits du passé, qui se sentant attaqués dans leurs derniers retranchements, ont recours à toutes leurs vieilles armes pour livrer une dernière bataille.

Pendant cette explosion des vieux fanatismes, il vaut mieux que la nouvelle église n'apparaisse point. De même dans l'apocalypse la femme qui représente la nouvelle église se cache pendant quelque temps dans le désert pour éviter les attaques du dragon.

« La même chose arriva, quand la très-ancienne église arriva à sa fin. Alors les Représentatifs des célestes qui avaient été dans cette église furent rassemblés en un corps de doctrines par ceux appelés Chanoch et réservés pour l'usage d'une nouvelle église après le déluge ; ces doctrines restant comme dans un état de non existence pendant plusieurs siècles. De même aujourd'hui l'église Chrétienne est parvenue à sa fin. C'est pourquoi les arcanes du ciel et de l'église ont été révélés par le Seigneur afin de servir pour la doctrine et la vie à ceux de la nouvelle église. Cette doctrine aussi a été enlevée au ciel pour qu'elle ne fut point blessée par les méchants avant l'instauration de la nouvelle église. » Ap. ex. 670.

Et cette instauration ne peut avoir lieu avant la dévastation des vieilles églises. L'instrument principal de cette dévastation, est l'esprit de doute, d'incrédulité qui depuis un siècle détruit les doctrines et les institutions anciennes. La lutte entre cet esprit de négation et les vieilles erreurs qui s'affirment avec d'autant plus de violence qu'elles se sentent plus menacées, bouleverse toutes choses dans la sphère religieuse, ce travail est

comme le labourage qui prépare le sol pour la réception de la semence. Aussi la nouvelle église ne tardera pas à s'établir, ou s'établit peu à peu, à mesure que les vieilles erreurs sont extirpées ou atténuées.

Les idées, les mœurs produites par les églises précédentes doivent perdre leur empire, avant que la nouvelle Révélation soit reçue, autrement ses saintes doctrines seraient profanées par les systèmes et les partis qui se partagent la chrétienté, et seraient mises en pièces par la violence sans frein des écrivains appartenant soit aux vieilles églises, soit aux corps des savants confirmés dans leur incrédulité.

Avant que la nouvelle doctrine puisse être propagée, il faut que les hommes deviennent meilleurs, et par suite plus aptes à reconnaître la vérité.

L'amélioration morale de l'humanité depuis un siècle est sensible surtout par deux signes. 1° Les hommes en tout pays tendent de plus en plus à donner en religion plus d'importance à la vie qu'à la foi et au culte. 2° A aucune époque de l'humanité on ne s'est occupé plus qu'en notre siècle de créer des institutions, des établissements pour secourir les infirmes, les fous, les aveugles et pour améliorer la condition morale matérielle du peuple.

L'influx des cieux nouveaux développe chez les hommes les bonnes affections comme le soleil du printemps développe le blé, la vigne, les arbres à fruit, mais cet influx réveille en même temps toutes les inclinations mauvaises qui se sont accrues chez les hommes pendant des siècles, sous l'influence de religions corrompues ou de l'incrédulité. De même la chaleur du printemps réveille les vipères, fait croître et fructifier les plantes vénéneuses.

Pour que les maux héréditaires développés chez l'homme

par les fautes de tant de générations, puissent être atténués, extirpés, il faut qu'ils fassent irruption au dehors, et pendant les combats spirituels nécessaires pour subjuguer ces maux dans l'humanité, le Seigneur tient à l'écart et comme dans l'ombre sa nouvelle église pour qu'elle ne soit pas profanée ni pervertie.

§ 5. *Avant que les vrais et les biens spirituels de la nouvelle Eglise, puissent être admis, chez un homme ou dans une société, il faut que dans cet homme, dans cette société, les biens et les vrais naturels se soient suffisamment développés.*

Développer le bien naturel chez les hommes, c'est les préparer à recevoir les biens spirituels ou les biens de la religion.

Swedenborg dans *ap. exp.* 724, dit que Jean Baptiste fut envoyé pour préparer le peuple juif à la réception du Seigneur; sans cela le Seigneur n'aurait pu habiter chez cette nation.

Le Baptême de Jean représentait l'enseignement de la morale naturelle, et par suite le développement du bien naturel chez les Juifs, qui sans cela n'auraient pu recevoir de la présence du Seigneur que des souffrances, et profaner les vérités révélées par lui d'une manière encore plus abominable qu'ils ne l'ont fait.

De même en notre temps les doctrines de la nouvelle Révélation sont admises difficilement, parce que l'amélioration morale des masses est encore très-faible. Si ces doctrines pénétraient brusquement chez les simples, elles feraient plus de mal que de bien. Ainsi les doctrines de la nouvelle église sur l'Enfer sont si miséricordieuses, que les hommes pervers ne seraient plus assez épouvan-

tés par la pensée de l'autre vie. Que les amis des doctrines nouvelles ne s'affligent donc point en voyant l'empire que conservent les vieilles religions. Qu'ils se rappellent ces passages, *d'ap. rév.* 686 *et arcanes* 7965, où il est dit : C'est une loi de la divine Providence que ceux qui sont dans les maux de la vie ne puissent être que dans les faussetés de la doctrine, afin que les divins vrais ne soient pas profanés. Les hommes falsifient les vérités au même degré qu'ils sont dans les maux de la vie. Pour ceux qui sont dans les maux les vrais sont puants.

Les doctrines de la nouvelle église se propagent lentement, parce qu'elles sont en oppositon avec les mauvaises affections de l'homme. Ainsi on voit dans *ap. révélée*, 692, que l'amour de la domination, chez un prélat qui ne vît pour ainsi dire que par les plaisirs de cet amour. empêche la réception des doctrines nouvelles qui condamnent si sévèrement ce penchant mauvais qui éteint plus que tout autre la lumière du ciel.

De plus, de nos jours, bien peu de personnes sont capables de supporter les persécutions auxquelles sont exposés ceux qui propagent des vérités nouvelles opposées aux dogmes des vieilles églises. Les méchants dont la domination et l'existence fastueuse sont fondées sur ces vieux dogmes sont impitoyables pour ceux qui veulent les renverser et cherchent à dépouiller les novateurs de tous les biens terrestres, richesses, honneurs.

D'un autre côté, beaucoup d'hommes se rallient aux systèmes naturalistes, positivistes, à l'indifférence religieuse, parce qu'en agissant ainsi ils vivent en paix avec les chefs des vieilles églises qui ne s'inquiètent guère de ces pures négations.

Le dogme ultramontain qui fait de l'intolérance

religieuse un devoir est accepté avec avidité par beaucoup de personnes, parce qu'il donne satisfaction au penchant qui les pousse à trouver leur plaisir dans les vengeances, les haines, le mépris de ses semblables.

Pour diminuer chez les peuples modernes ces mauvais penchants qui les inclinent vers les faux de toute espèce, un travail préparatoire doit avoir lieu dans la sphère politique, économique où se développe le bien naturel.

La transformation profonde qui s'opère en notre temps dans les institutions politiques, dans l'état moral et matériel des nations, les améliorations si étonnantes dans l'ordre naturel, sont les signes précurseurs d'un développement correspondant qui se manifestera de plus en plus dans la sphère religieuse.

Les progrès de la liberté politique et civile, l'esprit philanthropique qui multiplie, plus qu'en aucun autre temps, les établissements qui ont pour but le soulagement des misères humaines sont dus à l'influx des cieux nouveaux, qui se fait d'abord sentir dans les champs inférieurs de l'activité humaine. Les Réformes religieuses viendront à leur tour ; les progrès de toute espèce leur préparent la voie. N'est-ce pas dans les pays les plus avancés sous le rapport de la liberté politique et du progrès industriel que la nouvelle église a déjà apparu avec un certain éclat.

Les améliorations politiques, économiques, préparent donc les voies au vrai christianisme, surtout en développant l'amour du travail qui est un agent puissant pour réprimer les mauvais penchants de l'homme.

Ne faut-il pas d'ailleurs chez presque tous les peuples des révolutions politiques pour que l'établissement de la liberté des cultes rende possible la création de sociétés de la nouvelle église avec un culte distinct.

Un développement suffisant de l'instruction publique et un certain progrès dans les sciences, les arts, l'industrie, sont aussi d'excellentes préparations pour l'implantation de la nouvelle église.

Pour que les vérités spirituelles de la nouvelle Révélation puissent être rationnellement comprises et par suite avoir un fondement solide, garantie de leur durée sans altération, il faut qu'elles rencontrent dans l'esprit humain une connaissance suffisante des choses naturelles.

Swedenborg dans *la vraie Religion Chrétienne* 206, dit que le sens spirituel de la Parole n'a pas été révélé aux chrétiens de l'Eglise primitive à cause de leur trop grande simplicité; cela ne leur aurait servi à rien.

Les premiers chrétiens probes mais simples ne possédant pas de vérités scientifiques pour contenir et confirmer les vérités religieuses, et ne pouvant les voir rationnellement les laissèrent bien vite se perdre ou se corrompre. Il fallait les progrès de l'astronomie moderne, s'élevant du système de Ptolémée à celui de Galilée, pour que les vérités réelles contenues dans le sens intérieur de la Parole fussent reçues au lieu des vérités apparentes résultant du sens littéral. De même en notre temps le développement de l'archéologie préhistorique, servira à confirmer la distinction établie par Swedenborg entre les récits symboliques et les vérités vraiment historiques de la Genèse.

Voilà pourquoi l'influx divin qui, en notre temps, organise à nouveau toutes choses dans le monde, se fait d'abord sentir dans les sphères les plus inférieures de l'activité humaine. Que d'inventions merveilleuses en notre siècle sont venues améliorer les conditions matérielles de l'existence humaine, batteuses à vapeur, che-

mins de fer, éclairage au gaz, etc. perfectionnement de l'agriculture, de l'industrie.

Cette transformation est seulement externe, mais ceui qui a dit de notre siècle ; *voici, je fais toutes choses nouvelles* saura bien aussi donner satisfaction à tous les besoins de l'homme en ce qui concerne sa vie spirituellle ; et pour cela il tient en réserve les vérités de la Révélation nouvelle dont la nouvelle église a le dépôt[1].

Cette nouvelle église chrétienne ne déchoira pas comme le culte qui l'a précédé, parce que chez elle les vrais et les biens spirituels auront pour bien immuable des connaissances positives dans les sciences naturelles ; et la civilisation qui aura pour âme cette religion où les vérités spirituelles seront confirmées par les vérités naturelles, ne périra pas comme les civilisations du monde antique.

§ 6. *Pour apprécier le degré d'accroissement de la nouvelle Eglise, il ne faut pas seulement compter ses membres, mais examiner s'ils ont une connaissance sérieuse des doctrines de la nouvelle Révélation, et s'ils conforment leur vie à ces doctrines.*

Les propagateurs de la nouvelle église seront découragés, aussi longtemps qu'ils jugeront des progrès de leur église à un point de vue naturel, c'est-à-dire en mesurant son accroissement par le nombre de ses membres ; mais s'ils reconnaissent qu'une doctrine est d'au-

---

[1] La vie de Swedenborg a été comme un représentatif de la manière dont l'humanité passera de l'étude des vérités naturelles à la connaissance des vérités spirituelles.

tant moins facile à propager qu'elle est plus opposée aux vieilles erreurs et à la corruption héréditaire de l'humanité, ils comprendront que la lenteur de la propagation de la nouvelle église est une preuve de plus en faveur de la supériorité de leurs doctrines.

Si la nouvelle église s'accroit lentement, c'est que ses doctrines sont radicalement opposées aux vieilles théologies. Entre les vieilles églises Chrétiennes, surtout parmi les Protestants, les dissidences sont bien peu de choses comparativement à l'abîme qui sépare la nouvelle Révélation des dogmes sur lesquels reposent ces vieilles églises. Ainsi de l'église anglicane on peut passer à l'église méthodiste sans presque rien changer aux principaux dogmes, il y a seulement un peu plus de ferveur dans le méthodisme.

La nouvelle Jérusalem est une nouvelle église, non une modification ou une réformation de la vieille église ; elle doit donc croître lentement, parce qu'elle est en opposition directe non-seulement avec les vieilles églises, mais avec le naturalisme qui domine aujourd'hui.

La nouvelle église ne concorde ni avec les anciennes théologies qui reposent sur l'idée de trois Dieux personnels, ni avec les systèmes scientifiques qui nient tout surnaturel c'est-à-dire l'existence de Dieu et la vie après la mort ; il faut donc pour devenir Swedenborgien, rompre entièrement avec les idées reçues ; rien ne coûte davantage aux hommes.

La nouvelle doctrine se propageant dans de semblables conditions, a donc eu un succès aussi grand qu'on pouvait raisonnablement l'espérer. Le nombre de ses adhérents s'accroît lentement, mais cet accroissement est très-sensible de dix ans en dix ans.

Les vérités de la nouvelle Révélation étant entière-

ment nouvelles ne sont reçues que par un petit nombre de personnes, parce qu'on ne peut les recevoir sans faire table rase de toutes les idées acquises antérieurement; et cela exige un travail intellectuel long pénible qui inspire de la répugnance aux esprits paresseux aux hommes préoccupés de leurs affaires ou de leurs plaisirs. Par là on comprend comment il n'y a qu'un petit nombre d'adhérents aux doctrines nouvelles.

La nouvelle église s'établira donc lentement mais par compensation elle aura une longue durée, ou plutôt elle ne dégénérera pas comme les églises qui l'ont précédée, parce qu'elle repose sur un ensemble de doctrines qui doivent être reconnues vraies par la raison et non point admises par une soumission aveugle àl'autorité d'un clergé. Ce corps de doctrines établi rationnellement et scientifiquement empêchera toute hérésie, mais comme dans notre temps il n'y a qu'un petit nombre d'hommes disposés à fonder leurs croyances religieuses sur un examen rationnel, il en résulte que la nouvelle église croît lentement.

Ceux qui s'intéressent à la propagation des doctrines de la nouvelle Révélation, ne doivent donc point se décourager, parce qu'ils n'ont point de ces succès éclatants qui sont obtenus par d'autres églises. L'homme naturel mondain se réjouit d'appartenir à une église qui compte des adhérents nombreux et riches, mais l'importance réelle d'une église ne se mesure pas de cette manière; souvent une très-petite église comme l'église Juive avant J-C. comme l'église réformée à Genève au XVIe siècle a une influence infiniment plus grande que des églises beaucoup plus nombreuses.

L'église chrétienne primitive resta pure, charitable,

tant qu'elle fut réduite à un petit nombre de fidèles; elle se corrompit rapidement au IVe siècle, quand elle compta dans son sein les empereurs, les grands et la multitude qui apportèrent dans les débats théologiques l'ardeur de leurs passions mondaines et la cruauté de leurs querelles politiques

§ 7. *La nouvelle église n'aura pas de déclin, mais pour ne pas dégénérer comme les églises précédentes, elle doit croître plus lentement qu'aucune d'elles dans ses commencements.*

Swedenborg dit formellement que la nouvelle église couronne des autres églises, n'aura pas de déchéance ni de consommation comme les églises précédentes, et cela parce qu'elle possède le sens interne de la parole et un corps de doctrines établies rationnellement. La nouvelle église est une dispensation finale, il n'y a plus dans l'écriture sainte de prédiction dont il faille attendre l'accomplissement.

Dans l'église chrétienne primitive le premier état fut meilleur que le dernier ; ce sera l'inverse pour la nouvelle église chrétienne ; ses faibles commencements ne peuvent donner une idée de ce qu'elle sera dans l'avenir.

Pour que la nouvelle Jérusalem ne dégénère pas comme l'église chrétienne primitive, il faut qu'elle ait d'autres commencements ; il faut qu'elle soit réduite pendant longtemps à un petit nombre de membres, et qu'elle n'ait point de ces accroissements subits, de ces adhésions en masse, qui ont amené la corruption immédiate de l'église chrétienne au IVe siècle[1].

La providence du Seigneur, en permettant que Swe-

---

[1] Même dans l'état actuel de la nouvelle église il y a eu des

denborg et la nouvelle église aient été l'objet en Angleterre comme en France de tant de calomnies et en butte à tant d'écrits injurieux, a eu sans doute pour but de détourner de la nouvelle révélation les hommes mondains qui l'auraient altérée en profanée.

En croissant lentement la nouvelle église conservera plus pur le dépôt qui lui est confié, ses doctrines ne subiront aucune altération par des mélanges avec des doctrines opposées.

Au lieu de s'approprier comme l'église chrétienne primitive au IVe siècle les formes du culte païen, la nouvelle église recevra sa forme définitive par un culte nouveau, par des rites représentatifs qui surgiront progressivement, logiquement du fonds même de ses doctrines.

Loin de rougir de leur église parce qu'elle est peu riche et petite selon le monde, les Swedenborgiens doivent comprendre pourquoi le Seigneur ne permet pas qu'elle croisse plus rapidement. L'église nouvelle sera toujours assez prospère si ses membres s'efforcent de développer chez eux les vertus du vrai chrétien.

Plus tard les adhésions en masse seront moins dangereuses, quand la nouvelle église aura son culte bien organisé, sa doctrine formulée scientifiquement, ce qui se fera pendant que l'église, dans une humble situation sera à l'abri des influences de l'amour du monde et de la domination. Dans l'église chrétienne primitive au contraire les doctrinaux ne furent formulés qu'après l'adhésion des empereurs et des masses au christianisme, c'est-à-dire sous l'influence des passions mondaines et politiques.

---

dissentiments très-vifs entre ses membres. Ces dissentiments auraient été bien plus graves dans une église riche et nombreuse.

L'église nouvelle n'aura pas de déclin, parce que ses membres recevront ses doctrines sous forme rationnelle ; on n'apprend que peu facilement la géométrie, mais quand on a compris ses principes ou théorêmes, on ne peut plus les rejeter. Les convictions religieuses acquises de cette manière ne s'évanouissent pas comme celles qui sont dues à des impressions plus ou moins vives sur les sens ou l'imagination.

Il y a encore une autre raison pour laquelle la nouvelle église n'aura pas de fin, c'est qu'elle aura un esprit de charité inconnu aux églises précédentes. Jérusalem signifie la tour de la paix ou vision de paix, la nouvelle Jérusalem ne sera vraiment digne de ce nom que lorsqu'elle aura fait pénétrer dans l'esprit, le cœur, les habitudes de ses membres, la doctrine de charité d'après laquelle on reconnaîtra comme membre de l'église tous ceux qui vivent bien, quelle que soit leur opinion particulière sur des questions dogmatiques.

En plaçant l'essentiel de l'église dans la vie, non dans la foi, la nouvelle église deviendra la couronne de toutes les autres églises, en formant avec toutes les sociétés religieuses une seule église véritablement universelle parce qu'elle aura pour lien commun entre les sociétés de toute dénomination la charité qui existe plus ou moins dans chacune de ces sociétés[1].

---

[1] La nouvelle église se propagera plus lentement que la primitive église chrétienne, parce que le Seigneur ne permettra pas qu'elle se propage autrement que par le libre examen de la raison et non par des miracles.

Swedenborg dans *le Ciel et l'Enfer* 455 dit : Comme des esprits s'étonnaient que cette vérité que l'homme vît après la mort sous parfaite forme humaine n'eût pas été manifestée à l'homme par des visions, il leur fut dit que cela eût pu être fait.... mais que ja-

mais ceux qui se sont confirmés dans les faux contre les vrais, ne croiront, quand même ils verraient eux-mêmes, et qu'en outre il est dangereux de confirmer quelques vrais par des visions chez ceux qui sont dans les faux, parce qu'ainsi ils croiraient d'abord et nieraient ensuite et profaneraient ce vrai lui-même. Car profaner c'est croire et ensuite nier, et ceux qui profanent sont dans le plus profond des enfers.

La nouvelle église n'a donc pas d'ennemis plus dangereux en France et ailleurs que ceux qui mélangent ses doctrines avec les idées et les pratiques des illuminés et des spiritistes, comme Balzac dans son roman de *seraphit*. Ceux qui sont entrés dans cette voie mauvaise ont fait un tort considérable à la propagande des doctrines nouvelles.

CHAPITRE XII

De l'état actuel et de l'avenir de la nouvelle église

§ 1. *La doctrine de la nouvelle Révélation se propage peu à peu dans le monde entier, et malgré tous les obstacles, l'église dépositaire de ces doctrines s'accroît et s'accroîtra chaque jour davantage.*

Swedenborg interrogé dans les derniers temps de sa vie, sur l'époque où s'établirait sa doctrine de la nouvelle église, répondait que les temps et les saisons étaient entre les mains de Dieu, que par conséquent il ne pouvait pas dire précisément l'époque, mais que cette doctrine serait reçue en temps voulu de Dieu, puisque le Seigneur l'a promis dans sa parole ; s'il en devait être autrement, il n'aurait point révélé les choses qui étaient restées cachées jusqu'à ce jour. « Lis toi-même, disait-il à son ami Springer Apoc. XXI. 2. et Zacharie XVI. 29. et tu verras que la nouvelle Jérusalem se manifestera à toute la terre. » Un siècle s'est écoulé depuis que la nouvelle Révélation a eu lieu (de 1745 à 1772) ; pen-

dant ces cent années, les progrès de la nouvelle église ont été lents mais continus, et son culte extérieur s'est organisé d'une manière sérieuse dans quelques-uns des pays les plus civilisés.

Le général Tuxen demandait à Swedenborg peu de temps avant sa mort combien il pensait qu'il y eut dans le monde de personnes adoptant ses doctrines, il répondit qu'il pouvait y en avoir peut-être cinquante, et le même nombre dans le monde des esprits, et il ajoutait : Dieu connaît le temps où son église doit commencer.

La Providence a suscité en chaque pays tout d'abord les hommes les mieux qualifiés pour remplir la tache qui devait précéder toutes les autres. Clowes en Angleterre Tafel en Allemagne, Leboys-des-Guays en France ont imprimé les manuscrits de Swedenborg et traduit ses écrits dans les langues les plus répandues.

Pour que la nouvelle Révélation put être conservée dans toute sa pureté, il fallait une église distincte ayant un enseignement et un culte nouveaux, conformes à cette révélation, cette église a été fondée à la fin du dernier siècle ; elle est encore réduite à un petit nombre de membres, mais elle s'accroît chaque année et se développera avec une force croissante. Le peuple juif était un très-petit peuple, et il a rempli sa mission ; la conservation de la révélation faite à Moïse et aux prophètes.

Nous avons énuméré les raisons pour lesquelles la nouvelle église devait croître forcément avec beaucoup de lenteur, cependant son accroissement a été tel qu'il justifie les espérances d'un brillant avenir ; il y a maintenant dans le monde 30 ou 40,000 personnes qui suivent le culte de la nouvelle église.

Aux États-Unis de 1840 à 1870, la population a quadruplé, le nombre des membres de la nouvelle église a

décuplé pendant la même période, et a gagné 60 °/° dans les dix dernières années, pendant que les unitairiens, lés congrégationels, les quakers diminuaient.

L'influence des petites sociétés ayant un culte nouveau fondé sur les doctrines de Swedenborg s'exerce bien au delà des limites de la nouvelle église; cette influence atteint les personnes qui composent les vieilles églises, et modifie peu à peu leurs idées, leurs sentiments, de manière à transformer ces personnes, sans qu'elles aient conscience de cette influence le plus souvent.

Cet état nouveau du monde religieux est décrit par Swedenborg dans son *opuscule sur le jugement dernier* où il dit § 73 : Dorénavant l'état du monde sera exactement semblable à ce qu'il était auparavant, quant à la forme externe quant aux alliances, aux guerres, mais complétement différent quant à l'interne. »

« Les églises seront divisées et leurs doctrines enseignées comme auparavant, mais l'homme de l'église sera désormais dans un état plus libre de penser sur les choses de la foi, parce que la liberté spirituelle a été rétablie par la mise en ordre des cieux et des enfers, quoique l'homme ne remarque pas en lui ce changement d'état. »

C'est parce que la liberté spirituelle a été rétablie, que le sens spirituel a été découvert. Auparavant l'homme ne l'aurait pas compris ou l'aurait profané, s'il l'avait compris.

Les signes de cette liberté spirituelle apparaissent de toutes parts. Malgré les efforts inouis des vieux clergés pour maintenir leur domination sur les âmes, cette domination est partout ébranlée, sinon détruite, non-seulement chez les catholiques et les protestants, mais encore chez les Hindous et les Gentils de tous pays. Les

vieilles superstitions disparaissent et se modifient sous l'influence de l'esprit nouveau qui transforme l'humanité.

L'église nouvelle est dans le monde religieux ce qu'est une petite quantité de levain qui fait fermenter et lever une grande quantité de pain.

L'influx des cieux nouveaux devient chaque jour plus puissant par l'arrivée dans le monde des esprits de personnes qui sur la terre ont reçu et pratiqué les doctrines nouvelles. Les Swedenborgiens avoués rencontrent autour d'eux des dispositions bien différentes de celles qui existaient il y a 40 ans, quand on regardait tout homme qui lisait Swedenborg comme un homme ayant perdu le sens commun. On rejetait alors les écrits de la nouvelle église de toutes les bibliothèques; aujourd'hui ces mêmes écrits sont accueillis avec faveur par beaucoup de pasteurs de toute dénomination, au moins dans les pays anglo-saxons.

Les ministres de la nouvelle église sont bien accueillis presque partout aux États-Unis et en Angleterre; un public nombreux va les entendre. Les journaux de la nouvelle église ont de nombreux lecteurs. La revue l'*intellectual repository* en Angleterre a 15,000 abonnés. Le *new Jérusalem messager* en Amérique tire à 3 ou 4,000.

L'importance de la nouvelle église est prouvée par ce fait qu'aucune église proportionnellement au nombre de ses membres avoués, n'a un mouvement de librairie aussi considérable. Le nombre énorme des livres vendus montre que les doctrines sont goutées et se propagent mais sans faire grand bruit.

Quand on réfléchit aux difficultés comme insurmontables qu'avait d'abord rencontrées la propagation des nouvelles doctrines, on comprend que Hindsmarsh ait pu

dire peu de temps avant sa mort que toutes ses espérances avaient été dépassées.

La nouvelle église ne progresse pas seulement par l'accroissement du nombre de ses membres, mais par la considération qu'ils ont su acquérir par leur probité, leurs vertus domestiques et par leur amour du travail. Le niveau de l'instruction est très-élevé parmi eux, quelques uns de leurs écrivains sont extrêmement appréciés en dehors de leur église, ainsi Chauncey Giles en Amérique, Hyde en Angleterre.

On dit familièrement aux États-Unis qu'il n'y a pas de meilleurs voisins que les Swedenborgiens parce qu'ils sont serviables et de rapports faciles ; ils sont en général disposés à être contents de la condition où ils sont, et on est porté à croire que leur religion est bonne puisqu'elle leur apprend à accueillir la mort, non-seulement sans effroi, mais avec un visage souriant, parce qu'ils ont la conviction qu'elle est l'entrée dans une vie heureuse.

En aucune église aux États-Unis on ne montre autant de libéralité pour les dépenses de l'Église ; les méthodistes donnent en moyenne deux francs par tête, les Swedenborgiens donnent deux ou trois fois plus.

Enfin le progrès intérieur des membres et amis de la nouvelle église est manifesté par le fait que dans leurs rapports avec les autres églises, au lieu de rechercher uniquement les différences qui les séparent des chrétiens d'autres dénominations, ils se préoccupent des concordances qu'ils ont avec eux, et par l'esprit d'équité et de charité qui les porte à reconnaître le bien et le vrai partout où ils se trouvent, et à juger si un homme est vraiment chrétien moins par sa foi que par sa vie.

§ 2. *De l'avenir de la nouvelle Église chez les Gentils.*

Swedenborg dans l'*opuscule sur le jugement dernier* 74. dit: « J'ai eu plusieurs conversations avec les anges sur l'état de l'église, ils m'ont dit qu'ils ne savaient pas l'avenir parce que savoir l'avenir appartient au Seigneur seul, mais qu'ils savaient que cet esclavage dans lequel était l'homme d'église a été enlevé, et que maintenant il peut mieux percevoir les vrais intérieurs, et qu'il peut devenir intérieur s'il le veut; mais que néanmoins ils avaient bien peu d'espoir à l'égard des hommes de l'église chrétienne, tandis qu'ils en avaient beaucoup à l'égard d'une nation séparée du monde chrétien, et par là éloignée de ceux qui infestent. Cette nation est telle qu'elle peut recevoir la lumière spirituelle. Ils m'ont dit aussi qu'aujourd'hui les divins vrais intérieurs sont révélés chez cette nation et sont reçus par la vie et le cœur, et qu'on y adore le Seigneur. »

Il est probable qu'il s'agit dans ce passage d'une nation Africaine; Swedenborg place dans cette partie du monde les hommes les plus intérieurs ou les plus célestes; Dans la *vraie Religion chrétienne* 840, il dit qu'il se fait aujourd'hui chez les africains une révélation ; il s'étend longuement sur cette révélation dans les passages suivants du *Diarium*, 4783, 4770, 4774, 4777, 4779.

Ces assertions de Swedenborg qu'une nouvelle église existe au centre de l'Afrique, ont porté beaucoup de

Swedenborgiens en Angleterre à prendre un vif intérêt et même à prendre part à des voyages d'exploration dans ces contrées.

Si les découvertes des voyageurs modernes dans le centre de l'Afrique n'ont pas encore démontré la vérité des affirmations de Swedenborg, elles ont du moins établi ce fait que dans ces régions, contrairement à l'opinion reçue jusqu'à nos jours, existent des peuples de mœurs très-douces, hospitaliers, ayant une certaine civilisation, très-différents enfin des peuplades du littoral. Ces peuples nouvellement découverts, mais dont on a seulement constaté l'existence ne sont pas assez connus pour que l'on sache rien de positif sur leur religion.

Ces peuples ne connaissent pas les sciences, mais n'en sont peut être que plus aptes à recevoir la nouvelle révélation, et on peut leur appliquer ce qu'on a dit des Barbares qui envahirent l'empire Romain. Les nations du nord avaient une férocité et d'autres vices qui semblaient incompatibles avec le christianisme ; mais chez eux ces vices n'étaient pas confirmés par la science comme chez les Grecs et les Romains, c'est pour cela qu'ils furent appelés par la Providence pour former les nations chrétiennes modernes.

§ 2. *De l'avenir de la nouvelle église en France*

Swedenborg eut toujours une grande sympathie pour *la noble nation française*. Ce sont les expressions dont il se sert dans son *traité de la divine Providence ;* il

avait formé le projet de publier à Paris le plus important de ses ouvrages, *la vraie Religion chrétienne*, il en fut empêché par les rigueurs de la censure d'alors.

Swedenborg eut comme un pressentiment des desseins de la Providence sur une nation qui à contribue plus que nulle autre depuis un siècle, à la transformation politique économique religieuse du monde entier.

Le mouvement qui entraîne irrésistiblement la France hors des voies anciennes, ébranlement qui se fait sentir dans toute l'Europe, ne montre-t-il pas qu'elle a ressenti plus qu'aucune autre nation l'influx qui des cieux nouveaux descend sur toute la terre. Cet influx tombant dans un milieu où sont placés à côté des plus nobles aspirations les éléments les plus mauvais, produit une fermentation qui, soulevant en même temps les bonnes et les mauvaises affections, sert à séparer le bien du mal, le vrai du faux.

Swedenborg dit dans ses écrits qu'un des caractères distinctifs de l'ère nouvelle qui a commencé au siècle dernier, consiste en ce que l'homme désormais sera en état de penser plus librement, parce qu'il y a une lumière plus grande. Par suite de cette liberté plus grande dont jouissent les hommes, chacun manifeste plus ouvertement ses pensées fausses ou vraies, ses penchants bons ou mauvais; il n'y a pas plus de mal dans le monde qu'auparavant, mais celui qui existait auparavant quoique caché, apparaît au grand jour. Il ne faut donc pas s'effrayer du mal qui apparaît en France, surtout pendant nos révolutions politiques religieuses, il faut qu'il paraisse au dehors pour qu'il soit reprimé. Quelles que soient ses fautes, la France progresse dans la sphère

morale comme dans la sphère matérielle; la vie de famille la fidélité conjugale sont revenues en honneur et sous ce rapport il y a un progrès immense depuis le siècle dernier, s'il y a en apparence plus de crimes commis c'est qu'ils sont tous poursuivis tandis que la moitié de ces crimes était inaperçu et impuni auparavant.

Il en est d'une nation comme d'un individu. Souvent pendant que nous faisons des progrès réels dans la vie spirituelle, dans l'apparence il nous semble au contraire que nous rétrogradons que nous devenons plus mauvais, parce que l'influx en nous d'une lumière spirituelle plus vive plus ardente révéle en nous des maux plus profonds que ceux que nous soupçonnions et par suite nous oblige à des luttes plus terribles.

En France on a pu constater plus qu'ailleurs que l'homme est désormais dans une grande liberté de penser. Cette liberté s'est d'abord manifestée dans la sphère politique; les réformes politiques sont une préparation pour les réformes religieuses. La nouvelle église n'a pu s'établir jusqu'ici que dans le pays où la loi politique garantit la liberté des cultes, et lorsque cette liberté a pénétré dans les mœurs.

Les français s'occuperont un jour des réformes religieuses avec la même ardeur qu'ils ont mise aux luttes politiques. L'incrédulité qui domine aujourd'hui n'est que provisoire et prépare les voies à une religion plus éclairée plus rationnelle.

N'oublions point que Swedenborg dans *l'exposition sommaire* dit que la nouvelle Jérusalem sera accueillie plus facilement parmi les nations formant la gentilité chrétienne que parmi les réformés qui possèdent la Parole.

La nouvelle église s'est organisée d'abord chez les nations réformées, comme la primitive église fut d'abord inaugurée chez les Juifs, qui possédaient l'ancien testament, mais ce fut parmi les Gentils qu'elle reçut son plus grand accroissement.

C'est un des faits les plus remarquables de l'histoire des religions que très-souvent les révélations les théologies destinées à transformer l'humanité, s'implantent de préférence dans les pays autres que ceux où elles ont pris naissance. La première église chrétienne née en Orient s'est implantée définitivement en Occident. Le plus grand théologien du christianisme primitif, St Augustin a écrit ses ouvrages en Afrique au moment où le christianisme y était détruit. Le calvinisme né en France a fait ses plus importantes conquêtes dans les pays du nord.

Il est aussi possible que la nouvelle église qui s'est d'abord formée dans les pays anglo-saxons, où elle a revêtu les formes de culte du Protestantisme qui dominait chez ces peuples, revête dans d'autres pays des formes différentes qui en rendront la propagation plus facile chez d'autres nations. Le génie propre des peuples du midi et même de la France s'accomode difficilement de la simplicité du culte Protestant qui dans le commencement de l'église nouvelle était celui qui convenait le mieux pour éviter l'idolatrie dans laquelle était tombée la vieille église chrétienne[1].

---

[1] La nouvelle église pour trouver un culte qui lui soit propre, par l'usage des rites représentatifs par exemple,a peut-être besoin du génie artistique des peuples du Midi, qui dans l'antiquité, comme dans les temps modernes, ont toujours conservé dans leur culte l'usage des représentatifs, dont ils ne comprennent plus le sens.

§ 4. *La nouvelle Église sera la couronne des autres églises, qui seront peu à peu améliorées, transformées, mais non détruites par son influence.*

La nouvelle Église se manifestera dans toutes les parties du monde, comme société religieuse distincte, ayant un culte nouveau et une organisation ecclésiastique propre, comme expressions de ses doctrines. Constituée sous ces formes particulières, elle sera comme le cœur de l'humanité, en infusant une vie spirituelle nouvelle dans les vieilles églises dont elle sera le couronnement.

Cette influence visible et invisible que la nouvelle église exercera sur les vieux cultes n'implique nullement qu'elle doive les faire disparaître ; après leur avoir au contraire communiqué une nouvelle vitalité, elle les unira toutes ensemble dans une harmonieuse diversité, ce qui est la vraie Catholicité.

Les disciples des doctrines révélées à Swedenborg ont sous ce rapport deux tâches à remplir. Les uns doivent s'efforcer de constituer l'église nouvelle sous forme distincte ; ceux qui sont qualifiés pour cette tache et qui ne la remplissent pas, s'exposent à recevoir le châtiment que le maître inflige dans la parabole de l'Évangile à celui qui a reçu un talent, c'est-à-dire la connaissance de la vérité et qui au lieu de le faire valoir, l'enfouit en terre. D'autres sont appelés à demeurer dans les vieilles églises pour y développer les biens et les vrais qui y restent encore. Cette dernière tâche a d'ailleurs pour principaux ouvriers ces hommes de bien attachés aux anciens cultes qui ressentent l'influx de l'esprit nouveau, sans connaître d'où provient cet influx.

Quelques Swedenborgiens aux États-Unis dans ces derniers temps ont manifesté des opinions qui tendraient à renouveler les erreurs que Swedenborg a si sévèrement condamnées sous le nom de Babylonie. D'après ce groupe qui ne forme d'ailleurs qu'une infime minorité, on devrait attribuer aux écrits de Swedenborg un caractère divin qui les assimilerait aux livres qui forment la Parole de Dieu, un corps sacerdotal devrait être institué dans l'église, avec l'autorité nécessaire pour imposer à tous son interprétation de la Parole de Dieu et de Swedenborg, enfin on devrait considérer comme damnés tous ceux qui n'auraient pas été baptisés dans la nouvelle église.

Ces assertions sont directement opposées aux écrits de Swedenborg et doivent être énergiquement repoussées, parce que l'adoption d'un tel système réduirait l'église aux proportions d'une petite secte ayant la main levée contre toutes les autres églises et par suite soulevant contre elle-même une haine universelle.

C'est en prévision de ce danger que les écrits de Swedenborg renferment des recommandations si expresses pour que la nouvelle église ne tombe point dans l'intolérance qui a dévasté les églises précédentes.

« Aujourd'hui, dit-il, *arcanes* 1967, c'est d'après les seuls doctrinaux de la foi qu'on dit qu'il y a église, et c'est d'après ces doctrinaux seulement qu'on distingue les églises, quelle que soit la vie que l'on y mène, et dans *arcanes* 1799. Si l'on faisait de l'amour pour Dieu et le prochain l'essentiel de l'église, des diverses églises il s'en formerait une seule, tous les débats qui n'existeraient que par le doctrinal seul, se dissiperaient à l'instant, et le royaume du Seigneur s'établirait sur la terre.

D'après Swedenborg, tous ceux qui vivent bien selon

la religion qu'ils connaissent sont sauvés et sont en communion avec ceux qui sont de l'église vraiment Chrétienne, et l'église du Seigneur est répandue partout, quoiqu'elle soit plus spécialement là où est célébré le culte de la nouvelle église.

Dans l'avenir, toutes les églises, quoique distinctes par les doctrines et par les rites, ne formeront plus qu'une seule église vraiment universelle, lorsqu'on mettra la charité et non la foi à la première place dans toute religion.

NOTES ET DOCUMENTS

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA NOUVELLE ÉGLISE

DANS LES PAYS DE LANGUE FRANÇAISE

Note A

MONSIEUR LE BOYS DES GUAYS

Extraits de sa Correspondance.

Tous ceux qui veulent propager en France les vérités de la nouvelle église et les mettre en pratique doivent s'attendre à rencontrer, en eux-mêmes et hors d'eux-mêmes, mille difficultés grandes et petites. Ces obstacles proviennent de la discordance entre les vérités nouvelles et les idées reçues ou entre ces vérités et les mauvais penchants développés chez l'homme par un grand nombre de générations successives.

Il importe que les disciples de la nouvelle église se rendent bien compte des obstacles qui les attendent et de la marche qu'ils doivent suivre pour en triompher. Sous ce rapport la correspondance immense de M. Leboys des Guays présente un très-grand intérêt et fournit de précieux renseignements.

C'est en compulsant cette correspondance que l'on se rend bien compte de l'œuvre qu'ont accomplie les premiers propagateurs de la nouvelle église en France. Leur tâche était bien difficile, et ils ont fait souvent fausse route, mais leurs fautes peuvent servir à éclairer leurs continuateurs sur les voies qu'ils doivent suivre.

M. Leboys des Guays avait accepté de cœur les doctrines de la nouvelle Révélation en 1835. Il entreprit de suite de les propager ouvertement et d'inaugurer le culte de la nouvelle église dans le pays qu'il habitait, à Saint-Amand, petite ville du département du Cher, (ancien Berry.)

Parmi les collaborateurs qui vinrent en aide à M. Leboys, il faut distinguer plusieurs classes d'hommes ; il rencontra en premier lieu les Swedenborgiens de l'école du capitaine Bernard et de Richer, qui presque tous avaient conservé un grand attachement pour le culte Catholique, comme MM. de Tollenare, Blanchet, etc.

Lorsque M. Leboys voulut rompre avec le culte de la vieille église Chrétienne, il fut suivi dans cette voie par les membres de la petite société de Swedenborgiens qui existait à Paris, depuis le commencement du siècle, ainsi que par un certain nombre d'autres personnes à Saint-Amand et ailleurs.

M. Leboys trouva aussi un concours actif parmi des Protestants, comme M. Portal, M. Harlé qui fut son principal collaborateur et d'autres.

Dès que M. Leboys des Guays inaugura le culte nouveau à Saint Amand, il vit aussitôt accourir à lui une certaine quantité d'illuminés, d'extatiques, de magnétiseurs, de spiritistes qui en tout pays créent de grands embarras aux propagateurs de la nouvelle église. Les illuminés avaient, en Suède, en France, compromis par

leurs extravagances les doctrines de la nouvelle Révélation. M. Leboys avec une grande décision de caractère rompit toute solidarité avec ces esprits égarés. Il sut aussi se tenir en garde contre les avances des Phalanstériens et autres hommes d'opinion politique exaltée qui voulaient patronner la nouvelle église pour s'en servir comme d'un instrument.

Beaucoup d'étrangers Américains, Anglais, Russes aidèrent aussi M. Leboys de leurs conseils et de leur argent.

Nous passerons successivement en revue ces divers groupes de personnes avec lesquels M. Leboys échangea des milliers de lettres et nous consacrerons un chapitre spécial à M. de Chazal, qui fut l'un de ses aides principaux.

I

Les premiers correspondants de M. Leboys des Guays furent, à partir de 1838, les amis du capitaine Bernard et d'Edouard Richer qui venaient de mourir. Parmi ceux-ci citons M. de Tollenare,et madame Bernier. Cette dame, pleine de zèle et d'intelligence, entra en relations avec M. Leboys en lui envoyant un article du journal *le Breton*, dans lequel M. de Thomines, président de la société littéraire de Nantes, avait donné un exposé bienveillant des doctrines de Swedenborg. Cette dame était peu fortunée et atteinte d'une amaurose, M. Leboys lui écrivit plusieurs lettres pour la consoler et lui montrer que ces épreuves n'étaient permises par la Providence

que pour son avancement spirituel. Il savait dans de semblables circonstances trouver le langage qui va au cœur et éclaire l'esprit. « Si vous saviez, lui répond madame Bernier, combien j'avais besoin de vos chères paroles, au moment où je les ai reçues. » Beaucoup d'âmes en France ont été réconfortées dans leurs épreuves par les doctrines de la nouvelle Révélation.

Dans la correspondance de M. Leboys de cette époque, il est question de plusieurs Swedenborgiens ; du Dr Brunet, du comte de Divonne traducteur de *la science divine de Law*, du ministre Protestant Dutois, auteur de la *Philosophie divine* sous le nom de *Ben Nathan*, 1791, de M. Verdier d'Angers, traducteur de l'abrégé d'Hindsmarsh, du docteur Wurtz, frère du libraire, qui était un zélé disciple,de M. Fournier neveu de saint Martin, le philosophe inconnu.

L'un des hommes avec lesquels M. Leboys échangea le plus grand nombre de lettres fut M. Blanchet. avocat à Tarbes puis conseiller de préfecture, qu entra en relation avec lui en 1836. Dans ses lettres M. Blanchet se plaint de l'isolement spirituel où il vit et se félicite du recomfort qu'il trouve en rencontrant des personnes qui sont en communauté de croyances religieuses avec lui, « une lettre, dit-il, profite souvent à celui qui l'a écrite autant qu'à celui qui la reçoit. »

Il énumère les disciples des nouvelles doctrines à Tarbes, à Orthez, il cite M. Lameiguère, bon, réservé, sûr et sincère, il retrouve les mêmes qualités chez les demoiselles P. chez leur neveu M. Charles P. chez M. Laffite, Paraige etc. Ces personnes dans leurs réunions privées pour le culte, au commencement et à la fin, lisaient des prières de la liturgie Protestante légèrement modifiées, puis lisaient un chapitre de la Parole de Dieu que l'un deux

expliquait succinctement. On lisait un psaume ou l'on chantait un cantique et quelquefois on lisait un chapitre de Richer ou de Boniface Laroque.

M. Blanchet se reprochait de s'occuper trop mollement de propagande, de rougir de celui qui est la vérité. « Je n'ai qu'un stérile désir, disait-il, et point de volonté, je ne suis point détaché comme vous des choses d'ici-bas, je fais peu de progrès ; que vous êtes heureux, vous avez été jugé digne de rendre témoignage à la vérité. »

M. Blanchet avait engagé M. Leboys à venir le voir à Orthez ; il espérait beaucoup de cette visite pour amener aux doctrines nouvelles « la population Protestante si bonne, tombée dans le socinianisme, puis réveillée par les chefs méthodistes pleins de piété de charité, affirmant la divinité de J. C, mais ne voyant le salut que dans la foi seule en trois personnes divines. »

M. Leboys au lieu de s'adresser surtout aux simples de toute condition non confirmés dans la vieille théologie, s'acharna à discuter pendant plusieurs heures avec un ministre méthodiste, et ne fit pas une bonne impression. M. Blanchet fut malade par suite du chagrin que lui causa l'insuccès de son ami et lui fit dans ses lettres de doux reproches. « La controverse, dit-il, ne sert à rien avec un adversaire qui ne veut pas comprendre, et nuit presque toujours. Je ne puis me lasser de vous dire que, prêchant la doctrine de la charité, nous devons en donner l'exemple dans nos écrits et nos paroles, ne point attaquer et éviter toute polémique. Nous devons nous contenter d'exposer nos doctrines, et nous ne devons pas d'abord tout dire. »

M. Leboys pour un échec ne perdait pas courage ; il se remit vigoureusement à l'ouvrage, et par la publica-

tion de la Revue : *la nouvelle Jérusalem* en 1839, ranima le courage de M. Blanchet qui lui écrivait : vos lettres à un homme du monde sont parfaites.

M. Blanchet retomba bientôt dans ses défaillances : « il y a, ce semble, disait-il, un temps d'arrêt dans la propagation de nos doctrines. J'ai remis nos livres en dépôt chez un libraire d'Orthez, j'en ai donné à un colporteur, on me les a rendus. » Nommé conseiller de préfecture, il se laissa absorber par les affaires.

M. Blanchet était un homme faible, mais ayant conscience de sa faiblesse, ce qui le rendait sympathique. « Je me sens bien faible, bien mauvais, bien esclave des passions, ah ! prions les uns pour les autres, soutenons-nous mutuellement. » Révoqué en 1848, il se renferme désormais dans ses études solitaires, écrit de nombreux ouvrages, dont le meilleur est son *exposition sommaire de la vraie Religion Chrétienne.* Parmi ses écrits manuscrits, il y en a un qui vaudrait la peine d'être imprimé, c'est un index *de l'Apocalypse expliquée.*

M. Blanchet avec son bon sens et son exquise modestie, ne se faisait pas illusion sur la valeur de ses écrits. « Je ne sais point parler et à qui parlerais-je ? Si j'écris cela me rend heureux, et m'occupe constamment de nos célestes doctrines. » Il confessa courageusement ses croyances jusqu'à sa mort qui eut lieu en 1870. Il ne voulut point se confesser, mais comme il avait reçu le curé, celui-ci lui accorda les cérémonies de l'église pour ses obsèques.

Nous avons raconté comment la nouvelle église, comme corps visible, avait pris pour ainsi dire naissance en France dans le 23e régiment de ligne, par l'influence du capitaine Bernard.

Parmi les officiers de ce régiment qui se réunissaient

pour célébrer en commun un culte fondé sur les doctrines nouvelles, le plus ardent, sinon le plus capable, était le capitaine Fraiche, originaire du Languedoc. Écrivain infatigable il adressait souvent à M. Leboys des lettres immenses et des manuscrits à imprimer. Il connaissait bien les doctrines et ne les mélangea jamais avec aucune erreur, mais c'était un écrivain médiocre. Il a publié cependant dans la revue de Saint-Amand de bons articles, tels que : *la petite pierre blanche sortie du torrent* et sa brochure : *Résumé de mes études sur les vérités révélées à la nouvelle église*, a été utile.

Le capitaine Fraiche se retira à Montauban où il suivait le culte Protestant. Franc, loyal, plein de bon sens, père de famille modèle, il désirait ardemment propager les doctrines nouvelles. « Donnons, disait-il, mais qui veut de nos dons ? C'est là ma peine, et comme je le pense, celle de tous nos frères. Cette indifférence pour des vérités si consolantes, cette pitié presque insolente envers ceux qui les croient, font soupirer. Mon Dieu, à qui réserves-tu les moyens de toucher les cœurs et les esprits ? Nous ne devons pas perdre confiance, mais ce ne peut être sans douleur. » Noble douleur qui prépare ceux qui l'éprouvent à goûter les joies célestes, et à agir après leur mort par un influx invisible en faveur de la diffusion sur la terre des vérités qu'ils ont aimées.

En 1858, Fraiche écrit à M. Leboys pour lui demander des nouvelles. « Je suis seul ici, dit-il, on est frappé des doctrines que j'avance, mais on me dit : c'est étonnant que ces choses qui paraissent si vraies ne soient pas acceptées par plus de monde ; alors je cite une nouvelle fraiche de votre propagande, et c'est ce qui produit le plus d'effet. » Cette observation prouve la grande utilité d'un journal comme le *new Jerusalem messenger*.

Fraiche assiste en 1856 à Paris aux réunions des Swedenborgiens pour le culte. « J'ai trouvé, écrit-il à M. Leboys, que le culte de nos frères n'est pas assez édifiant ; il se borne à une exégèse rapide et à laquelle les simples ne peuvent guère répondre : amen. Chez nous tout doit être libre, vivant, quoi de plus monotone de plus mécanique que de lire toute la Parole dans un temps donné ? » « Le culte doit avoir pour base l'adoration, et pour cela il faut que le cœur soit ému. Je crois le chant indispensable. Parmi les psaumes que chantent les Protestants, beaucoup peuvent nous convenir, entr'autres les Ps. 116, 122, 138. »

Un souvenir dans cette histoire est dû à cet homme plein de simplicité, de candeur ainsi qu'à un homme qui lui ressemblait beaucoup. Le capitaine Paillard (du Doubs) cherchait aussi à se rendre utile pour propager les doctrines nouvelles et pour cela, il faisait des copies des ouvrages rares de Swedenborg et des traductions des livres anglais.

Parmi les Swedenborgiens zélés du 23e de ligne, rappelons aussi le capitaine Morlet, le commandant de Malherbe, (de la Côte d'Or) le commandant Puvis, (de Saône-et-Loire) le colonel Servier, (du Jura) le colonel Dupont (de Bayonne) qui dirigea quelque temps à Toulouse une réunion de culte de 20 personnes, le capitaine Renaud de Saint Amour. Les femmes de ces officiers suivaient le même culte qu'eux.

A ce groupe d'officiers se rattachait M. Emile de Bonnechose célèbre historien, qui connaissait et appreciait les doctrines de Swedenborg, comme on le voit surtout par son ouvrage : *les Réformateurs avant la Réforme*.

Le major de Fossa est celui dont la correspondance

est la plus intéressante. Il raconte comment il fut amené à la connaissance des doctrines nouvelles à Madrid lors de l'expédition de 1821. Il entendit parler du capitaine Bernard comme d'une espèce de fou qui propageait une religion nouvelle qu'il avait inventée. La curiositépoussa M. de Fossa à rechercher Bernard qui lui prêta Swedenborg, dont il adopta les doctrines. Il dit que la conversation de Bernard avait intéressé plusieurs évêques Espagnols.

M. de Fossa ayant résolu de prendre sa retraite, écrivait : je cherche pour m'y fixer un pays où il y ait un autre culte que le culte Romain ; car tout en reconnaissant les erreurs des Protestants je me trouve plus à mon aise avec eux qu'avec ceux qui prient dans une langue morte.Il se fixa à Salon en Provence, il raconte comment à Nantes, Bayonne, Tarbes, Paris, les officiers du 23e célébraient la sainte Cène sans ministre consacré. En signalant les inconvénients des traductions trop littérales de la Bible, il exprimait une pensée commune à presque tous les disciples de la nouvelle doctrine en France.

Parmi les correspondants de M.Leboys,de 1839 à 1849, fut M. Moison (de Cancale) qui malgré la perte d'une partie de sa fortune qu'il avait eu l'imprudence d'abandonner à la légère pour propager les doctrines nouvelles, leur resta toujours fidèle et plaça beaucoup d'écrits de Swedenborg en Normandie. Citons aussi M. Gilibert célébre médecin de Lyon, et M. Marca (de Castelnau) qui observait strictement le culte catholique, disant qu'il n'avait jamais pu s'en éloigner sans danger. Comme il avait demandé à M. Leboys s'il pouvait épouser une catholique, celui-ci lui répondit : tous ceux qui vivent dans le bien sont de la nouvelle église, peu importe que votre

épouse suive tel ou tel culte externe, pourvu qu'elle soit dans le culte interne. C'est à vous à lui faire comprendre combien le culte interne l'emporte sur le culte externe, en lui enseignant ce que c'est que la charité[1].

Comme on le voit, M. Leboys traitait comme frères tous ceux qui aimaient et pratiquaient les doctrines de Swedenborg, quelque fut leur culte externe ; il a sur ce point donné un bon exemple. Parmi les Swedenborgiens nés Catholiques qui furent ses correspondants, plusieurs auraient certainement mieux fait de suivre le culte de la nouvelle église, ou le culte Protestant ; mais Dieu seul est juge des consciences et si quelques-uns ont été retenus dans le vieux culte par des considérations mondaines, d'autres ont obéi à des préoccupations respectables, le désir de ne point briser le cœur de parents âgés ou infirmes, l'espoir de contribuer par leur condescendance pour des rites externes, à maintenir une religion qui puisse maintenir une certaine vie spirituelle chez les simples.

A quoi ont servi, dira-t-on,ces précautions excessives ? à cet égard on ne peut rien affirmer de certain ni pour ni contre. On a cependant quelques raisons de penser, que l'on a pu,grâce à cette marche prudente,faire pénétrer les doctrines nouvelles dans un milieu où elles n'auraient eu aucune influence, si l'on n'avait imité le Seigneur qui, dit Swedenborg, incline les esprits et ne les brise point, *flectit non frangit.*

---

[1] M. Leboys reconnut plus tard les inconvénients des mariages mixtes avec des catholiques.Ces inconvénients sont moindres certainement quand l'époux catholique n'est pas confirmé dans les erreurs de sa religion, mais il est bien difficile de distinguer avant le mariage les tendances religieuses d'une femme.

Les ménagements vis-à-vis du Catholicisme, dont Bernard et Richer avaient donné l'exemple, furent utiles surtout dans les commencements, et amenèrent aux doctrines nouvelles plusieurs Catholiques éminents.

Don Lino de Zaroa, était un prêtre Espagnol, fixé dans le diocèse de Bayonne. Très-instruit, il savait la *Vulgate* par cœur, etremplissait d'une manière exemplaire ses devoirs de prêtre catholique. Il fit imprimer à ses frais plusieurs volumes de Swedenborg mais ne propageait ses doctrines qu'avec une extrême prudence. Il ne fut inquiété par son évêque qu'à partir de 1849.

L'un des prélats Catholiques les plus éminents, l'abbé Landriot, archevêque de Reims, connaissait et appréciait les doctrines de Swedenborg, comme on le voit par son grand ouvrage sur J. C. par celui *sur la symbolique* et par *la femme forte*, l'un des meilleurs livres de piété qui aient été publiés en notre temps. Dans ces trois ouvrages il n'y a rien qui ne soit en concordance avec la vraie religion chrétienne.

L'influence des écrits de Swedenborg est également visible dans un ouvrage remarquable publié à Lyon : *De l'unité spirituelle de la société*, par Blanc de Saint Bonnet surtout dans le chapitre sur la famille.

Parmi ces catholiques qui voulaient suivre les doctrines de Swedenborg, sans que le monde en sut rien, il faut placer au 1er rang, le comte Emmanuel de Lascases, sénateur très-occupé de grandes affaires industrielles ainsi de la société des houillères de la Loire. M. de Lascases était tellement dominé par la crainte d'être connu dans le monde comme Swedenborgien, qu'il ne fut de son vivant connu de M. Leboys que sous le nom de Dieudonné avec lequel il signait ses lettres, très-affectueuses d'ailleurs, qu'il adressait souvent à celui ci,

Vers 1847, M. Hartell qui avait à Paris le dépôt des livres de la nouvelle église, reçut la visite d'un personnage mystérieux qui lui acheta quelques livres, puis revint de temps en temps en remettant des sommes assez rondes, enfin entra en relations par lettre avec M. Leboys qui lui adressait ses lettres poste restante. Cet inconnu qui prenait des précautions pour qu'on ne le suivit pas, était M. de Lascases qui écrivait à M. Leboys: « Si le Seigneur me fait prospérer dans mes affaires, le but de ma vie sera de faire imprimer les écrits de Swedenborg que vous traduisez. Je ne souhaite que pour cela la réussite de mes entreprises. En pensant au bien que vous faites par vos traductions je vous aime et mon cœur est avec vous. Qui pourrait lire les œuvres de Swedenborg, sans chérir celui qui les lui fait lire. »

M. de Lascases demandait souvent des explications sur des points qu'il n'avait pas bien compris. Il loue les index et tables alphabétiques de M. Leboys. « Je vous remercie, dit-il, de vous occuper des simples et des pauvres d'esprit qui comme moi ont quelquefois de la peine à bien comprendre notre apôtre. »

M. Leboys lui répondait judicieusement qu'il ne doit point s'étonner que quelques parties d'une doctrine, dont l'ensemble est si vaste, lui paraissent si peu clairs. Les moindres notions d'astronomie suffisent au simple marin pour se diriger dans sa marche, mais quelles difficultés l'on rencontre lorsqu'on veut approfondir l'étude de cette science si positive cependant. De plus les doctrines de Swedenborg sont tellement en désaccord avec les idées que nous avons reçues dès l'enfance, qu'il faut souvent un grand effort pour s'affranchir du joug de ces idées.

M. de Lascases, après avoir été très-généreux de son vivant, légua en mourant à M. Leboys 2,000 francs par

an pendant dix ans. Il était fils de *l'auteur du mémorial de sainte Hélène*, et appartenait à une famille toute puissante sous le second empire, et cependant il n'osa point de son vivant professer ses croyances religieuses. Les étrangers qui habitent les pays où la liberté de conscience est entrée dans les mœurs doivent comprendre par ce fait combien est difficile en France toute entreprise pour propager les doctrines nouvelles[1].

II

Les premiers disciples de Swedenborg, en France, avaient pensé qu'on pouvait propager ses doctrines sans rompre avec le culte catholique. M. Leboys fut le premier qui osa en notre pays organiser une société de la nouvelle église avec un culte distinct, il avait reconnû que pour propager les doctrines nouvelles le moyen le plus sûr et le plus honnête était d'en faire une profession publique par un culte nouveau, correspondant à ces doctrines. A un ami qui lui disait d'être prudent, de ne pas jeter les perles devant les pourceaux, il répondait que si les sociétés bibliques avaient agi d'après cette prudence mondaine, elles n'auraient pas obtenu les grands résultats qu'elles ont atteints.

---

[1] M. de Lascases appartenait à cette famille Espagnole des Las Casas dont le nom a été rendu célèbre par l'un de ses membres, évêque dans l'Amérique du Sud, qui a écrit une histoire des conquêtes de l'Espagne sur les Indiens, qui sera un éternel monument de la cruauté des conquérants et de la charité de leur historien.

M. Leboys fit paraître la première livraison de la revue : *La Nouvelle Jérusalem*, en novembre 1837 ; quelques mois auparavant il avait ouvert sa maison au public le dimanche, pour exposer les doctrines de la nouvelle église et instaurer son culte. Dans une déclaration faite au maire et insérée dans le journal local, il donna un résumé succinct des principes qu'il voulait développer dans un style simple et nerveux[1].

« 1°. La religion que nous professons, dit-il, c'est le christianisme ramené à sa pureté primitive ; elle ne date pas d'aujourdhui, car elle comptait, avant 1830, 44 temples en Angleterre et 60 en Amérique ; sa doctrine est professée publiquement en Angleterre depuis 1783, et l'est

---

[1] M. Leboys avait ses réunions pour le culte dans son salon dont les parois étaient boisés. La porte était à l'Orient ; sur le panneau placé vis-à-vis la porte, il avait fait peindre à l'huile l'inscription suivante :

Au Seigneur Jéhovah Jésus-Christ
Seul Dieu du ciel et de la terre
Créateur, Rédempteur, Régénérateur.

En face, au-dessus de la porte d'entrée, il y a :

Moi je suis le chemin la vérité et la vie.

Dans les deux panneaux à droite et à gauche de la porte, en face des assistants, on a inscrit à droite les tables de la loi, et à gauche l'oraison Dominicale.

Sur les autres panneaux on a inscrit des passages de la Parole de Dieu ou des écrits de Swedenborg.

Les assistants ont ainsi sous les yeux les doctrinaux essentiels sur lesqnels est fondée la nouvelle église. Celui qui dirige le culte est placé à l'orient, de manière à ce que les assistants soient tournés vers l'orient pendant le culte.

maintenant en Allemagne, en Suisse, partout où il y a liberté de conscience.

2e. Nous posons en principe qu'une religion ne doit s'immiscer en aucune manière dans les affaires du gouvernemeut.

3e. Notre religion admet la tolérance la plus grande. Nous reconnaissons que tout homme peut être sauvé, qu'il soit Juif, Mahométan ou idolâtre ; il suffit pour cela qu'il ait bien vécu, la divinité ne pouvant imputer à l'homme les erreurs dans lesquelles il est né.

4e. La pratique de notre religion ne consiste pas à vivre dans la contemplation et la mysticité, en ne s'occupant que de son salut ; agir ainsi c'est agir pour soi-même. Dieu veut que l'on mène une vie active et que l'on produise des œuvres utiles au prochain.

M. Leboys fut de suite en butte aux attaques du journal clérical du Berry auquel il répondit avec beaucoup de calme. On organisa alors contre lui la conspiration du silence.

Néanmoins le procureur de Saint Amand reçut du procureur général de Bourges l'ordre d'envoyer chez M. Leboys le commissaire de police pour compter le nombre des assistants. M. Leboys adressa de suite au procureur général une lettre dans laquelle il disait :

« Comme chrétien et comme français, vivant sous l'ombre tutélaire de la liberté de conscience, inscrite dans la Charte, je ne puis m'empêcher de vous soumettre, avec tous les égards qui vous sont dus, les réflexions suivantes. Le fait de compter les assistants paraît indiquer que l'autorité serait dans l'intention de nous appliquer l'article 291 du code pénal... On peut se réunir dans tel ou tel salon pour jouer ou danser, et des chrétiens ne pourraient se réunir plus de vingt pour prier en commun. Je ne

saurais attribuer la rigueur dont on nous menace qu'à la non connaissance de notre religion, dont les deux principes fondamentaux sont de reconnaître le Seigneur J-C. comme Dieu unique et de vivre selon les préceptes du Décalogue. »

La fermeté calme et digne de M. Leboys imposa à ses adversaires, il ne fut pas inquiété. L'assistance aux réunions diminua, quand la curiosité fut satisfaite ; mais plusieurs familles sont restés fidèles aux réunions jusqu'à ce jour.

M. Leboys s'occupa en même temps de donner une organisation régulière aux réunions de culte qui avaient lieu de temps en temps à Paris depuis 30 ou 40 ans ; son collaborateur le plus utile à Paris dans ces premiers temps fut M. Hartell, chez lequel avaient lieu les réunions. Ce modeste employé de la maison Erard, ancien militaire décoré, rendit mille services à M. Leboys pour l'impression et la vente des écrits de Swedenborg.

M. de Lascases dans une de ses lettres à M. Leboys, lui parle de M. Hartell : « J'appréciais vivement cet excellent et digne homme dont la conversation était si bonne et si sensée. »

M. Hartell, dans ses lettres, porte des jugements sensés et quelquefois spirituels sur les qualités et les défauts des Swedenborgiens qui venaient chez lui ; il dit de l'un d'eux : Depuis quelque temps ses affaires sont en voie de prospérité, aussi n'a-t-il plus un moment à donner aux affaires du Seigneur. Il juge sévèrement ceux qui veulent faire servir les Swedenborgiens à la propagation de l'homéopathie ou du fouriérisme ; il est en garde contre ceux qui, par leur exaltation, leurs idées mystiques, leur esprit de domination, tendent à compromettre la nouvelle église ; il ne s'émeut point cependant du discrédit

momentané que peuvent jeter sur elle les écrits et les propos extravagants de quelques visionnaires, ou magnétiseurs.

L'une des personnes qui venaient à la réunion était découragée, en voyant le tort que leur faisaient les extravagances de quelques illuminés. M. Hartell le reconfortait par une parole qui est bonne à conserver « il me semble, disait-il, que vous vous préoccupez trop du ridicule qu'on peut deverser sur nous; si le ridicule est mortel en France, c'est pour ceux qui sont déjà morts spirituellement. D'ailleurs, quoique nous fassions, on trouvera toujours moyen de nous ridiculiser, et plus nous ferons de concessions plus on s'acharnera contre nous. »

Le plus grand service que rendit le modeste mécanicien c'est d'avoir, par la bonne impression qu'il fit sur M. de Lascases, contribué grandement à intéresser celui-ci aux progrès de la nouvelle église.

M. Hartell dans l'une de ses lettres se félicite d'avoir fait la connaissance de MM. Larue et Laureau de Saint-Amand qui, dans une modeste condition comme lui, furent des collaborateurs dévoués et intelligents de M. Leboys.

Après la mort de M. Hartell qui eut lieu en 1849, M. Leboys trouva à Paris un homme qui l'aida de la même manière; ce fut M. Dormon, employé d'une maison de commerce ; sa physionomie sympathique reflétait les qualités de son âme, l'honnêteté, le bon sens, la bonté. C'est évidemment dans la classe à laquelle appartenaient ces deux hommes dont nous venons de parler que la nouvelle église trouvera le plus d'adhérents, parce que les ouvriers, qui ont une certaine aisance et assez d'instruction, se préoccupent moins du qu'en dira-t-on que les personnes qui ont une position sociale plus élevée.

Quelle a été l'influence de ces petites sociétés religieuses de Saint-Amand, de Paris? En apparence, elle a été bien faible, puisque ces sociétés comptent aujourd'hui à peu près le même nombre de membres qu'il y a quarante ans. Et cependant, qui sait? ces sociétés ont rempli peut-être une tâche plus importante qu'on ne le croit généralement.

Sans le concours sympathique que M. Leboys trouva dans ces deux petits groupes de Saint-Amand, de Paris, il se serait probablement découragé, se sentant complétement isolé. Les moyens matériels dont il avait besoin lui auraient fait défaut, et il n'aurait pu accomplir cette œuvre capitale: la publication en français des écrits de Swedenborg. Grâce à la vente très-considérable de ces écrits, en Russie par exemple, dans les anciennes colonies françaises, la connaissance des doctrines de la nouvelle église s'est répandue partout où on lit le français.

Après la mort de M. Leboys c'est dans le sein de ces petites sociétés qu'il avait formées, que se sont trouvées les personnes qui ont continué son œuvre. Ces personnes ne feraient que rééditer les traductions de M. Leboys, et les répandre par des librairies et en attirant l'attention sur ces livres par un culte distinct qu'elles seraient utiles, en préparant un aliment spirituel aux générations futures qui se lasseront des systèmes anti-religieux qui dominent aujourd'hui les esprits.

Pour que cette tâche soit remplie, de petites sociétés suffiront. N'est-ce pas à l'un des plus petits peuples de l'antiquité et à l'un des plus méprisés que fut confié par la Providence le soin de transmettre les livres saints sur lesquels repose le christianisme.

III

Les deux principaux collaborateurs de M. Leboys pour la Rédaction de la revue de Saint-Amand et la traduction des écrits de Swedenborg furent deux protestants MM. Harlé et Portal.

En 1837, M. Portal allait aux réunions du culte chez Hartell; En 1838 il entra en relation avec M. Leboys, à l'occasion de la publication de la revue : *la nouvelle Jérusalem*, dans laquelle il inséra plusieurs articles signés par la lettre F. Il encouragea M. Leboys, lorsque celui-ci voulut construire un temple à Saint-Amand. « Cette construction, écrivait-il, a plus d'importance qu'on ne le suppose. La science et l'art sont les derniers degrès de la vie spirituelle, et la puissance de la religion sur les masses repose en grande partie sur l'art. — Si nous excluons l'emploi de l'art dans le culte, nous tuons spirituellement un grand nombre de jeunes gens pour lesquels il est le chemin de la vie spirituelle. »

M. Portal encouragea M. Leboys à repousser toutes les alliances qui auraient fait de la nouvelle église un parti politique ou médical. Il contribua aussi à détourner M. Leboys de toutes relations avec les visionnaires, les illuminés. « Si nous tombons dans le mysticisme, disait-il, nous repousserons tous les gens de bon sens, et beaucoup de disciples ne voudront pas accepter une telle solidarité. » Il admettait la possibilité des communications avec le monde spirituel, mais les considérait comme dangereuses.

M. Portal était opposé à l'établissement immédiat à Paris de la nouvelle église sous forme visible. Cela disait-il, nous fera perdre toute influence ; il trouvait que M. Leboys attachait une importance excessive aux formes du culte. Celui-ci pensait, avec raison selon nous, que le principal moyen pour propager et maintenir une doctrine religieuse était d'instaurer un culte public conforme à cette doctrine, quand ce culte peut être instauré d'une manière convenable.

M. Portal espérait qu'en conservant les formes extérieures du culte protestant, les Swedenborgiens pourraient faire accepter leurs doctrines par un certain nombre de membres de cette église. « Si les hommes, disait-il, sont plus attachés à leurs temples, à leurs cérémonies, à leurs chants sacrés qu'à leurs dogmes, laissez leur cet extérieur qui n'importe en rien. » Cela importe beaucoup, car la forme à la longue emporte le fond, et tous les essais de propagande des nouvelles doctrines, d'après cette méthode, n'ont donné que des résultats peu considérables.

Vers 1840, l'église protestante de Paris était divisée en deux camps. Le parti national dirigé par Coqueret, repoussait toute formule dogmatique et voulait que chaque protestant put interpréter librement la Parole de Dieu. Les méthodistes, dont le chef était Frédéric Monod, soit dans leurs églises dissidentes, soit dans l'église nationale, faisaient revivre les anciennes professions de foi, ces derniers se faisaient remarquer par leur zèle a établir des institutions utiles au peuple.

Ce fut parmi les nationaux ou libéraux et chez leur chef que M. Portal trouva le plus de sympathie pour ses croyances. Coquerel lui offrit une place d'ancien, mais les méthodistes le firent évincer, il n'en continua

pas moins à s'adresser aux protestants modérés des deux partis, à ceux qui n'avaient adopté aucune formule précise de foi, et il fit accepter les doctrines de Swedenborg à plusieurs, entre autres à son parent M. Harlé.

M. Portal fut aussi agréablement surpris en découvrant un frère parmi les diacres de l'église de Paris, Ce diacre, M. Jacquier, doué d'un talent remarquable pour la prédication, avait eu connaissance des écrits de Swedenborg par un anglais M. Richardson,fixé à Paris, qui avait quelquefois chez lui des réunions de culte pour les membres et amis de la nouvelle église.

Quelque temps après, M. Portal écrit à M. Leboys ; « Le protestantisme est en grand émoi à Paris. Jacquier s'est conduit comme un homme de cœur, il a prêché ouvertement nos doctrines, il prêche contre la foi sans les œuvres... Il est en danger de perdre sa place. Que le Seigneur veille sur lui et sur nous. Coquerel sans partager nos doctrines nous soutient. Voyez son sermon : *Le salut dans toutes les églises.* »

« Une collision est prochaine entre les méthodistes et nous. Jacquier se compromet; une fois pasteur titulaire il aurait pu prêcher les doctrines, on n'aurait pu l'expulser. Je suis allé chez lui pour l'exhorter à la prudence, il m'a dit qu'il avait eu des tentations, qu'il craignait que la prédication des doctrines nouvelles ne fut un obstacle invincible à sa carrière, mais il a ajouté que cette considération personnelle ne pouvait l'arrêter, et qu'il remettait son avenir dans les mains de la Providence. »

M. Portal espérait qu'en évitant de donner à la nouvelle église l'apparence d'une nouvelle secte, en ne se lassant pas de répéter que pour les Swedenborgiens la vie religieuse était tout, on parviendrait à constituer dans

le sein de l'église un parti nombreux également distinct des méthodistes et des rationalistes. Les événements démentirent cruellement ses espérances qui lui faisaient dire qu'il n'y avait d'espoir pour la nouvelle église que parmi les Protestants, parce qu'eux seuls croient à la Parole et la lisent.

En mai 1840, M. Jacquier écrivait à M. Leboys, « je bénis chaque jour le Seigneur de m'avoir conduit par sa bonne Providence à la connaissance des écrits de Swedenborg ; je me défiais de ses visions et de ce qu'il dit sur la Rédemption, et ce n'est qu'après avoir beaucoup réfléchi que j'ai été convaincu ; désormais ma seule lecture sera la Bible et Swedenborg. »

Il disait aussi à M. Hartell : Je me croyais savant en théologie, maintenant je suis persuadé que je ne sais rien. Comment un homme sérieux après avoir lu un volume de la *vraie Religion Chrétienne*, n'est-il pas convaincu de la vérité de ces doctrines. » M. Jacquier se conduisit noblement en prêchant dans sa chaire à Paris ce qu'il croyait être la vérité ;on le supplanta et il fut envoyé à Bayonne. Forcé de quitter la France en 1852, il fut nommé pasteur à Vevay.

C'était une position honorable et avantageuse, mais comme Swedenborgien il regretta longtemps la France: Mes paroissiens, écrivait-il, ne sont guère disposés à recevoir nos saintes doctrines, ils ne désirent pas le vrai. J'ai souvent pensé à me débarrasser des entraves attachées à ma position dans la vieille église et à retourner à Paris pour me joindre à mes frères, mais ma situation de famille ne m'a pas permis d'exécuter ce projet. »

C'était une occasion admirable offerte aux disciples de Swedenborg en France pour organiser sérieusement la nouvelle église. Avec M. Jacquier pasteur à Paris et

visitant tous les groupes dispersés dans les départements, avec M. Leboys chargé uniquement (c'était son désir) de la publication des livres nécessaires, l'on serait arrivé certainement à constituer une église pleine de vitalité et capable d'attirer à elle beaucoup de monde par la convenance du culte et l'excellence de la prédication.

L'amour du monde, la peur du qu'en dira-t-on, empêchèrent plusieurs Swedenborgiens d'utiliser un homme qui avait donné un si noble exemple en sacrifiant une magnifique position pour rester fidèle aux doctrines nouvelles et inspirèrent à ces hommes cette persuasion qu'on pouvait concilier les doctrines nouvelles avec les vieux cultes Catholiques ou Protestants et qu'il y avait même plus d'espoir de propager de cette manière les doctrines nouvelles que par des ruptures violentes. Cette manière de voir était appuyée chez les Protestants par de très-bonnes raisons, et cependant partout où l'on est entré dans cette voie, on n'a obtenu que des résultats bien incertains. C'est ainsi qu'un groupe de Swedenborgiens d'origine Protestante qui s'était formé sur cette base dans les Pyrénées, a disparu complétement, tandis que les petites sociétés formées à Paris, à Saint-Amand, se sont maintenues, quoique se trouvant dans les conditions les plus désavantageuses.

M. Jacquier, à Vevay, écrivait en 1858 : je prêche sans entraves les célestes doctrines, chaque dimanche en chaire, à 800 ou 900 personnes, et chaque semaine à 70 catéchumènes. Depuis onze ans que je suis là on ne m'a fait aucune observation, et je n'ai éprouvé nulle contrariété. J'ai prêché devant la classe composée de 40 pasteurs. Après le sermon où j'avais exposé la doctrine de Swedenborg, le président, selon l'habitude, engagea chacun à faire des observations sur le sermon, aucune n'a été faite, et

le président m'a remercié de l'édification que j'avais procurée à l'assemblée. »

Et néanmoins parmi les auditeurs de M. Jacquier, pas une seule personne n'a adhéré aux doctrines de la nouvelle église, quoiqu'il soit permis d'espérer que cette semence n'aura pas été perdue entièrement.

Est-ce à dire que nous méconnaissions les avantages qui peuvent résulter en certain cas de l'alliance des Swedenborgiens avec les Protestants?Certainement non,mais cette alliance doit être considérée comme transitoire et comme un moyen, non comme le but définitif.

M. Leboys avait des préventions fâcheuses contre les Protestants qu'il confondait avec les Méthodistes exaltés, confirmés dans le dogme de la foi seule jusqu'à croire à la prédestination.

M. Leboys aurait mieux fait de transiger avec les Protestants, de conseiller à certains Swedenborgiens de suivre leur culte plutôt que de les laisser sans culte aucun.

Les Swedenborgiens peuvent sans grand inconvénient envoyer leurs enfants dans les écoles des Protestants qui leur rendent justice plutôt que d'autres. Matter, le premier biographe français de Swedenborg qui lui ait été favorable, était protestant. Les colporteurs Protestants, auxquels M. Leboys achetait les Bibles dont avaient besoin les membres de la nouvelle église à Saint-Amand, assistaient volontiers au culte qui avait lieu chez lui.

Nous expliquerons ailleurs les motifs qui nous semblent rendre le culte Protestant préférable à tout autre culte pour le Swedenborgien qui ne peut suivre le culte de la nouvelle église.

Ce qui aurait dû par-dessus tout diminuer les préventions de M. Leboys contre les Protestants, c'était ce fait

qu'il avait trouvé parmi eux son collaborateur le plus utile et le plus dévoué pour la publication des traductions de Swedenborg, M. Harlé. ([1])

Ces deux hommes se complétaient l'un l'autre pour ce grand travail. M. Leboys, latiniste éminent, ne savait pas l'hébreu, il trouva l'aide et le contrôle dont il avait besoin dans M. Harlé qui était un hébraïsant distingué. C'est grâce à son concours que M. Leboys a pu mener à bien deux œuvres capitales, dont on n'a encore imprimé qu'une faible partie, la traduction de la Parole de Dieu en français et une version latine d'après Swedenborg.

M. Leboys avait le travail plus rapide, plus énergique; mais la critique lente et consciencieuse de M. Harlé complétait ce qui manquait à ce travail. Animés tous deux d'un même amour pour la Parole de Dieu, ils faisaient taire, dans l'intérêt de l'œuvre commune, toute susceptibilité d'opinion personnelle. Leur entente fut si complète pendant un quart de siècle que M. Leboys a pu dire de M. Harlé : lui et moi nous ne faisons qu'un.

([1]) Il est permis de considérer comme se rattachant au Protestantisme les Catholiques qui ont constitué des sociétés religieuses dissidentes sous les noms d'église Catholique française, vieux Catholiques, Catholiques Réformés. Ce que nous avons dit des rapports des Swedenborgiens avec les Protestants s'applique donc aussi aux Catholiques réformés.

M. Ledru auteur de la liturgie dont se servent en France beaucoup de Swedenborgiens, avait formé près de Chartres, une petite église sur le modèle de l'église de l'abbé Chatel à Paris. Dans une église semblable constituée à Nantes, on prêchait aussi les doctrines de la nouvelle église, vers 1840.

Après la mort de M. Ledru, parmi ses paroissiens, plusieurs refusèrent de rentrer dans l'église Romaine, espérant que la Providence leur enverrait un berger capable de rassembler le trou-

peau. (Voir dans *l'Intellectual repository* de 1839, un récit intéressant de la visite du Rév. Havorth à Leves.)

M. Leboys plein d'un zèle infatigable entra en correspondance avec une nièce de l'abbé Ledru, très-pauvre, qui lui remit pour mille francs les livres et manuscrits de son oncle. D'après les lettres de Louise Marolle, quelques habitants se réunissaient encore le Dimanche pour le culte, mais il n'y avait pas un lettré.

On fit croire à ces braves gens qui avaient entendu parler de M. Leboys, qu'il était redevenu Catholique.

En 1838-39, M. Fouju de Leves, habitant Chartres écrit à M. Leboys qu'il a eu grand plaisir d'apprendre par le major de Fossa qu'il y a en différents endroits des hommes partageant leurs croyances. Il exprime « combien il est désolant pour les vrais disciples de la nouvelle église de ne plus avoir de culte extérieur du Seigneur ; car chanter dans un temple les louanges du Seigneur est le vrai bonheur de l'âme. Nous n'avons même pas, dit-il, de culte Protestant qui est bien plus en rapport avec la nouvelle église. »

Il est probable que si ces disciples de la nouvelle église s'étaient rattachés au culte Protestant, on retrouverait encore aujourd'hui à Chartres quelques familles de Swedenborgiens ; il faut en religion comme en politique des alliances pour résister à un adversaire puissant.

On voit que vers 1840, il y avait dans beaucoup de lieux en France des éléments suffisants pour constituer une société importante de la nouvelle église, si on avait su organiser à Paris un centre d'action.

Le major de Fossa vit l'abbé Ledru qui lui expliqua comment il n'avait pas eu d'autre ressource que de se jeter dans le désert de l'église Catholique française ; il avait conservé l'usage de la confession en s'appuyant sur le § 439 de *la Vraie Religion Chrétienne*. Il ne pensait pas que cette liberté de détailler ses péchés à un prêtre put devenir un abus dès lors qu'il serait établi que l'on va chercher des conseils et non l'absolution de ses péchés.

Ledru reconnaissait d'ailleurs que les cérémonies de l'église Romaine ne pouvaient rester en usage dans une église où la vérité est reconnue, ainsi on ne peut sans idolâtrie, élever l'hostie pour la faire adorer, ni enlever la coupe au peuple.

Son adresse aux habitants de Leves est une œuvre remarquable et renferme des vues élevées comme celle-ci : Les hommes ayant des degrés différents d'intelligenee et de bonté, il est impossible qu'il n'y ait pas des églises qui soient dans des degrés différeuts de foi et de charité ; mais une église ne peut sauver que celui qui n'en connaît pas d'autre meilleure.

IV

On est généralement disposé dans le monde à confondre les Swedenborgiens avec les Spiritistes, les illuminés. Les premières personnes qui s'occupèrent des écrits de Swedenborg en France, ont contribué en partie à établir cette notion fausse, par l'imprudence avec laquelle elles ont accepté d'être confondues comme Pernety avec ceux qui s'occupaient de sciences occultes. C'était le temps où Fabre d'Olivet faisait spéculation de sa science ténébreuse, et fondait une société où l'on n'était admis qu'en donnant mille écus, et où on se livrait à l'évocation des morts. Le Spiritisme n'est pas né d'hier.

M. Leboys des Guays a rendu un immense service à la nouvelle église en France, en rompant énergiquement avec tous ceux qui s'occupaient de communication avec le monde des esprits par le spiritisme, les tables tournantes, le magnétisme. Quoiqu'ayant été amené à la lecture des écrits de Swedenborg par l'étude du somnambulisme magnétique, il reconnut grâce à cette lecture les dangers du magnétisme et renonça à s'occuper de ce genre d'expériences. « Je rends mille fois grâce au Seigneur de ce qu'il m'a fait, disait-il, traverser des écueils où tant d'autres ont sombré. »

M. Leboys condamnait ces communications avec le monde des esprits par les songes, les visions, le magné-

tisme dont s'étaient beaucoup trop préoccupés le capitaine Bernard, madame de Saint Amour et beaucoup d'autres Swedenborgiens.

« Toute communication avec les esprits, disait-il, est dangereuse, car il n'y a que des esprits mauvais qui cherchent par le moyen de l'homme à pénétrer dans le monde matériel qu'ils regrettent, et où ils veulent exercer leur malice aux dépens des dupes qui les vénèrent comme des oracles. L'esprit mauvais se transforme en ange de lumière, il parle, il apparaît selon les idées de ceux qu'il veut séduire. S'il parle à des Catholiques, il dira qu'il est la sainte Vierge, à un protestant il dira qu'il est l'Esprit Saint, à un Swedenborgien qu'il est Swedenborg. De plus, les mauvais esprits égarent et dominent les hommes en les fascinant par des prestiges, ainsi par la guérison éphémère de certaines maladies, par les phénomènes merveilleux du spiritisme, par les miracles de certains sanctuaires, par exemple, dans l'extrême Orient. Pour mieux tromper certains hommes, ils joignent à leurs erreurs les plus grandes vérités[1]. »

M. Portal donnait sur ce point à M. Leboys d'excellents conseils. « L'illuminisme, disait-il, est le plus grand danger pour la nouvelle église, d'abord à cause des dangers qu'il fait courir à ceux qui s'occupent de leurs visions,

---

[1] La facilité avec laquelle les hommes du midi avec leur vive imagination, se laissent entraîner à s'occuper de communications avec le monde des esprits, dès qu'ils en ont reconnu la possibilité par la lecture de Swedenborg, est propablement l'une des causes pour lesquelles la Providence n'a pas permis que ses ouvrages se répandent plus rapidement en France, en Italie. Lorsque les peuples auront mieux été préparés, ainsi par l'extension de l'instruction, les doctrines de la nouvelle église se répandront plus facilement.

de leurs songes, puis parce que les gens du monde nous jettent sans cesse ce nom à la figure... Avoir des visions ne signifie rien ; il faut éprouver les esprits, selon le précepte de l'apôtre...Nous croyons à Swedenborg, non parce qu'il a eu des visions,mais parce que ses doctrines sont conformes à la Parole et à la raison... La révélation du sens spirituel de la Parole vaut mieux que tous les miracles... Presque toujours le visionnaire est en communication avec des esprits qui pensent comme lui et le confirment dans toutes ses erreurs. »

La justesse de ces réflexions de M. Portal fut pleinement démontrée par les épreuves cruelles que les illuminés ou extatiques firent subir à la nouvelle église en France dans ces premiers temps, épreuves qui ont éloigné d'elles une grande partie de ceux qui inclinèrent d'abord vers les nouvelles doctrines.

Nous n'entrerons pas dans le détail des folies auxquelles se laissèrent entraîner quelques hommes qui empruntaient le nom et certaines doctrines de Swedenborg pour recommander leurs propres rêveries.

Parmi les illuminés ou extatiques l'homme qui causa le plus d'ennui à MM. Leboys et Portal, fut Cheneau, qui se servit de leur nom pour appeler l'attention publique sur des brochures renfermant des extravagances directement condamnées par les doctrines de Swedenborg. Quelques journaux s'occupèrent de ces brochures, mais elles ne tardèrent pas à tomber dans le plus profond oubli, et l'on reconnut « que la nouvelle église ne pouvait pas plus être rendue responsable des folies qu'on débitait en son nom que les Catholiques ou les Protestants ne sont responsables des folies des Catholiques ou des Protestants qui habitent les petites maisons. »

Ce Cheneau était un commerçant ayant une certaine

fortune qui avait l'apparence d'un homme honnête et même bon. Dans le commencement M. Leboys manquait de ressources pécuniaires pour ses publications; Cheneau ayant offert des fonds fut bien accueilli,il offrit unesomme considérable pour bâtir un temple à Saint-Amand. Enivré d'orgueil par suite de l'accueil qu'il recevait de la part de personnes d'un rang supérieur au sien, il s'exalta et se montra tel qu'il était au fond ; il fit le prophète, parla de ses songes par lesquels il était instruit de ce qui devait être fait, soit pour la construction du temple, soit pour d'autres affaires de l'église, il s'accointa avec un visionnaire allemand Hofaker, et voulut imposer ses idées extravagantes.

Les Swedenborgiens sérieux reconnurent bien vite que la meilleure méthode à suivre vis-à-vis de gens comme Cheneau, l'abbé Ægger, l'allemand Hofaker, etc.était de ne pas s'en préoccuper, en rompant toutes relations avec eux. M. Leboys repoussa l'offre d'argent faite par Cheneau pour le temple de Saint-Amand ; M. Harlé avait fait un plan très-remarquable, qui pourra être plus tard utilisé. « Je renonçai à ce temple de pierre, dit M. Leboys, pour entreprendre le véritable temple à élever, l'impression et la diffusion des ouvrages de Swedenborg.»

« Que ces épreuves et tentations permises pour nous purifier, disait M. Portal, ne nous abattent pas. Travaillons avec ardeur, et quand à la fin de notre carrière, nous n'aurions amené qu'une âme à Dieu, notre mission serait bien remplie. »

Tous ces illuminés ou extatiques qui donnèrent tant d'embarras à MM. Leboys, Portal, Harlé, présentaient un trait commun, la prétention à la domination sur les autres membres de l'église. Chacun d'eux soutenait que lui seul avait le droit de gouverner l'église.

Tel fut B....... fils d'un médecin très-célèbre de Paris, qui se donnait comme seul élu par le Seigneur pour établir la nouvelle église en France. Il ne voulait pas que M. Leboys traduisît les Arcanes.

Les mêmes prétentions existèrent chez M. de B... descendant du trop fameux chancelier de Catherine de Médicis, chez l'allemand Smolnikar, chez l'abbé Ægger. Ce dernier qui avait une certaine instruction, eut surtout une funeste influence en persuadant à quelques familles d'un rang élevé qu'on pouvait sans danger s'occuper du spiritisme, de l'observation des songes. Ces familles qui avaient d'abord paru s'intéresser vivement à la nouvelle église, qui assistaient aux réunions de culte, ont toutes renoncé à en être membres ; ce qui prouve le peu de confiance que l'on doit avoir dans les conversions dues à l'amour du merveilleux.

Ces faits regrettables que nous n'avons pas voulu omettre pour rester un historien fidèle de la nouvelle église, faits qui se sont reproduits dans tous les pays ou s'établit une religion nouvelle, prouvent combien on doit être prudent dans ses tentatives de propagande ; il y a toujours à craindre que les prosélytes d'une église nouvelle d'un parti nouveau ne soient amenés à en faire parti que pour faire parler d'eux ; mieux vaut différer l'établissement du culte de la nouvelle église que de l'instaurer avec d'indignes éléments.

M. Leboys dominé par un désir ardent de propager les nouvelles doctrines, ne mit pas toujours assez de réserve ni de prudence dans le choix de ses prosélytes. Ainsi en lisant sa correspondance avec Cheneau, on ne comprend pas comment lui, d'ordinaire si perspicace, ne reconnut pas de suite que Cheneau n'avait qu'une pensée unique, le désir de se distinguer et d'attirer l'attention sur lui.

Peu importe à quelle condition sociale appartiennent les membres ou amis de la nouvelle église ; mais pour qu'ils soient bien accueillis dans l'église,ilsdoivent avoir fait preuve d'une certaine instruction, de bon sens, de moralité et de probité ; et il faut surtout se méfier de ceux qui ont le goût du merveilleux, qui observent continuellement leurs songes ou leurs visions, et qui se disent appeler à remplir une mission.

Les propagateurs des doctrines de la nouvelle Révélation, ne doivent pas se laisser décourager par les embarras que lui suscitent les illuminés. Que dirait-on de celui qui abandonnerait le champ qu'il a ensemencé avec du blé, à cause de l'ivraie qui croît avec le bon grain, au lieu de travailler avec courage et patience à déraciner la mauvaise herbe qui endommage sa récolte.

V

M. Leboys eut aussi de grands débats avec une autre espèce d'enthousiastes, les Phalanstériens. Le premier Fouriériste avec lequel il entra en relation fut M.Hauger. L'apparition de la revue : *la nouvelle Jérusalem*, en 1838 attira son attention sur les écrits de Swedenborg ; il écrivit à M. Leboys. « Fourier,disait-il,était dans l'ordre économique ou social un révélateur comme Swedenborg dans l'ordre religieux, et les deux révélations devaient se compléter l'une l'autre. »

Les aspirations chez les disciples de Fourier, de Saint Simon, étaient généreuses chez beaucoup d'entre eux ; mais leurs principes ainsi que les réformes sociales qu'ils proposaient étaient sous beaucoup de rapports contraires au vrai christianisme. Ainsi la nouvelle église reconnaît que l'homme naît mauvais et qu'il doit sans cesse faire effort pour dominer ses mauvais penchants. D'après Fourier au contraire, l'homme naît bon et doit donner un libre essor à ses passions. D'un autre côté, l'organisation économique du Phalanstère n'est guère compatible avec le mariage monogamique que Swedenborg présente comme la base de la vie religieuse.

Parmi les Fouriéristes il y avait beaucoup d'hommes de bon désir, des chercheurs qui ne firent que traverser l'école Phalanstérienne pour se fixer soit dans les vieilles églises, soit dans la nouvelle église.

M. Hauger était un écrivain de mérite, collaborateur du journal Protestant : *le Semeur*. Il voulait se fixer à Saint-Amand pour se joindre à la nouvelle église, une mort prématurée l'en empêcha.

(*Voir* le portrait de madame de Krudner, par Sainte-Beuve, où il parle de Swedenborg, dont les écrits étaient connus de cette dame, avec laquelle dit-on, M. Hauger avait des liens de parenté.)

Ce fut M. Hauger qui envoya à M. A. Brac de Laperrière de Lyon, phalanstérien, la revue de Saint-Amand et un ouvrage de Swedenborg ; ces écrits communiqués par M. de Laperrière à celui qui écrit ces lignes, l'amenèrent à accepter de cœur les doctrines de la nouvelle église.

M. Leboys avait donc raison dans l'intérêt de sa propagande de nouer des relations avec des hommes de toute opinion, mais il avait raison aussi de rejeter toute soli-

darité de doctrines et toute action commune avec des gens comme le Dr Mure et madame Dalibert qui ne voulaient s'allier avec les Swedenborgiens que pour s'en servir comme d'instruments pour faire triompher Fourier et Hahnemann.

M. Leboys eut à subir en 1848 une dangereuse tentation, on lui offrit la candidature pour être représentant du peuple ; sa popularité rendait sa nomination certaine. Il rejeta cet offre pour se consacrer tout entier au rôle obscur de traducteur de Swedenborg.

En septembre 1848, Michel de Bourges, l'un des chefs républicains dont il était l'ami, le convoqua à une réunion à Bourges. M. Leboys refusa. « Des devoirs impérieux, dit-il, me retiennent ici. La lutte entre la bourgeoisie et le peuple sera terrible. La bourgeoisie se lance par égoïsme dans l'hypocrisie religieuse. Mais tout ce qui choisit ce point d'appui est d'avance condamné ; et cependant point de société sans religion. Que deviendra le peuple victorieux, si dès à présent quelques hommes ne travaillent dans le silence à dégager le Christianisme des abominations dont les prêtres de toutes les religions l'ont revêtu. Voilà ma tâche. »

« Vous souriez, penseur mondain, et vous me traitez de rêveur. Je suis aussi positif que vous. Supposons le peuple victorieux, comment parviendrez vous à établir une société sur des bases solides avec les idées de Lamartine, de Buchez, de Lamennais, avec les systèmes de Fourier, de Cabet, de Comte. Nous arriverions bientôt à l'anarchie, en voulant appliquer ces systèmes, et quelle anarchie ! ce serait la destruction du corps social ; mais la Providence y pourvoira. Le vrai Christianisme sera l'arche de salut. »

Ces réflexions sont vraies aujourd'hui comme alors et

s'appliquent peut être mieux encore à la société française de 1879 qu'à celle de 1848.

Ce ne fut pas sans de vives souffrances que M. Leboys renonça à la situation politique considérable qui lui était offerte. Un travailleur comme lui aurait certainement acquis beaucoup d'influence dans l'Assemblée Nationale. Il exprima ses angoisses à M. Harlé dans la lettre suivante :

Saint-Amand (Cher), le 10 mars 1848.

Il m'a été impossible, cher frère, de répondre à votre lettre du 2 de ce mois, tant j'ai été bouleversé. Vous savez sans doute que j'ai été destitué des fonctions de sous-préfet en 1831, *à cause de mes opinions républicaines, et que je suis toujours resté invariablement attaché à mes principes, sans jamais rechercher la moindre faveur du gouvernement déchu. Depuis que j'appartiens à la nouvelle église, j'ai dit, toutes les fois que l'occasion s'en présentait, que lorsque la république serait proclamée, je n'accepterais d'elle que la faveur de la servir comme simple citoyen. Mes anciens amis politiques connaissaient bien ma détermination, mais ils ont cru que, vu les circonstances critiques dans lesquelles se trouve notre département, ils pourraient me la faire changer. Ils sont donc venus me trouver et m'ont harcelé pour me faire accepter les fonctions de Délégué du gouvernement provisoire ; ils ont combattu mon refus, souvent réitéré, en employant enfin des arguments qui m'ont jeté dans une indécision entre mes devoirs de citoyen et mes devoirs de chrétien de la nouvelle Jérusalem. La tentation était déjà forte ; mais elle le devint davantage, lorsqu'ils cherchèrent à me convaincre que*

je pourrais concilier ces deux sortes de devoirs, en ne réclamant de moi que deux heures par jour, et en m'offrant une sous-commission de 4 à 5 membres pour être à mes ordres et faire tous les autres travaux. D'un autre côté, mon acceptation rendait certaine ma nomination à l'Assemblée Nationale, où, me disait-on, je pourrais être utile à la nouvelle église; ce dernier argument avait d'autant plus de force sur mon hommc externe, que mon grand-père avait siégé comme député de Montargis à l'assemblée nationale constituante de 89. Mais au milieu de toutes les considérations pour ou contre qui ballottaient sans cesse mon esprit, j'eus recours au Seigneur et le priai ardemment de me sortir de mon indécision, en donnant à mon homme interne toute domination sur mon homme externe. Mes prières ayant été enfin exaucées, mon parti fut irrévocablement pris, et je déclarai que je persistais dans ma détermination, et que je continuerais à me vouer tout entier à l'œuvre religieuse que j'ai entreprise depuis 14 ans; et cela, parce que j'étais convaincu que je serais plus utile aux vrais intérêts de la république, en propageant la seule doctrine religieuse qui puisse lui convenir, et par conséquent la rendre stable et prospère, que si j'acceptais d'elle des fonctions quelque importantes qu'elles fussent. Me voilà donc rendu entièrement à mes travaux chéris; toutefois pendant cette dernière quinzaine je ne les avais pas abandonnés, mais je ne pouvais me livrer qu'à la traduction, tout autre travail m'eut été impossible.

Je vous embrasse de cœur,

Votre ami et frère,

LEBOYS DES GUAYS.

C'est ici le lieu de parler des relations de M. Leboys avec une femme célèbre, qui avait dans le Berry une grande influence politique.

Ce fut en 1852, que M. Leboys adressa un ouvrage de Swedenborg à Georges Sand, qui habitait son château de Nohant, non loin de Saint-Amand, et qui écrivit le 26 décembre 1852 pour le remercier de l'envoi.

« Connaissant peu ou mal cet homme extraordinaire, j'ai toujours désiré le lire plus et mieux. Le temps seul m'a manqué... Je vous devrai d'avoir une opinion éclaïrée sur ce fait métaphysique et religieux si diversement apprécié jusqu'à ce jour... Les quelques pages que j'ai lues du volume que vous m'avez envoyé, me paraissent d'une grande clarté. Je vous confesse que mon cerveau n'est plus exercé, si tant est qu'il l'ait été un peu dans ma jeunesse, aux études métaphysiques, mais je ne vois rien des obscurités rebutantes que je redoute en général. »

Le 5 Janvier 1853, elle écrit de nouveau; « Je sais quel respect est dû à votre caractère, à vos convictions, et en pareil cas, la gratitude est douce à s'imposer...

J'ai commencé à lire tout ce qui est règle de conduite, toute la philosophie de cette religion ne rencontre en moi nul obstacle intérieur. La partie métaphysique demande plus de méditation...

Je ne me moque jamais des extases, mais ce genre de révélation ne peut être accepté légèrement, et d'après vos lettres à un homme du monde, je sais que vous m'approuvez de suspendre mon jugement jusqu'à plus ample informé. »

Lettre de 1855. « Il me faudra plus d'un an pour connaître et juger sainement ce très-grand esprit de Swedenborg qui me paraît dans le courant des grandes vérités. »

En 1856, Georges Sand invite M. Leboys à venir la voir à Nohant. « Vous saurez, je l'espère, lui écrit-elle, que nos contradictions ne sont que le désir de vous faire émettre votre pensée que nous sentons d'un ordre très-élevé. »

Enfin le 22 Mars 1857 M. Leboys reçoit la lettre suivante que nous transcrivons en entier, tout en déclarant que nous repoussons comme erronées plusieurs des opinions émises sur Swedenborg par l'illustre romancier.

Nohant, 22 mars 1857.

Je vous remercie, Monsieur, de votre bon souvenir. J'ai lu avec intérêt votre dernier envoi, et j'ai trouvé de très-belles choses, une morale très-élevée qui est la mienne, celle à laquelle j'ai toujours aspiré dans mon esprit. La partie que j'appelle symbolique, ou fantastique, ou dantesque, ne me satisfait pas autant, et j'ai beau vouloir de tout mon cœur, laisser venir en moi cette croyance sous forme de chose révélée, je vous tromperais si je vous disais que cela m'est possible, et que j'y puis voir autre chose que les éblouissements d'une imagination surexcitée. Swedenborg n'en est pas moins, selon moi, un très-sincère et très-grand esprit. Ce que j'appelle (pardonnez-moi mon irrévérence qui n'a rien d'hostile ni de railleur,) ce que j'appelle ses extases, a un caractère très-particulier, en ce que l'imagination ne l'emporte jamais dans des visions qui soient en désaccord avec sa philosophie sa métaphysique et sa morale. Sous ce rapport, il a de la ressemblance avec Campanella qui a beaucoup plus d'art et de talent que lui, c'est-à-dire, qui est beaucoup plus poète, mais dont les idées sont moins

complètes, moins justes, et dont la morale est infiniment moins droite et moins pure.

En disant avec M. de Maistre qu'un peuple a toujours le gouvernement qu'il mérite d'avoir, *je n'étais pas aussi absolue dans cette croyance que le personnage auquel je la prêtais. Un roman n'est pas un traité, ni un manifeste, et les personnages parlent souvent selon leur caractère, selon leur impression, sans que l'auteur doive en avoir la responsabilité, en dehors du caractère qu'il leur attribue. On m'a fait à ce propos une querelle d'Allemand, à laquelle je n'ai répondu qu'en marquant discrètement mon blâme pour un procédé inconvenant et injuste dans sa forme, des expressions grossièrement hostiles, des interprétations absurdes. La manière dont on agit avec moi ne me permet pas* de daigner *répondre sur le fond : je ne le ferai pas avec de telles gens, honorables d'ailleurs, je le reconnais, mais* cuistres *au premier chef*[1].

Ce que vous m'écrivez sur ce fond de la question me donne à réfléchir, et il est possible que M. de Maistre ait plus raison que je ne le pensais, dans un moment d'indignation contre le lazzaronisme *napolitain. Je vous demande la permission d'y penser encore avant d'accepter votre encouragement.*

---

[1] Ce passage fait allusion aux injures dont fut accablée Georges Sand à cause de quelques réflexions de sa part sur la situation politique de la France en 1852. Les hommes qui étaient alors au pouvoir considéraient si peu la châtelaine de Nohant comme ralliée au gouvernement impérial, qu'ils exerçaient une continuelle surveillance sur sa maison. La police de deux départements fut mise sur pied quand M. Leboys fit sa visite à Nohant.

Ce que vous me dites sur le bien *et sur le* vrai *me paraît très-juste et excellent. Je suis tellement de votre avis que je crois avoir dit quelque part, précisément ce que vous me dites à propos de Descartes :... Le* je pense, donc je suis, *devrait être:* j'aime, donc je suis.

En attendant le plaisir de causer de tout cela avec vous, je vous prie de croire, Monsieur, à mes sentiments de haute estime, et je peux bien dire de vénération pour votre caractère, vos travaux et vos convictions persévérantes.

GEORGES SAND.

Cette lettre de Georges Sand montre que tout en étant très-loin d'accepter les doctrines de Swedenborg, elle reconnaissait en lui un puissant génie, dont les écrits sont dignes d'être lus, par tous ceux qui veulent se rendre compte des diverses faces de la question religieuse qui remue si profondément notre siècle.

Cette lecture prouve en outre que Georges Sand avait une haute estime pour le caractère et l'intelligence de M. Leboys des Guays. Aucun témoignage en sa faveur ne peut valoir autant que celui d'une personne d'un esprit aussi éminent, qui étant voisine de M. Leboys et en entendant souvent parler, était à même de bien le connaître.

VI

M. Leboys des Guays avait un commerce continuel de lettres et de relations personnelles avec toutes les parties du monde.

Parmi ses correspondants étrangers, l'un de ceux qui lui furent le plus utiles fut M. Chauvenet de Philadelphie, d'une famille de huguenots réfugiée aux États-Unis, mais qui était restée française de cœur. « Après Dieu et son église, écrit M. Chauvenet en 1838, c'est la patrie qui absorbe notre affection, » il se réjouit pour la France de la publication des écrits de Swedenborg en français. Il recueille des souscriptions qu'il envoie à M. Leboys en lui disant : Je dois être reconnaissant envers ceux qui me donnent l'occasion d'être de quelque utilité à l'église. Il exalte le système américain qui laisse à chaque église le soin de subvenir à ses besoins. « La religion en est mieux observée, dit-il. » Il exprime avec bonheur les sentiments qui unissent tous ceux dont l'esprit est éclairé par les mêmes vérités, et dont le cœur est réchauffé par le même amour. « Sous la bénigne influence de la nouvelle Jérusalem, dit-il, le temps et l'espace disparaissent. Tous les membres et amis de la nouvelle église sont présents les uns aux autres et brûlent du désir de s'entr'aider pour avancer le règne du Seigneur. »

Après la mort de M. Chauvenet, M. Leboys correspond avec MM. Bush, Andrews, Parsons, Worcester. etc.

M. Leboys avait pour correspondants en Angleterre, MM. Havorth, Butler, Bayley, Vatson, Bateman, etc. Surtout M. Broadfield de Manchester. Ce dernier lui écrivit en 1861, pour avoir son opinion sur cette question : La Révélation faite par Swedenborg est-elle complète en elle-même ? y a-t-il possibilité d'une autre diffusion de vérités d'un caractère semblable ou plus élevé, telle qu'une révélation du sens céleste de la Parole. Cette question préoccupait beaucoup d'anglais à cause de l'influence exercée par un américain M. Harris ; c'était un extatique qui avait séduit beaucoup de monde par la

beauté de ses sermons et l'insistance avec laquelle il condamnait les communications avec les esprits. La réponse de M. Leboys est dans la collection de ses essais intitulée : *Mélanges*.

On recueillit en Angleterre des souscriptions importantes pour M. Leboys. Un colonel de l'armée des Indes lui adressa 125 francs en l'assurant du contentement qu'il éprouvait en pensant à ses utiles publications.

M. Leboys correspondait aussi avec M. Thomas de Faye, de Saint Hélier, île de Jersey. Celui-ci dans une de ses lettres lui dit : Les vérités de la nouvelle dispensation sont connues ici depuis quelques années ; un capitaine de marine retiré, nommé Gomme, a travaillé d'une manière infatigable, presque tout seul, à leur promulgation. Notre petite église a été formée et régulièrement organisée en 1836, nous avons pour notre culte un temple capable de contenir environ deux cents personnes ; on y célèbre le service divin le dimanche : Il y a deux personnes qui officient, l'une le matin, l'autre le soir. Le service se fait en anglais, car toute la population anglaise n'entend pas le français, tandis que la plupart des naturels, dans la ville et ses environs, parlent couramment les deux langues.

Nous avons parmi nous, un français c'est M. de Thau, d'un talent éminent et d'une grande capacité, autrefois, prédicateur chez les Méthodistes Wesleyens de France. Il a été convenu tout récemment qu'il prononcerait des discours en langue française, une fois tous les quinze jours, le Dimanche dans l'après-midi.

M. Leboys avait aussi des correspondants en Allemagne, en Suisse, surtout avec le professeur Tafel, qu'il vit plusieurs fois à Paris ; ils échangeaient continuellement des observations sur leurs importants travaux. Tous

deux étaient d'accord sur ce point qu'il fallait instaurer l'église nouvelle sous forme distincte, tout en respectant l'opinion de ceux qui, comme Verner en Allemagne, prêchent les doctrines de Swedenborg sans le citer. Ceux-là aussi se rendent utiles à la nouvelle église, surtout lorsque, comme Verner, ils recommandent la lecture de Swedenborg dans leurs conversations avec les membres de leur congrégation.

M. Leboys voyageait peu, sauf pour venir à Paris ; il alla cependant deux fois en Angleterre, une fois en Allemagne et en Suisse. Il avait dans le canton de Neufchâtel une prosélyte dévouée, qui lui légua en mourant 600 francs. Madame Mathé, de modeste condition, mais instruite, disait à un voyageur français en lui montrant rangées sur un meuble de sa chambre toutes les publications de M. Leboys : « Je ne serai jamais assez reconnaissante envers lui pour le service qu'il m'a rendu en me donnant le moyen de lire Swedenborg tout entier. Cette lecture me rend si heureuse. »

Nous avons entendu une autre dame, en Suisse, nous dire que depuis qu'elle avait lu Swedenborg, elle trouvait dans son assistance au culte Réformé, une édification, qu'elle n'éprouvait point auparavant.

M. Leboys recevait souvent à Saint-Amand la visite d'étrangers de tous pays. Quelques-uns séduits par le charme et la salubrité de ce beau pays, et plus encore par le bonheur de se trouver au milieu de frères de la nouvelle église y faisaient de longs séjours. Citons MM. Broadfield et Hughes de Manchester, la famille Bragg de Birmingham, M. Frank Sewall, Américain, le Suédois M. Boyesen, etc.

M. Leboys reçut de plusieurs dignitaires des universités de Suède des communications intéressantes en latin. Il eut également des relations épistolaires et personnelles

très-cordiales avec plusieurs familles, appartenant à la haute société en Russie, qui portaient un vif intérêt à ses travaux pour la nouvelle église.

En 1841, la petite société de la nouvelle église à Saint-Amand fut visitée par la famille du prince Mouravief, qu'il ne faut point confondre avec celui qui s'est acquis une triste célébrité en Pologne. Le prince V. S..... avec six dames de sa famille, resta deux jours à Saint-Amand, ils assistèrent chez M. Leboys aux réunions du culte, qui firent sur eux une bonne impression, ce semble, à en juger par le soin affectueux avec lequel ils entretinrent des relations par lettres avec M. Leboys.

La même famille prit part à la Sainte Cène dans la réunion de M. Hartel, le jour de Noël 1841.

Le prince Alexandre Mouravief, sénateur, envoya à M. Leboys plusieurs articles très-remarquables qui furent insérés soit dans *la nouvelle Jérusalem* à Saint-Amand, soit dans *l'écho de la nouvelle Jérusalem* à l'île Maurice. Le sermon *sur la miséricorde du Seigneur* inséré dans la revue de Saint-Amand, fut extrêmement goûté des lecteurs ; un essai du même auteur *sur la Parole* est certainement une œuvre très-remarquable.

M. Leboys lui écrivait : « J'ai appris avec plaisir que vous vous en teniez à Swedenborg, et que vous désapprouvez ceux qui n'admettent qu'une partie des vérités qu'il a révélées, et ceux qui veulent joindre leurs élucubrations à ses révélations. »

Le général Mouravief découvrit un jour chez un libraire à Moscou *la Doctrine de vie*, de Swedenborg. La lecture de ce livre l'intéressa à un haut degré et lui fit rechercher les autres écrits de Swedenborg qu'il lut aussi avec grande félicité ; il ne se contenta pas d'admirer ces doctrines, il chercha à les mettre en pratique.

Comme gouverneur de Nijni Novogorod, il acquit la réputation d'être l'un des meilleurs administrateurs de l'empire, et fut appelé à présider le comité chargé de préparer l'émancipation des serfs ; il prononça à cette occasion un discours qui fit en Russie une profonde sensation.

L'une des dames Russes qui avaient visité Saint-Amand en 1841, entretint avec M. Leboys un commerce de lettres dont quelques unes présentent un vif intérêt : « Le but qui nous conduisit l'an passé à Saint-Amand, écrit la princesse C. S...., la communauté de nos opinions nous fait espérer que vous n'avez pas oublié vos frères et sœurs éloignés, cette famille nombreuse qui du fond de la Russie arriva dans votre paisible et hospitalière résidence, pour y chercher un homme animé du même esprit qu'elle-même. Votre lettre a encore resserré les relations d'amitié auxquelles nous tenons si vivement. »

Dans une lettre de 1846, on lit : Dans le temps nous vînmes de si loin chez vous, dans un but qui n'a cessé d'être notre point de mire commun, nous vous avons conservé amitié et reconnaissance...

« Dans un pays comme le nôtre où *la* pensée et l'action sont soumises à un contrôle si sévère, nous ne pouvons nous réjouir des progrès de la vérité chez nous, mais vous n'avez pas besoin de ce stimulant pour continuer vos précieux travaux. »

M. Leboys envoyait beaucoup de livres à la princesse et lui adressa une lettre de consolation à l'occasion de la mort d'une jeune parente. « La divine Providence, disait-il, ne sommeille jamais, car l'amour ne dort pas ; elle est toujours là pour tirer quelque bien du mal qui nous arrive. C'est par ses chutes et ses malheurs que le

nouveau chrétien reconnaît qu'il ne peut rien sans le Seigneur. »

Cette lettre produisit une bonne impression à en juger par la réponse : « C'est en vain que je chercherai des paroles pour vous exprimer toute la satisfaction que m'a causée votre bonne, votre édifiante lettre, dans un moment où j'avais véritablement besoin d'une consolation de ce genre. »

La révolution de 1848 et la guerre de Crimée interrompirent cet échange de lettres que la princesse reprit en 1862: Elle parle à M. Leboys de la mort de deux sœurs et de son frère le prince V. S. « dont l'occupation constante jusqu'à son dernier moment fut la doctrine sublime dont vous avez enrichi la France par vos traductions ; tous ses parents appartiennent à cette vraie religion chrétienne qui, bien que si lente à s'établir sur la terre, forme déjà une grande famille sur tous les points du globe, et dont les membres en dépit de la distance se sentent vivre de la même vie, et de la même glorieuse espérance en l'autre vie. Vous nous avez aidés à pénétrer dans la sphère spirituelle par toutes vos traductions françaises de Swedenborg qui constituent la base de nos bibliothèques intimes.

Nous n'avons pas de réunion officielle de l'église nouvelle, mais nos ouvrages se répandent et font espérer qu'un jour plus lumineux ne tardera pas à luire sur cette nation vierge encore et qui serait si propre à recevoir la vraie lumière de la nouvelle dispensation. »

Dans cette lettre il est parlé de la part active toute chrétienne que « cet Alexandre Mouravief a prise à la magnifique œuvre humanitaire de l'émancipation des serfs, acte qui est manifestement un effet de la nouvelle dispensation,et qui j'ose l'espérer,amènera le même

résultat en Amérique. Le général Mouravief dans son gouvernement de Nijni Novogorod n'eut pas besoin de recourir à la force pour maintenir dans l'ordre les serfs nouvellement libérés, à cause de la confiance qu'il avait inspirée au peuple.

Nous avons cité les lettres qui précèdent pour montrer combien les travaux de M. Leboys ont contribué à répandre les doctrines de la nouvelle Révélation dans la haute société Russe où presque tous comprennent le français et où l'on s'occupe beaucoup des questions religieuses. Dans ce champ si éloigné a été déposée une précieuse semence qui portera ses fruits en son temps.

Le vrai christianisme qui a contribué à l'émancipation des serfs a dû aussi avoir sa part d'action dans les transformations profondes et heureuses qu'a subies dans les derniers temps l'Église Grecque, surtout par l'initiative éclairée du gouvernement impérial.

Après la mort de M. Leboys, M. Harlé continua son œuvre sous tous les rapports, ainsi en entretenant des relations avec des Swedenborgiens Russes. En 1866, il reçut une lettre de la princesse dont nous avons cité les lettres, qui lui exprimait le désir de relations régulières avec lui qu'elle avait appris à apprécier par ce qu'elle avait entendu dire de lui aux Russes qui l'ont vu à Paris. Elle exprima ses regrets de la mort de MM. Leboys et Tafel, « leur influence dit-elle, sera, encore plus puissante, maintenant que la matière n'enchaînera plus leurs facultés. Cette précieuse conviction est l'âme de notre vie. »

Dans les lettres d'Hartel, il est question d'un autre grand seigneur Russe, qui communia dans ses réunions avec ses deux filles, en 1846. Ce prince D. avait déjà

converti à la nouvelle église les habitants de cinq villages lorsqu'il fut emprisonné dix ans avec toute sa famille. Ses amis ne parvinrent à le faire relâcher qu'en le faisant passer pour fou.

En 1853, Le général Polonais Rybinski écrivit aussi à M. Leboys pour lui dire que ses écrits ont été pour lui une source de lumière et de félicité. « Toute ma philosophie, tout mon savoir acquis dans les académies, ne m'ont jamais satisfait. J'errai dans le vide, le hasard m'a fait rencontré un livre : *la vraie religion chrétienne.* Je l'ai lu et relu et je suis devenu un autre homme. — Je ne suis plus dans le désert. Par la divine miséricorde du Seigneur vous avez mis toute consolation dans mon âme. »

Parmi les Russes avec lesquel MM. Leboys et Harlé eurent des relations personnelles était un homme dont l'existence fut bien singulière.

M. Étienne D……. apparenté à plusieurs familles princières, était fils d'un homme haut placé qui faisait profession ouverte de croire aux doctrines de Swedenborg ; né et élevé dans la religion grecque, il alla achever ses études en 1843 à l'université de Tubingue où il connut M. Tafel. Étant allé à Rome en 1845, sous l'influence des Jésuites, il se fit catholique, cette conversion lui fit perdre de grands biens et honneurs. Ayant pris ses grades à l'université d'Oxford, il acquit une grande influence à la cour de Rome où on l'appelait le Père Étienne; il devint supérieur des missionnaires de la banlieue de Paris et des confesseurs de Ste Geneviève, et fut chargé de missions délicates en Suède et en Allemagne, dont il s'acquitta avec tant de succès qu'en 1855 la cour de Rome le nomma préfet apostolique avec juridiction épiscopale dans le nord de l'Europe où il fonda deux diocèses ; il alla aussi en Amérique.

En 1865 le P. Étienne donna sa démission de toutes les dignités que lui avait conférées Pie IX qui avait beaucoup de gout pour lui, pour se consacrer tout entier à l'étude des ouvrages de Swedenborg, et il suivit l'exemple de son père en acceptant les doctrines de la nouvelle Révélation. Il était allé voir M. Leboys à Saint-Amand en 1844 et il lui écrivit en 1862 : Monsieur et ancien ami j'ose vous donner ce titre en souvenir de notre ancienne connaissance et du proverbe Russe qu'un ancien ami en vaut deux nouveaux. » Il explique que ce qui l'avait détourné de la nouvelle Église en 1844, c'étaient les dissidences qu'il avait cru remarquer entre ses membres en Angleterre, il annonce son intention de publier un ouvrage sur Swedenborg, malgré sa pauvreté fruit des sacrifices qu'il a faits à ses convictions en 1845 et 1863, où on lui offrit une charge d'évêque s'il rentrait dans l'église grecque et s'il se taisait sur Swedenborg.

M. Harlé avec qui il était aussi en relation, était disposé à être d'avis qu'on acceptât l'offre qu'il faisait de remplir l'office de missionnaire de la nouvelle église, M. Leboys plus méfiant voulait auparavant l'étudier : « C'est un homme qui a du mielleux et de la faconde, disait-il ; il pourrait être très-utile à la nouvelle église s'il savait résister à l'amour de la propre intelligence dont je crains qu'il ne soit possédé. » M. Leboys ajoute : nous voilà donc nantis de deux prélats l'un catholique, l'autre Luthérien, laissons les agir chacun de leur côté, mais ayons l'œil sur eux... quant à l'ouvrage de M. D... je me réserve toujours le droit de le contrôler.

On attribue généralement à M. D... les ouvrages sur Swedenborg publiés à Bâle de 1870 à 1878. Nous donnons ce renseignement sous bénéfice d'inventaire.

M. Leboys-des-Guays avait toujours dit qu'il avait

l'intime conviction que c'était dans l'orient que les doctrines de la nouvelle église prendraient de fortes racines; Sous l'influence de cette conviction il eut l'idée d'adresser à Abd-el-Kader un ouvrage de Swedenborg avec la lettre suivante :

Saint-Amand, le 15 Novembre 1860.

A L'ÉMIR ABD-EL-KADER.

Homme aimé de Dieu !

Je t'envoie un livre portant pour titre : Du Ciel et de ses merveilles et de l'enfer. *Aux esprits élevés tels qu'est le tien, ce titre suffira pour que ce livre ne soit pas dédaigné ou fermé; lis donc et médite.*

Ton frère en Dieu.

LEBOYS-DES-GUAYS,
philosophe chrétien.

P.S. Si après avoir médité, mon frère désire lire d'autres ouvrages de Swedenborg, qu'il me le fasse savoir, et je les lui enverrai.

A ce livre est joint comme introduction un système de philosophie religieuse sous le titre : Lettres à un homme du monde.

Abd-del-Kader, adressa en beaux caractères arabes la réponse suivante à M. Leboys.

Damas, le 24 du premier Djoumada, 1277.

AU PHILOSOPHE PARFAIT ET ACCOMPLI, A QUI EST DÛ TOUT RESPECT.

Que Dieu le conserve!

Ta parole est noble et digne de ta grave personne! Béni soit l'heureux moment où il m'a été donné de recevoir ta lettre, pleine d'une si exquise sagesse et d'une éloquence si élevée. Je n'en ai point été étonné: les belles paroles sortent de toi comme une substance découle d'une autre. Tes généreux accents ont été si persuasifs, qu'ils nous ont inspiré un vif désir de connaître par nous-même ton livre, si brillant de lumière. Mais le trait qui a été lancé a fait une blessure, dont notre âme est malade, et qui ne sera guérie que par la vue du reste. Envoie-nous le donc, afin que nous puissions abreuver à cette source notre esprit et notre cœur.

Continue à nous donner de tes nouvelles, qui nous réjouiront toujours, et que Dieu conserve ta noble personne.

Celui qui t'aime comme un ami sincère.

ABD-EL-KADER BEN MOHHY-EDDIN.

Que Dieu le protège!

Saint-Amand (Cher), le 24 Janvier 1861.

AU SAGE ET PIEUX ABD-EL-KADER BEN MOHHY, A CELUI DONT L'AMITIÉ M'HONORE ET M'EST TRÈS-PRÉCIEUSE.

Que Dieu le protége!

Ami bien sincère!

Ta lettre a rempli mon cœur d'une grande joie. Béni soit le jour où il m'a été inspiré de t'écrire.

Ton Dieu est le mien, mon Dieu est le tien; car nous n'avons l'un et l'autre qu'un seul et unique Dieu; et ce Dieu, pour toi comme pour moi, est Amour et Sagesse, et nous savons toi et moi que ce n'est qu'en nous efforçant d'aimer et d'être sage que nous devenons de réels adorateurs de ce Dieu miséricordieux. Les vrais musulmans et les vrais chrétiens sont véritablement frères, car la foi n'est pas l'essentiel d'une religion, mais c'est la charité ou l'amour. Ne cesse pas, en étudiant Swedenborg, de lire le Koran, comme je ne cesse pas de lire l'Évangile, et je puis te donner l'assurance que, malgré ta haute sagesse, tu y découvriras chaque jour des choses qui avaient échappé jusqu'ici à ta grande perspicacité. Mahomet était prophète, et son livre comme ceux de tous les prophètes renferme sous la lettre un sens caché que la science des correspondances te fera découvrir, et alors tu te convaincras de plus en plus que la vraie doctrine du Koran et la vraie doctrine de l'Évangile sont sœurs, et sont destinées à s'embrasser un jour qui peut-être n'est pas éloigné. Si depuis 1500 *ans les chrétiens se sont égorgés entre eux pour*

des questions théologiques, si depuis plus de mille ans il en a été de même entre mahométans, et s'il y a eu lutte acharnée depuis si longtemps entre mahométans et chrétiens, c'est parce que le Koran et l'Évangile ont été mal compris, c'est surtout parce qu'on a mis la foi au-dessus de la charité.

Frère, tu as rempli une très-belle mission, dont je ne t'ai pas parlé dans ma première lettre, parce que bien d'autres voix t'en avaient félicité; mais il est une autre mission que toi, mieux que personne, tu peux remplir, et cette mission est d'un ordre encore plus élevé. Ne vois-tu pas que l'humanité toute entière est entraînée avec une rapidité merveilleuse vers de nouvelles et hautes destinées, et que cette marche accélérée date précisément de l'époque où, selon Swedenborg, le jugement dernier a été effectué dans le monde spirituel, et où par conséquent l'influence divine a pu et peut se faire plus facilement sentir sur notre monde? Oui, l'âge d'or perdu sera retrouvé, et toutes choses seront nouvelles; plus nous avancerons, et plus cette marche sera rapide. Retourner au passé, ou même maintenir le présent, c'est chose impossible. Dieu veut du nouveau, parce qu'il veut qu'enfin son règne descende sur la terre, et qu'il y ait fraternité entre les peuples. Une lutte effroyable s'engagera peut-être avant que le but soit atteint, mais la haine sera vaincue dans ce combat déplorable, et la victoire restera définitivement à l'amour. Nous donc, qui, ne reconnaissons en Dieu qu'Amour, Sagesse et Miséricorde, mettons à profit la connaissance de cette divine vérité que Dieu a implantée dans nos cœurs, et cherchons par tous les moyens à éclairer chacun de notre côté nos malheureux frères aveugles,

et principalement ceux qui croient servir Dieu, en se livrant à des actes sanguinaires où à de ténébreuses intrigues.

Que Dieu, sans lequel nous ne pouvons rien de bon, nous protége dans cette œuvre sainte!

Celui qui tient à honneur d'être ton ami et qui t'aime dans toute la sincérité de son cœur.

LEBOYS-DES-GUAYS.

Que Dieu soit avec lui!

P. S. Je t'envoie avec cette lettre plusieurs ouvrages et je suis tout disposé a t'en envoyer d'autres plus tard, si tu le désires. Je laisse à ta sagesse et à ta haute prudence à examiner si de tels ouvrages pourraient être profitables à quelques sages de la Turquie, de l'Algérie ou de la Perse. Si tu le juges ainsi, fais-les moi connaître, et je me ferai un plaisir de les leur envoyer.[1]

---

[1] Il faut donc prendre les formules pompeuses de la politesse orientale pour ce qu'elles valent, et nous avons reproduit ces lettres d'Abd-el-Kader, moins comme des preuves d'une conviction nouvelle chez lui que comme un témoignage curieux de l'ardeur de propagande chez M. Leboys.

RÉPONSE D'ABD-EL-KADER.

Sur l'adresse : (*en arabe*)

AUX MAINS DE SA GRACE MONSIEUR LEBOYS-DES-GUAYS.

Que Dieu lui conserve le bonheur. Amen.
Louange à Dieu!

A sa grâce le lettré, vénéré et sage Monsieur Leboys-des-Guays. — J'ai reçu avec le plus grand bonheur votre précieuse lettre, ainsi que les livres que vous m'avez envoyés avec elle, mais comme ils sont écrits en langue française, j'ai eu besoin de quelqu'un qui me les interprétât selon leur sens véritable, et ce sens a été trouvé propre et droit. Envoyez-nous toujours de vos chères nouvelles et ne cessez point de nous informer de votre précieuse santé. Salut.

Le 12e *jour de la lune de Djoumad et tsani de l'an* 1277.

ABD-EL-KADÉR BEN MOHHY-EDDIN.

VII

Pendant près d'un demi siècle M. Leboys-des-Guays travailla, sans jamais se lasser, à propager les doctrines de la nouvelle église, partout où l'on parle la langue française. Ceux qui jugent seulement d'après les apparences, penseront que tous ses efforts n'ont pas abouti à de grands résultats. En France le nombre des personnes qui professent ouvertement leur foi dans les doctrines révélées par Swedenborg, est à peu près le même qu'au moment où M. Leboys commença à les propager.

D'abord, c'est déjà un résultat que d'avoir maintenu en France l'existence de petits groupes de personnes qui continuent l'œuvre capitale de M. Leboys, l'impression en français et la diffusion des écrits de Swedenborg ; n'est-ce pas aux efforts et au dévouement de ces personnes, qu'on doit d'avoir vu disparaître des recueils biographiques les faussetés, qu'auparavant ils se transmettaient, sur la personne et le caractère de Swedenborg.

La correspondance de MM. Leboys, Harlé et autres, avec des écrivains considérables de notre temps, prouvent combien il y avait à faire sous ce rapport. L'excellente biographie de Swedenborg par Matter, conseiller de l'université, qui a montré le peu de fondement des assertion de l'abbé Baruel, a été faite sur les renseignements et livres qui lui furent fournis par MM. Leboys et Harlé, comme le prouvent deux lettres de M. Matter.

Dans la première de ces lettres en 1862, il dit à M. Le-

boys : vos amis de Paris vous ont entretenu de la publication que je me propose de faire sur la vie et les écrits de Swedenborg ; ils ont mis à ma disposition quelques-uns des ouvrages les plus considérables de l'homme extraordinaire dont je tiens à présenter et à faire apprécier le caractère, les facultés et la doctrine si exceptionnelle dans les annales de l'humanité. J'ai pris dans mes entretiens avec eux des points de vue beaucoup plus clairs et plus positifs que dans les livres que j'avais consultés.

Dans une autre lettre adressée à M. Harlé, M. Matter remercie celui-ci du concours qu'il lui a prêté pour sa biographie de Swedenborg. « mon travail sur Swedenborg, dit-il, a été plus laborieux que celui sur Saint Martin ; celui-ci n'était qu'un individu ; Swedenborg était l'interprète d'une révélation et le fondateur d'une église. Pour moi, j'ai pris un parti héroïque. Cela est vrai : donc je le dis ; car c'est mon droit et mon devoir d'être vrai, que Dieu soit avec moi.»

Belle parole qui mérite d'être conservée surtout venant d'un homme dont les ouvrages ont eu une certaine influence sur la jeunesse française.

Appuyons aussi sur ce fait que la vente des livres édités par M. Leboys, et après sa mort par ses amis, a été extrêmement considérable, surtout quand on considère que sur les 40 ou 50 volumes formant la collection de ces ouvrages presque tous ne sont que des ouvrages de pure théologie ; il s'en est vendu en 30 ans 30 ou 40,000 volumes au moins, outre ceux donnés. Il est impossible que ces livres répandus surtout dans les classes instruites n'aient pas eu sur l'opinion de beaucoup de personnes une très-grande influence.

Le plus grand exemple qu'ait donné M. Leboys à ses successeurs est celui-ci : il ne s'est jamais découragé

malgré la lenteur avec laquelle se manifestaient les résultats de sa propagande ; il avait une foi si ferme en l'action continuelle de la divine providence, qu'il répondait toujours à ceux qui voulaient de l'insuccès apparent de ses efforts tirer un argument contre les doctrines qu'il répandait : le Seigneur dirige sa nouvelle église d'après les plans de sa sagesse adorable et non d'après nos vues purement humaines. Le Seigneur ne change pas en un moment les peuples pas plus que les individus, *flectit non frangit*, il incline peu à peu les esprits et les cœurs, il ne brise rien. »

M. Leboys écrivant à M. de Chazal, lui disait, « vous vous plaignez de ce que votre petite église n'est pas ce que vous auriez désiré qu'elle fût. Vous me rappelez de semblables plaintes de ma part au sujet de la petite église de Saint-Amand... J'ai fini par surmonter mon affliction en pensant aux événements de ma vie passée. J'ai reconnu que le Seigneur avait toujours été près de moi pour me retirer du bord du précipice où me précipitait ma nature mauvaise. Les prêtres Romains m'avaient dégoûté du christianisme que je confondais avec leur religion. Je m'étais réfugié dans la philosophie qui m'a plongé dans le scepticisme.

Comme vous j'ai été saisi du désir ardent de faire des prosélytes, comme vous j'ai cruellement souffert de l'inanité de mes efforts, comme vous j'ai failli désespérer ; mais ne fut-ce pas pour le Seigneur la grande tentation, quand il portait ses regards vers le genre humain. Cette tentation est nécessaire pour la régénération de l'homme comme elle l'a été pour la glorification du Seigneur.

... Ce que le Seigneur veut éviter avant tout, c'est la profanation qui n'était pas à craindre dans les commencements de la primitive église autant qu'elle le

serait aujourd'hui. Le sens interne n'avait pas été révélé. Si l'on s'engouait pour Swedenborg, chacun prendrait dans ses écrits ce qui lui conviendrait et rejetterait le reste.

Ayons confiance dans le Seigneur, tout tend visiblement à une rénovation complète du vieux monde... quand au jour et à l'heure, le Seigneur seul le sait, il nous suffit de veiller. »

Dans des lettres plus anciennes M. Leboys disait « nos progrès sont lents en France, il vaut mieux que nos doctrines soient adoptées par un petit nombre d'hommes qui s'appliquent à les mettre en pratique, que si elles étaient accueillies par beaucoup de gens dont la plupart ne seraient pas en état de les suivre. Le Seigneur veut préserver la nouvelle église des écueils sur lesquels ont péri les églises précédentes.

Chez un peuple aussi impressionable que le nôtre nos doctrines courraient un grand danger, si dans ce moment les français se passionaient pour elles ; il leur serait facile de les comprendre mais très-difficile de les faire entrer dans leur vie. »

Combien de français, hélas, ont justifié ces craintes de M. Leboys, en acceptant d'abord les doctrines nouvelles, puis en ayant une vie et en suivant un culte contraire à ces doctrines. Combien en France on redoute le ridicule et combien est rare la force de caractère qui fait que l'on se détache du monde.

« L'église nouvelle a vu dans son sein bien des défaillances elle a subi de douloureuses épreuves ; mais de même que l'individu ne peut se régénérer que par les tentations une église véritable ne peut se constituer qu'en passant par de nombreuses épreuves. »

Au milieu de mille mécomptes, de terribles ennuis,

M. Leboys ne perdit point courage et raffermit toujours son cœur par une parole qu'il avait souvent à la bouche: *Dominus providebit*: le Seigneur y pourvoira.

Après la Révolution de 1848, plusieurs membres et amis de la nouvelle église croyaient le moment propice pour faire une propagande plus active ; ils engagaient M. Leboys à se fixer à Paris, a créer un journal.

M. Leboys ne voulut point renoncer à sa marche prudente, silencieuse, et à concentrer tous ses efforts et toutes ses ressources sur ses traductions et impressions. Il eut assez de perspicacité pour voir que le moment était moins favorable que jamais pour propager le vrai christianisme: « Nous compromettrions nos doctrines, disait-il, au milieu d'une si effroyable confusion d'idées et dans ce conflit d'intérêts purement terrestres. »

M. Leboys comprit qu'en 1849 la liberté religieuse n'existait que de nom, que faire une propagande irréfléchie, ainsi par des conférences publiques,c'était appeler sur la nouvelle église les violences du parti clérical qui ne cherchait qu'un prétexte pour sévir. Le triomphe complet de ce parti en 1852 prouva que M. Leboys avait bien jugé la situation. On chercha à impliquer M. Leboys dans une accusation de complot politique, mais le soin avec lequel il s'était abstenu de toute fonction publique et de tentatives de propagande inopportune ôta à ses ennemis tout prétexte pour sévir contre lui et ses livres.

Ne murmurons donc point contre les obstacles que la Providence oppose à notre zèle intempestif, pour que les célestes doctrines se conservent pures et sans alliage impur.

On a vu au commencement du siècle des catholiques illuminés faire à Avignon un amalgame dangereux de ces

doctrines avec l'adoration idolâtrique de la Ste Vierge. Si elles étaient propagées sans précautions à Paris dans le moment actuel, on risquerait fort de voir les vérités du vrai christianisme altérées par leur mélange avec les systèmes rationalistes, positivistes qui dominent le temps présent.

La France après avoir été subjuguée par le parti ultramontain de 1849 à 1870, tombe peu à peu sous la domination des libres-penseurs ou naturalistes. Cette domination amènera une effroyable perturbation dans les esprits. Pour échapper au joug de l'idolâtrie Romaine on se précipitera dans la négation complète de tout ce qui est surnaturel, on renoncera à tout culte. Le mouvement qui s'est affirmé en 1878 par la célébration du centenaire de Voltaire exalté jusqu'à devenir comme une idole, deviendra de plus en violent, et accumulera les ruines, comme le culte de la raison pendant la 1re révolution.

Dieu tirera certainement de ce mal quelque bien, mais les membres et amis de la nouvelle église au milieu du bouleversement universel, et du renversement des vieilles religions et institutions, doivent se tenir à l'écart de ce mouvement de destruction, et attendre qu'instruits par les événements les français aient reconnu de nouveau comme en 1800 l'impuissance de l'irréligion, et soient ainsi disposés à accepter le vrai christianisme.

« Les révolutions sont nécessaires à tout peuple qui n'a pas encore sa liberté politique et elles sont également nécessaires aux nations pour acquérir la liberté religieuse. Pour que cette liberté pénètre non-seulement dans les lois, mais dans les mœurs, au milieu de l'effroyable cataclysme que la France sera obligée de traverser pour

obtenir ce bien inestimable, prions le Seigneur, disait M. Leboys, de nous cacher sous l'autel au grand jour de sa visite, comme les âmes de ceux qui avaient gardé sa parole dans le monde spirituel. »

Cette transformation douloureuse que M. Leboys croyait devoir être une conséquence de la révolution de 1848 suivra probablement la crise actuelle de 1870-1880.

M. Leboys refusa donc d'avoir recours à une grande publicité pour répandre les doctrines de l'église nouvelle, estimant qu'il était prudent de se tenir à l'écart, de préparer en silence les matériaux de l'église de l'avenir, tant que la France n'aurait pas échappé par l'expérience à son engouement pour l'ultramontanisme et le positivisme.

MM. Leboys et Harlé avaient donc un sentiment vrai de la situation en France, lorsqu'ils disaient qu'il fallait aller lentement. La nouvelle église sera fondée, disaient-ils, avec les *Restes* des vieilles églises, c'est-à-dire avec ceux chez lesquels quelques biens et quelques vérités demeurent joints à beaucoup de maux et d'erreurs, dont ils sentent le poids et dont ils voudraient être délivrés. Ces *Restes* sont désignés dans l'évangile par les pauvres les sourds, les aveugles, les boiteux, que le père de famille appelle au festin des noces. Mais comment marcher vite avec des boiteux, des aveugles ! ne doit-on pas ménager la lumière aux yeux qui n'y sont pas encore habitués, et préparer des haltes sous les vieux toits aux infirmes qui s'acheminent péniblement vers la cité céleste.

Les disciples de Swedenborg en France, tout en marchant avec prudence, ne doivent pas pour cela rester inactifs, ils doivent faire les travaux nécessaires pour préparer l'instauration de l'église nouvelle dans leur

pays, au milieu de la gentilité chrétienne. M. Leboys sous ce rapport a accompli une grande tâche par ses traductions et publications, tâche qui doit être continuée par ses successeurs : ainsi M. Leboys a placé la collection complète des écrits de Swedenborg dans un très-grand nombre de bibliothèques publiques ; ce qu'il importe maintenant, c'est de les faire entrer dans le commerce de la librairie. Lorsque l'esprit public se tournera vers l'étude des questions religieuses, après avoir reconnu l'inanité des entreprises purement politiques, il trouvera prêts tous les matériaux nécessaires pour arriver à la connaissance du vrai christianisme.

M. Leboys expirait le jour même où il corrigeait la dernière épreuve de son index général des passages de la Parole cités dans les écrits de Swedenborg, chef-d'œuvre de patience. Il n'eut pas le temps de publier la version latine de la Parole et la version française, œuvres capitales qui seront, nous l'espérons, publiées telles qu'il les avait préparées.

M. Leboys disait que lorsqu'il se détournait de son travail de traduction pour un autre travail, il tombait dans une sorte d'anxiété qui ne cessait que lorsqu'il reprenait ses traductions ; il était dans le vrai lorsqu'il estimait que c'était là sa tâche propre, il n'avait pas en lui les aptitudes d'un propagateur ou organisateur d'église. Cependant cela ne l'empêcha pas de professer hautement sa foi religieuse en instaurant le culte de la nouvelle église en sa maison, car il pensait avec raison qu'aux doctrines de la nouvelle Révélation devait correspondre un culte nouveau privé et public ; sans cela ces doctrines ne feraient aucune conquête sérieuse ni durable. Les deux seules villes en France où il y ait des groupes de Swedenborgiens sont Paris et Saint-Amand où le culte de la nouvelle église a été établi.

La nécessité d'instaurer un culte distinct pour la nouvelle église, partout où il peut être organisé d'une manière convenable, ne doit pas empêcher les disciples de Swedenborg de reconnaître qu'il y a souvent avantage pour eux, surtout pour les simples, les petits selon le monde, à rester attachés au culte des vieilles églises qui sont pour eux des toits, des abris provisoires, mais très-utiles pour maintenir chez eux l'habitude d'un culte régulier. Les femmes, les enfants, la plupart de ceux qui vivent du travail de leurs mains, ne trouvent guère ailleurs que dans leur participation à un culte public l'aliment spirituel qui développe en eux le sentiment religieux.

La nouvelle église doit se présenter en tout pays sous ces deux aspects. 1° Comme église ayant un culte distinct. 2° Comme le corps de tous ceux qui, mettant la charité avant la foi et le culte, restent dans le sein des vieilles églises pour les transformer par un esprit nouveau. Ce nouvel esprit consiste surtout en ceci qu'on met la religion dans une vie utile aux autres et conforme aux préceptes évangéliques.

« Ce n'est que par les vérités apparentes, disait M. Leboys, que nous sommes conduits successivement aux vérités réelles, et encore celles-ci sont-elles toujours voilées plus ou moins, parce que les yeux de l'homme et même de l'ange le plus pur ne pourraient supporter l'éclat de la vérité toute nue, voilà pourquoi il y a toujours eu et il y aura toujours une grande diversité d'églises. »

Grâce à de semblables pensées M. Leboys, malgré l'insuccès apparent de ses efforts pour propager les doctrines de la nouvelle Révélation, conserva un grand calme dans son esprit, et dans son cœur une ferme confiance dans le Seigneur. Ce fut certainement à cet état moral, à sa vie

exempte de tout excès, de toute haine et envie, que M. Leboys, ainsi que d'autres Swedenborgiens que nous avons connus, fut redevable d'une santé parfaite jusqu'à la fin de sa vie et d'une mort très-douce sans angoisse morale ni physique. S'éteindre sans douleur, par un affaiblissement graduel de ses forces pendant quelques jours ou quelques heures et comme si on s'endormait, telle est la fin naturelle de l'homme ; ainsi mouraient les hommes des temps primitifs[1].

---

[1] Plusieurs Swedenborgiens en France pensent que M. Leboys a commis une faute en ne laissant pas à la nouvelle Église la propriété des livres qu'il avait imprimés au moyen de souscriptions, ainsi que celle de ses droits d'auteur. Telle était son intention qu'il a manifestée plusieurs fois à ses amis, mais il faisait en même temps cette réflexion que cela lui serait bien difficile sinon impossible dans l'état actuel de la législation française.

Le testament qu'il a laissé n'était que provisoire, sa parfaite santé lui faisait espérer de vivre encore longtemps ; il cherchait une combinaison qui conciliât les intérêts de la Nouvelle Église avec son désir bien légitime que ses parents très-proches et peu fortunés tirassent quelque profit du travail immense auquel il avait consacré sa vie. S'il avait employé la puissance de travail dont il était doué, à poursuivre une carrière lucrative ou à des fonctions politiques, il eut certainement laissé à ses neveux et nièces une fortuue considérable.

La valeur des livres qui ont été vendus à la nouvelle Église par les héritiers de M. Leboys, ne dépasse pas d'ailleurs le montant de la somme qu'il avait prise sur ses revenus annuels pour les impressions de ses livres.

Note B

M. EDMOND DE CHAZAL.

Les tentatives faites par MM. Leboys, Harlé, Blanchet, etc, pour répandre les doctrines de la nouvelle Église dans les pays de langue française, n'ont nulle part trouvé une sympathie plus active que dans un pays situé à 2,000 lieues de Paris, dans l'île Maurice, ancienne colonie française sous le nom d'île de France.

En 1854, M. Leboys avait perdu en M. de Lascases son aide principal. Quatre ans après il trouva un collaborateur plus généreux encore, M. Edmond de Chazal, grand propriétaire de l'île Maurice, qui entra en correspondance avec lui en 1858. « Je suis, écrivait-il à M. Leboys, de cette société coloniale française livrée entièrement au joug du catholicisme sans autre élément d'amélioration que la philosophie, et l'esprit mourant du gallicanisme. »

M. de Chazal, quoique restant en dehors du maniement des affaires publiques, était un créole patriote, et prit toujours une part active à la défense des droits de l'ancienne population française, trop souvent méconnus par le gouvernement anglais.

Père de douze enfants, M. de Chazal vivait comme un patriarche dans sa propriété dite de St Antoine, et il avait conservé la tradition des anciens habitants qui, par leur large hospitalité, représentaient dignement le pays auprès des étrangers. Agronome distingué, il avait sur ses vastes propriétés un millier de travailleurs indiens, dont il avait su gagner l'affection par le soin avec lequel il s'occupait de leur intérêts moraux et matériels. « C'est une chose digne de remarque, dit *le Cernéen*, journal de l'île Maurice, que cette union entre maître et serviteurs. »

M. de Chazal embrassa avec ardeur les doctrines de la nouvelle Église, dès qu'il en eut pris connaissance, et entra en relations régulières avec M. Leboys, auquel il adressa des sommes considérables pour l'impression des traductions françaises de Swedenborg, et auquel il demandait sans cesse des conseils.

M. de Chazal constitua à l'île Maurice une société de la nouvelle Église ayant un culte distinct. M. Leboys lui écrivit à cette occasion en 1859 : vous avez très-bien fait d'agir comme vous l'avez fait, lui disait-il, en accompagnant son approbation de recommandations pleines de charité et de prudence. M. Leboys craignant que M. de Chazal en faisant à Maurice ce qu'il avait fait lui-même à Saint-Amand, ne se mit dans une situation trop difficile, lui disait : Nous avons la même manière de voir quant à la séparation d'avec la vieille église, mais nous ne sommes pas dans une position identique. Vous êtes

père d'une nombreuse famille, moi je suis sans enfants ; j'ai donc pu rompre avec le monde et me mettre au-dessus du qu'en dira-t-on en assumant sur moi seul les intrigues de la gent cléricale... Vous avez eu recours avec raison pour le mariage d'un de vos enfants au culte anglican ; la simplicité du culte Protestant est plus en rapport avec nos doctrines. »

M. de Chazal mettant les intérêts de la vérité au-dessus de ses intérêts mondains, s'occupa avec une ardeur croissante de la propagation des doctrines de la nouvelle Révélation, et fonda en 1860 à Maurice sur le plan de la *nouvelle Jérusalem* de Saint-Amand une Revue : *l'écho de la nouvelle Jérusalem*, dont il était le principal rédacteur et où il inséra la liturgie qu'il avait adoptée pour les baptêmes, les mariages, etc. M. Blanchet y fit insérer plusieurs articles intéressants; ce recueil renferme aussi des travaux importants du général Mouravief.

Après la mort de M. Leboys, M. Harlé devint le correspondant de M. de Chazal, qui continua ses libéralités pour les impressions concernant la nouvelle église.

L'opposition que la propagande faite par M. de Chazal suscita à l'île Maurice fut très-vive et amena des luttes très-animées entre lui et le clergé catholique et protestant ; il maintint avec fermeté la position qu'il avait prise et prouva une fois de plus qu'une conviction sincère professée avec courage et modération finit toujours par inspirer le respect et l'estime.

M. de Chazal eut à lutter non-seulement contre ceux qui repoussaient ses croyances, mais encore contre des hommes qui en les adoptant, voulaient y mêler des idées et des prétentions inadmissibles pour de vrais chrétiens. Un ministre méthodiste rompit avec son église et se

joignit à la nouvelle Eglise mais avec la prétention de la régir avec le titre d'évêque. Cet illuminé et un petit nombre de partisans qu'il avait gagnés, causèrent beaucoup d'ennuis à M. de Chazal qui résista avec prudence et ne tarda pas à être débarrassé de ces dangereux amis qui quittèrent Maurice.

M. de Chazal aurait vivement désiré avoir un ministre pour la nouvelle Eglise qu'il avait constituée, mais n'ayant rencontré aucune personne convenable pour ces fonctions en France ni en Angleterre, il continua à diriger comme laïque le culte de cette église, jusqu'à sa mort qui eut lieu le 12 février 1879.

M. de Chazal mourut à 70 ans, d'une maladie du cœur. Ses obsèques eurent lieu au milieu d'une foule immense, et les journaux français et anglais de Maurice rendirent témoignage de la grande considération et popularité dont il jouissait.

Le *Cernéen* parlant de ses obsèques, dit :

« La cérémonie religieuse a eu lieu à l'église où sont professées les doctrines de *la nouvelle Jérusalem*, dont M. de Chazal s'est fait le propagateur parmi nous. Simple et sévère, cette cérémonie a vivement impressionné les assistants. Quelques croyances que l'on entretienne, on n'a pu que s'unir de cœur à ces prières nobles et consolantes qui ont été dites sur le cercueil, et chacun s'est prosterné humblement avec l'officiant, quand il a récité l'oraison dominicale. »

Le journal anglais de l'île dit aussi : « M. Lesage a lu le service simple mais expressif de l'église *la nouvelle Jérusalem* ?et l'adresse récitée, composée il y a quelques années par M. de Chazal lui-même, était bien appropriée à la circonstance. »

M. de Chazal avait travaillé 25 ans à organiser à Mau

rice la nouvelle église. Son œuvre restera après lui, car elle a jeté dans l'île de profondes racines ; ses adhérents sont unis et assez nombreux pour constituer une petite société.

La direction du culte a été confiée à M. Lesage qui joint à une grande respectabilité une connaissance approfondie des nouvelles doctrines.

Grâce aux énergiques efforts de M. de Chazal, la nouvelle Eglise a depuis 1878 une existence légale à l'île Maurice, ayant été reconnue par une ordonnance locale votée non sans difficultés ni protestations par la majorité du conseil législatif et ratifiée par la reine Victoria. Le conseil d'administration de l'église est présidé par M. Chateauneuf membre du corps législatif de l'île [1].

A la sanction gouvernementale l'Eglise nouvelle joint les sympathies des chefs des églises Protestantes. Un pasteur français qui a assisté plusieurs fois aux réunions du culte, a exprimé sa satisfaction et a accepté un exemplaire de *la Vraie Religion Chrétienne*. Plusieurs membres du clergé anglican ont offert leurs services à M. de Chazal à son lit de mort et ont assisté à ses obsèques.

---

[1] C'est une chose extrêmement importante, pour chaque société de la nouvelle Eglise en tout pays, d'obtenir du gouvernement la reconnaissance de son existence légale. La société de la nouvelle Eglise en France a fait un grand pas dans la voie qui conduit à ce but, en obtenant du gouvernement de la République en 1878, une autorisation régulière pour les réunions de son culte qui ont lieu à Paris, rue de la Faisanderie, 80.

Les membres et amis de la nouvelle Eglise en France ne sauraient être trop reconnaissants pour les conseils, la direction éclairée et l'appui qu'ils ont trouvés en cette grave affaire chez Monsieur Chauncey Giles, pasteur de la nouvelle Eglise à Philadelphie.

Le clergé Romain, moins tolérant, avait fait, dit-on, défense d'y assister.

M. Leboys n'aurait fait que fournir à ce groupe si intéressant de créoles d'origine française, les livres de la nouvelle Eglise dont ils avaient besoin, que sa vie aurait été bien remplie.

Note C

Sur les noms divers donnés à la nouvelle Église.

Les personnes qui ont accepté les doctrines de Swedenborg aux États-Unis et en Angleterre forment une société religieuse qu'on appelle la *nouvelle Église* ou la *nouvelle Jérusalem.*

Swedenborg dans ses écrits se sert également de ces deux expressions pour désigner l'église qui d'après lui devait être formée après le second avènement du Seigneur. Dans l'appendice à *la vraie Religion Chrétienne,* il dit qu'il s'élèvera une nouvelle église appelée la *Vraie Eglise Chrétienne*, que cette *nouvelle église chrétienne* ne sera pas établie comme la précédente par des miracles, etc.; aussi beaucoup de disciples (*receivers*) des doctrines de la nouvelle Révélation, se servent de cette expression, *la nouvelle Église Chrétienne.*

Ce nom a cet avantage qu'il peut contribuer à dissiper les préventions des personnes qui ne considèrent pas la nouvelle Église comme appartenant au Christianisme évangélique. Les Swedenborgiens affirment plus qu'aucuns Chrétiens les deux principes fondamentaux du Christianisme évangélique : la croyance à l'inspiration des saintes écritures et la foi à la divinité de J. C. comme principal moyen de salut.

Dans les pays du nord on appelle aussi du nom de Sweden-

borgiens les membres ou amis de la nouvelle Église Chrétienne.

Cette appellation a le tort de suggérer l'idée que les doctrines de la nouvelle Église doivent leur origine à Swedenborg, comme le Luthéranisme et le Calvinisme doivent leur origine à Luther et à Calvin. Cependant l'on ne doit pas s'offenser d'être ainsi appelés, car Swedenborg ne paraît pas avoir blâmé cette expression qu'on employait déjà de son vivant. Dans une lettre au Dr Beyer, en 1770, dit que ce terme *Swedenborgianisme* signifie le culte du Seigneur. (Voir revue de Saint-Amand III. 171.) Ne se sert-on pas du mot Mosaïque pour désigner la Révélation faite à Moïse.

Les Anglais ont, pour désigner un membre de la nouvelle Église, un mot intraduisible en Français, *the new churchman.* Le mot: *novi Jerusalémite* employé pendant quelque temps en France a quelque chose d'étrange ; il est de bon goût et prudent en notre pays d'éviter toute appellation extraordinaire.

Aux États-Unis et en Angleterre, on distingue ceux qui ont accepté comme vraies les doctrines de Swedenborg en deux classes : les membres et les amis de la nouvelle Église. Les premiers sont ceux qui après avoir accepté de cœur les doctrines de la nouvelle Révélation ont rompu avec les vieilles églises, et suivent le culte nouveau ou distinct de la nouvelle Église. Les derniers sont ceux qui ayant accepté comme vraies les doctrines révélées à Swedenborg restent provisoirement membres des vieilles églises.

ERRATA

Pages 2 lig. 5. *crû*, lisez : *cru*.
— 3 — 19. *tu*, lisez : *lus*.
— 7 — 21. *modifiée*, lisez : *modifié*.
— 8 — 2. *lithurgie*, lisez : *liturgie*.
— 10 — 33. *afliction*, lisez : *affliction*.
— 13 — 14. *chercha*, lisez : *cherchât*.
— 18 — 18. *accrus*, lisez : *accrues*.
— 18 — 22. *Swedenhorg*, lisez : *Swedenborg*.
— 25 note 1. *par*, lisez : *pour*.
— 33 — 14. *Loudres*, lisez : *Londres*.
— 35 — 1. *demie*, lisez : *demi*.
— 37 — 33. *Glasgow* lisez : *Glascow*.
— 41 — 2. *institnée*, lisez : *institué*.
— 41 — 25. *ils*, lisez : *il*.
— 43 — 26. *n'eut*, lisez : *n'ont*.
— 45 — 7. *soumis*, lisez : *soumises*.
— 45 — 19. *bonne*, lisez : *bon*.
— 51 — 10. *magassine*, lisez : *magazine*.
— 57 — 22. *ces*, lisez : *ses*.
— 59 — 12. *lieux*, lisez : *liens*.
— 64 — 32. *écrits*, lisez : *écrite*.
— 66 — 30. *considération*, lisez : *considérations*.
— 70 — 7. *Vurtemberg*, lisez : *Wurtemberg*.
— 82 — 1. *chapitre* VII, lisez : *chapitre* VII. (bis.)
— 82 — 12. *d'une*, lisez : *d'un*.
— 87 — 1. *réuni*, lisez : *réunit*.
— 87 — 10. *Cap*, lisez : *Gap*.
— 88 — 32. *Piragne*, lisez : *Biragne*.
— 89 — 1[illegible]. *parû*, lisez : *paru*.

— 94 — 24. *disaient-ils*, lisez : *disait-il.*
— 94 — 26. *controversse*, lisez : *controverse.*
— 101 — 29. *se*, lisez : *ce.*
— 103 — 30. *doctrine*, lisez : *doctrines.*
— 105 — 5. *Lebois*, lisez : *Leboys.*
— 107 — 33. *Broatfield*, lisez : *Broadfield.*
— 108 — 17. 40,000, lisez : 20,000.
— 116 — 17. *le*, lisez : *la.*
— 121 — 24. *l'omme*, lisez : *l'homme.*
— 126 — 2. *eux*, lisez : *eu.*
— 133 — 19. *domine*, lisez : *dominée.*
— 139 — 3. *gravé*, lisez : *gravée.*
— 155 — 5. *en*, lisez : *ou.*
— 158 — 11. *seraphit*, lisez : *Seraphita.*
— 159 — 13. *parole*, lisez : *Parole.*
— 160 — 12. *tache*, lisez : *tâche.*
— 167 — 6. *inaperçu*, lisez : *inaperçue.*
— 186 — 32. *a ce que*, lisez : *que.*
— 189 — 6. *Hartell*, lisez : *Hartel.*
— 191 — 9. *F*, lisez : *F. P*



Saint-Amand (Cher). — Imprimerie de DESTENAY.

